

300
LA VÉRITÉ

SUR LES

Massacres d'Arménie

DOCUMENTS NOUVEAUX OU PEU CONNUS

RAPPORTS DE TÉMOINS OCULAIRES

CORRESPONDANCES PARTICULIÈRES. EXTRAITS DE JOURNAUX

P A R

UN PHILARMÈNE



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie Tresse et Stock)

8-9-10-11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS (PALAIS-ROYAL)

—
1896

LA VÉRITÉ

SUR LES

MASSACRES D'ARMÉNIE

DOCUMENTS NOUVEAUX OU PEU CONNUS

RAPPORTS DE TÉMOINS OCULAIRES

CORRESPONDANCES PARTICULIÈRES. EXTRAITS DE JOURNAUX

PAR

UN PHILARMÈNE



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie Tresse et Stock)

8-9-10-11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS (PALAIS-ROYAL)

—
1896

INTRODUCTION

Les graves événements qui depuis quelques années se succèdent en Turquie ont appelé, de nouveau, l'attention publique sur le malheureux sort des populations chrétiennes de cet empire ottoman dont certains hommes d'État préconisent le maintien ou l'intégrité comme garantie de l'équilibre européen, tandis que d'autres affirment que la domination de la race turque sur une contrée où elle n'existe qu'à l'état de minorité, est une anomalie, une honte, un danger permanent pour la sécurité de l'Europe.

Dans l'état de désagrégation où se trouve la Turquie; avec la corruption si grande qui règne parmi les fonctionnaires; l'ignorance si profonde des habitants de cet empire hétérogène; que peut-on espérer pour l'amélioration du sort des races chrétiennes qu'il opprime depuis tant d'années? Absolument rien !...

Tandis que le Turc sourit à Constantinople et tend la main à l'Europe en lui faisant mille promesses qu'il n'a nulle

intention de tenir, dans les provinces centrales, en Arménie, il tue, massacre, incendie, pille, viole et se vautre dans le sang. Le pays se prête d'ailleurs à merveille à ses affreux desseins : sans communications, presque sans rapports commerciaux, ni sécurité, aussi le Turc sait qu'il peut continuer à y égorger les pauvres Arméniens sans que de fâcheux témoins assistent au carnage.

Lorsque ces atrocités arrivent cependant à être connues, l'Ottoman sanguinaire reprend son masque de candeur et, s'appuyant sur le perpétuel désaccord des puissances, il a l'audace de nier les faits atroces qu'on lui reproche. Enfin, s'il voit que l'Europe cesse de croire à ses déclarations constamment mensongères, il se disculpe en accusant les Arméniens d'avoir suscité ces actes de barbarie sauvage que les Kurdes et les bachibouzouks commettent chaque jour, sous les yeux des autorités, sur ces Chrétiens depuis longtemps désarmés, timides, opprimés, avilis et outragés. Telle est la comédie lugubre qui se joue depuis des années et dont sont victimes les Arméniens, comme le furent jadis les Grecs, les Maronites du Liban et plus tard les Bulgares.

Combien de temps encore laissera-t-on les Turcs torturer, massacrer, non seulement les hommes, mais les enfants, mais les femmes dont ils ne respectent même pas ce qui fait la femme par-dessus tout respectable, c'est-à-dire la maternité : ils éventrent les femmes enceintes et écrasent leurs enfants sous leurs bottes ! Des faits aussi monstrueux se passent de commentaires. Il faut espérer que d'ici peu de jours, ce que l'on appelle le concert européen sera définitivement établi et que les puissances signataires du traité de Berlin seront chargées de mettre fin à cet état de choses qui est la honte de notre fin de siècle.

Mais que sont au juste les Arméniens qui réclament le droit de vivre en paix dans leur propre pays et à qui les puissances ont promis aide et assistance?

Je répondrai à cette question en empruntant à un article publié dans l'*Arménie*, le 1^{er} février 1896, les renseignements suivants :

« Les Arméniens grégoriens ont pour chef le patriarche qui siège à Etchmiadzin. On compte 5 millions de chrétiens qui tous appartiennent à cette Église nationale, à l'exception de 300.000 qui adhèrent à l'Église catholique romaine, ayant été convertis par des missionnaires de Rome, et de 50.000 environ qui ont été convertis par des missionnaires anglais ou américains.

« On peut dire que les calamités de cette nation ont commencé à partir de sa conversion à la foi chrétienne par saint Grégoire l'Illuminateur. Les nations avoisinantes ayant refusé cette religion, l'Arménie se trouva isolée et regardée d'un mauvais œil par ces dernières.

« Ce qu'étaient les Arméniens avant leur conversion au christianisme? Des Zoroastriens ou adorateurs du feu, comme les Parsis de l'Inde. Ce furent les Perses qui ouvrirent l'ère des persécutions parce que les Arméniens avaient abandonné le culte de Zoroastre. Elle fut continuée par les Arabes, les Persans, les Tartares, les Turcomans, les Turcs et les Kurdes à cause de leur religion musulmane.

« Dans la lutte qu'ils eurent à soutenir pour la défense de leur foi, les Arméniens furent aidés quelquefois par l'Empire byzantin. Plus tard, ils firent cause commune avec les Croisés contre les musulmans de l'Afrique et de l'Asie tout en les assistant de diverses manières, en argent, en vivres et en volontaires.

« Mais après la défaite et le départ des Croisés, les Musulmans se vengèrent sur les Chrétiens indigènes dont ils détruisirent l'indépendance nationale. Des centaines de milliers furent massacrés ; autant furent convertis par force à l'islamisme, et le reste réduit au plus vil esclavage. Ceux-ci ont toujours essayé de secouer leur joug, en tenant les yeux tournés vers les puissances chrétiennes de l'Europe comme vers leurs aides et protectrices naturelles.

« Grâce à l'affaiblissement graduel de l'Empire turc, sous les coups répétés des Russes, les Arméniens purent obtenir de ces derniers, victorieux, un article spécial dans le traité de San Stefano de 1878, l'article 16, par lequel la Russie s'engageait à continuer l'occupation de l'Arménie turque, car elle occupait à cette époque Erzeroum et le pays environnant, jusqu'à ce que les Turcs eussent appliqué les réformes. Lord Salisbury a critiqué tout le traité de San Stefano, y compris cet article arménien, et lui et lord Beaconsfield ont réussi à réunir les puissances européennes en congrès à Berlin, en 1878, afin de modifier ce traité.

« Une des modifications fut appliquée à l'article 16, relatif aux Arméniens, dans lequel, sur l'initiative des plénipotentiaires anglais, la clause relative à la continuation de l'occupation russe fut annulée, et les Turcs donnèrent à sa place une vague promesse d'appliquer ces réformes et d'en rendre compte aux puissances signataires. On ne l'a jamais fait ; et, dès ce jour, les Turcs, au lieu de réformer l'administration du pays, se sont rudement opposés aux Arméniens, ayant remarqué que ceux-ci avaient trouvé quelque protection en Europe. Cette découverte eut pour résultat d'exciter la haine des Osmanlis, qui poursuivirent désormais la politique d'ex-

terminer toute la race comme l'unique moyen de se débarrasser de la question arménienne.

« Le Sassoun était le seul district en Arménie où des montagnards arméniens avaient pu défendre pendant des siècles leur vie et leurs biens contre les attaques des Kurdes et des Turcs. Le sultan, fidèle à sa politique d'écraser les Arméniens, voulut donc supprimer cet unique point de résistance, et envoya des ordres secrets à Zeki-Pacha, commandant du 4^e corps d'armée, ayant son quartier général à Erzinghian, en Arménie. Et Zeki-Pacha, ses troupes régulières, Bachibozouks, Kurdes, attaquèrent avec de l'artillerie et des fusils Martini-Henry ces pauvres montagnards du Sassoun, à peine armés de fusils à silex et les exterminèrent.

« L'opinion publique fut tellement excitée en Angleterre et ailleurs, que les puissances, et surtout l'Angleterre, la France et la Russie furent obligées d'intervenir et de demander au sultan d'appliquer les réformes promises il y a dix-sept ans dans le traité de Berlin. »

Tels sont les renseignements précis, fournis par l'Arménie, dont le directeur, Minaz Tcheraz, est un ardent patriote arménien. Les événements qui se sont succédé depuis les massacres du Sassoun, sont présents à toutes les mémoires, et il n'est pas utile d'y revenir. Disons seulement que ces tueries de l'année 1895, ainsi que celles de 1896, ont diminué considérablement le chiffre de la population arménienne en Turquie. Ce qui reste s'attend à être exterminé de jour en jour : « Si cela continue, il ne restera plus d'Arméniens pour profiter des réformes promises, et le projet de réforme des puissances sera l'épitaphe de la nationalité arménienne. »

TRAITÉ DE SAN STEFANO

ARTICLE 16

Comme l'évacuation par les troupes russes des territoires qu'elles occupent en Arménie et qui doivent être restitués à la Turquie, pourrait y donner lieu à des conflits et à des complications préjudiciables aux bonnes relations des deux pays, la Sublime Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes exigées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens.

TRAITÉ DE BERLIN

ARTICLE 61

La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux Puissances, qui en surveilleront l'application.

LA VÉRITÉ

SUR LES

MASSACRES D'ARMÉNIE

DOCUMENTS NOUVEAUX OU PEU CONNUS

I

**Rapport sur les événements d'Arménie
du mois de novembre 1878, jusqu'au mois de janvier 1879.**

Mouch. — La Congrégation du couvent Innagnian de Mouch vient de soumettre au Patriarcat arménien un rapport sur les actes d'oppression commis dans le district de Mouch, en Arménie.

Voici les principaux passages de ce document :

« Les Arméniens de Mouch, tout en témoignant leur mécontentement de l'état des choses antérieur à la guerre turco-russe, se plaignent amèrement du sort qui leur est fait depuis cette dernière guerre. Ils parlent de chrétiens massacrés, de femmes et de filles violées, de couvents et d'églises saccagés, de villages dévastés, de toutes sortes d'oppressions commises par les Kurdes, aussi bien que par les zaptiés, les soldats irréguliers, les percepteurs, les beys, les citadins turcs de quelque influence, les caïmacams, les mudirs, les membres du Conseil de l'administration locale et leurs parents ou amis, etc.

Ces crimes restent impunis, et la malheureuse population armé-

nienne ne peut même protester contre ces actes, sûre qu'elle est que ses oppresseurs seront absous comme toujours et qu'elle s'attirera leur vengeance.

Les Arméniens de Modgan, de Sassoun, de Prenashin et d'autres contrées montueuses gémissent sous le joug d'opresseurs musulmans, qui les traitent comme des esclaves. Chaque bey s'est adjudgé un certain nombre de villages et de couvents, qui sont forcés de lui payer des impôts dix fois plus onéreux que ceux qu'ils payent au gouvernement, et quand il a réduit à la dernière misère la population, il vend à un autre de son espèce ce qu'il considère comme un bien à lui. Toutes les fois qu'un bey se brouille avec un autre bey, il se venge sur les sujets arméniens de celui-ci, lesquels, à cette occasion, doivent s'attendre à des traitements quelquefois atroces. Il est défendu aux Arméniens cantonnés dans leur juridiction de nouer des relations avec les gouverneurs et les prélats de Moush, de Bitlis et de Diarbékir; on étouffe ainsi toute réclamation contre les abus de pouvoir et l'on empêche l'éducation religieuse de ces chrétiens, qui restent souvent sans prêtres et sans églises. Quant aux Arméniens qui habitent la plaine, ils souffrent des caïmacams et des mudirs, qui vendent la justice au plus offrant. On les charge de toutes sortes de corvées. en même temps qu'on les force à payer des impôts tellement lourds qu'ils dépassent leurs ressources, très médiocres d'ailleurs.

Pour pouvoir satisfaire aux exigences du percepteur, le malheureux paysan est obligé d'avoir recours à l'usurier, qui ne se fait pas scrupule d'exiger 50 pour 100 et même 100 pour 100. Il a bien quelquefois ses gerbes de blé, mais on y met le feu; il a bien son bétail, mais on l'enlève.

Le couvent Innagnian a été dévasté par les Kurdes pour la quatrième fois. La Congrégation a protesté contre ces bandits, mais les autorités locales n'ont pu ni voulu lui rendre justice.

10 novembre 1878.

Bitlis. — Le corps ecclésiastique et les notables arméniens de Bitlis viennent de soumettre au Patriarcat arménien un rapport

sur les actes d'oppression commis dans le district. En voici quelques passages :

« Dans le village de Mezra, quatre-vingts Kurdes armés jusqu'aux dents et appartenant à une tribu de Modgan ont enlevé aux Arméniens une partie de leur bétail ; le reste a été enlevé plus tard par des Kurdes appartenant à une autre tribu de Modgan. Une troisième tribu, celle des Sloktzis, a blessé un Arménien et saisi la récolte des malheureux villageois, qui en sont réduits à mendier leur pain dans les rues de Bitlis.

Dans le village de Koms, les Kurdes de Modgan ont enlevé aux Arméniens tout leur bétail. Ils les menacent aujourd'hui de mettre le feu à leurs habitations, s'ils remuent.

Dans le village de Papshin, ces mêmes Kurdes ont aussi enlevé le bétail appartenant aux Arméniens qui, sûrs de ne point trouver de protection auprès de l'autorité, se sont faits tributaires de ces hordes.

Dans les villages de Gamakh, de Bor, de Khakhriv et de Dzouar, la tribu des Sloktzis a enlevé tout le bétail des Arméniens, après avoir tout saccagé.

Dans le village de Parkhant, déjà visité par les Kurdes de Modgan, qui y ont assassiné deux Arméniens, le nommé Midhat, chef de la tribu nomade des Temelguetzis, a assommé de coups un pauvre Arménien, qui, au bout de quatre jours, est mort des suites de ses blessures. Les autorités n'ont pas arrêté cet assassin.

Dans les villages de Khemeltchour, de Markok, d'Ambe et de Horms, les Kurdes de Modgan ont opprimé si cruellement les Arméniens, que ceux-ci ont dû émigrer à Bitlis.

Dans les quarante villages de Guzeldéré et de Dadig, la tribu des Sloktzis a enlevé aux Arméniens tout leur bétail et leurs moissons, en blessant grièvement des hommes et des femmes qui ont essayé quelque résistance. Ces malheureux sont réduits à se nourrir d'herbes.

Dans le village de Hersonk, des Kurdes appartenant à la tribu des Hasnantzis ont pénétré dans la maison d'un Arménien, où ils ont violé les femmes, après avoir garrotté les hommes.

Dans le village de Ghoultik, des Kurdes appartenant aux tribus

des Sheknas, des Khoumats et des Korhans, ont violé plusieurs femmes et tué quatre Arméniens.

Dans les vingt-quatre villages de Modgan, les Kurdes ont commis les mêmes crimes et joui de la même impunité.

Plus de sécurité dans le district de Bitlis.

Constantinople, le 23 novembre 1878.

Alep. — Les notabilités de Zeytoun ont été invitées à Alep par le gouverneur, sous le prétexte d'arrêter, d'un commun accord, les réformes à introduire à Zeytoun, tandis que, comme il résulte d'un télégramme signé par le Conseil national et six prêtres de Marash, l'autorité locale traite les habitants de Zeytoun de la manière la plus rigoureuse. On emprisonne et on exile pêle-mêle femmes et enfants, en les condamnant à toutes sortes de privations, voire à la faim et à la soif. Sous le prétexte de hâter la rentrée des impôts arriérés, on confisque jusqu'aux hardes et en employant les procédés les plus révoltants.

On a arrêté dernièrement l'évêque de Fournous comme chef révolutionnaire; il a été conduit à Marash, pour être emprisonné, chargé de chaînes et dans un état de déshabillé qui approchait de la nudité, exténué de fatigue et mourant de faim.

Alep, 25 novembre 1878.

Diarbèkir. — Les hordes nomades commettent des atrocités inouïes sur les populations chrétiennes. On pille, on viole, on enlève femmes et filles, on assassine sur toute la ligne. Des cheiks kurdes prêchent la chasse au chrétien. Piller le chrétien, le dépouiller de ce qu'il peut posséder est une œuvre méritoire, agréable à Dieu; le tuer, c'est mériter le royaume des cieux; tel est le texte sur lequel ils fanatisent ces sauvages qui ont envahi le pays, en les engageant à faire fi du gouvernement. Ce qui représente le gouvernement : caïmacans, mudirs, zaptiés, est occupé à autre chose qu'à réprimer. On laisse faire, si l'on ne prend pas sa part au butin. Les ordres

venus de Constantinople n'ont aucune signification. Il y va de la vie des milliers et des milliers de chrétiens désarmés et sans défense. C'est une extermination en règle si l'on n'y avise.

L'archevêque de cette ville a soumis au Patriarcat arménien un rapport sur les actes d'oppression commis dans son diocèse. Nous en extrayons les passages suivants :

« Les Arméniens de Diarbékir sont cruellement opprimés par les déi-é-beys kurdes. Fétah Bey et ses gens exercent leurs ravages à Gharzan et à Beshirig, Mehemmed Rashid et Abdoullah Agha à Slivan, Sevdin Bey à Hazro, Sahid Bey et ses gens, Ismaïl Bey et les cheiks à Haïny, les agas Mirza et Tello et leurs parents à Coulp et à Khian, les fils de Saadoullah Bey et les cheiks à Ledjé, les fils de Suleïman Bey et plusieurs autres à Djabaghtchour et à Agle, la tribu Reshcotantzi dans le voisinage de Diarbékir et à Pétchar.

« Tout récemment encore, Tello Agha a assommé de coups un Arménien, qui a succombé à ses blessures. Des femmes turques ont souillé l'autel de l'église arménienne. Les autorités ne font rien pour sauvegarder la vie, l'honneur et la propriété des Arméniens.

« Saïd Bey de Pétchar, ses frères, Ahmed Bey et le nommé Mahmé, domestique de Hassan Bey, ont enlevé à l'Arménien Thoumo sa femme Emo, qu'on a forcée d'embrasser l'islamisme. »

Diarbékir, 26 novembre 1878.

Divrig. — Le prélat arménien de cette localité vient de soumettre au Patriarcat arménien un rapport sur les actes d'oppression commis par les Kurdes et les Turcs.

En voici des extraits :

« L'autorité de Divrig avait invité la population musulmane, par le canal des crieurs publics, à ne plus maltraiter les Arméniens et avait réuni dans le conak le conseil national et le prélat des Arméniens pour prendre connaissance de leurs plaintes. Les Turcs, surexcités par leurs chefs, se sont groupés en armes devant le conak, dans l'intention manifeste de massacrer les conseillers et le prélat, qui ont échappé presque miraculeusement au fanatisme de la populace. Celle-ci a brisé la porte de la prison et rendu la liberté à un Turc

de Sarghoun, célèbre par ses méfaits contre les Arméniens. Ce jour-là a été un jour de panique pour les chrétiens, menacés de pillage et de massacre.

« Les boutiquiers arméniens sont maltraités tous les jours dans le bazar de Divrig. Un Turc, Saradj Ahmed, s'est fait une triste popularité parmi les musulmans en insultant tout dernièrement un Arménien de la façon la plus grossière et la plus ignoble.

« Les brigands nommés Arabadji-Oghlou Mehmed, Zeïvéli-Oghlou Mémé et son frère, avaient dévalisé des marchands d'Arabkir; ils ont été arrêtés et emprisonnés à Sivas. Pourtant on les a mis en liberté tout récemment, et ces brigands ont déjà tenté plusieurs coups à Soussouz-Béli.

« Les gens de Ghanghal-Aghassi, chef turc bien connu par ses vexations, dévalisent tous les voyageurs qu'ils rencontrent sur leur chemin. Ils ont brisé la tête à un Arménien nommé Loussig Tchopourian, qui avait essayé de leur résister.

« Alishan Bey et Ali Agha exercent leurs brigandages aux environs de Divrig. Chaque voyageur arménien est forcé de leur payer une somme de 600 piastres pour pouvoir circuler sans danger.

« Deux Kurdes, Hassan et Mahmoud, ont enlevé aux Arméniens du village de Saint-Jacques une somme de 3000 piastres, après les avoir terriblement maltraités. »

Zeitoun. — Le Catholicos de la Cilicie a eu une entrevue avec le gouverneur de Marash; il lui a dit que c'est l'aggravation des impôts, unie à la tyrannie des fonctionnaires, qui a poussé à la révolte les Arméniens de Zeitoun, et l'a prié de réduire les impôts à 25.000 ou 30.000 piastres, de faire grâce des arriérés et de nommer à Zeitoun un caïmacan chrétien, attendu que cette ville est exclusivement peuplée de chrétiens. Le gouverneur n'a pas voulu accepter ces conditions et l'armée turque s'est mise en marche sur Zeitoun. On a invité les notables sous prétexte d'arrêter, d'un commun accord, les réformes nécessaires à la population et, lorsqu'on est parvenu à en réunir une trentaine, on les a constitués prisonniers.

Une fois à Zeitoun, les Turcs ont institué une cour martiale pour

châtier la population, restée sans chefs, et une Commission pour recouvrer les arriérés. La cour martiale a commencé par jeter en prison une trentaine d'Arméniens et par mettre à prix la tête d'un Arménien catholique, nommé Babig et réputé comme chef d'insurgés. La Commission des impôts est sans pitié.

Constantinople, 8 décembre 1878.

Diarbékir. — Les fils de Bédirkhan Pacha, entraînés par le chef kurde Hamid Agha, se sont soulevés contre le gouvernement. Leur premier acte a été d'envahir le village arménien de Dehé, où ils ont mis tout à sac et au pillage, après avoir violé depuis les petites filles de huit ans jusqu'aux femmes les plus âgées, voire même les octogénaires.

Le caïmacam de Slivan, un nommé Nédjib Agha, pille et persécute tout ce qui est chrétien. A Khayni, Abdoullah Bey et Rachid, deux notabilités de la localité, rivalisent de zèle à qui fera plus souffrir les chrétiens.

Un peu plus loin, Ahmed Bey et Cheik Ahmed avec leur bande exercent le brigandage sans merci; pas une maison qui n'ait été visitée, pas une église qui n'ait été dévalisée. Sans parler du rapt qu'on pratique assez souvent, le meurtre et le pillage sont à l'ordre du jour. Eguil, chef des Kurdes, à la tête de la tribu Terrikan, parcourt le pays pour le mettre à sac et au pillage.

Diarbékir, 21 décembre 1878.

Marash. — Le clergé et les notables Arméniens de Marash ont soumis au Patriarcat un rapport sur les mauvais traitements infligés à Marash aux prisonniers de Zeitoun. Ceux-ci ont été insultés et battus dans les rues de la ville par la populace musulmane. Les Turcs, surexcités, se livrent à des démonstrations hostiles contre les Arméniens. Les ecclésiastiques, toutes les fois qu'ils sortent, sont reçus à coups de pierres; ils n'osent plus s'aventurer hors de chez eux. Les églises sont le point de mire des projectiles de toute nature, y compris les immondices.

Van. — Le prélat de Van vient de soumettre au Patriarcat un rapport détaillé sur les actes d'oppression commis dans son diocèse. En voici quelques extraits :

« Nous avons écrit au Patriarcat à diverses reprises, que les Turcs avaient incendié le bazar de Van. Les gendarmes eux-mêmes avaient dérobé l'argent qu'ils ont trouvé dans les boutiques des Arméniens, ce qui a été suffisamment démontré dès le premier interrogatoire : pourtant on n'a puni personne, on n'a rien restitué. La veille même de l'incendie, les soldats réguliers avaient proféré des menaces d'incendier le bazar et de piller les boutiques des Arméniens. Nous avons révélé cette circonstance au vali lui-même qui n'a pu nous donner un démenti. »

Éghin. — Le prélat et le Conseil civil des Arméniens d'Éghin viennent de soumettre au Patriarcat un rapport sur les actes d'oppression commis dans le district.

En voici des extraits :

« Boghos Djénazian, un Arménien d'Éghin, a été torturé et assassiné par le Kurde Ismaïl et ses parents du village d'Ovadjouk au mois de janvier 1878.

« Au mois d'août, une trentaine de pèlerins arméniens ont été dévalisés par les Kurdes d'Ovadjouk.

« Au mois de septembre, Kasbar Khanarian et ses amis ont été dévalisés sur la grande route par une douzaine de Kurdes, qui leur ont enlevé une somme de 350.000 piastres à peu près. »

Extrait de l'*Arménie* du 15 novembre 1889.

II

Lettre de Bitlis, 9 octobre 1894.

Vous nous avez questionnés au sujet des soldats qui sont à Mousch et qui propagent le choléra. La prudence exige d'être bref et de choisir une voie indirecte. Notre magnat principal ressemble à un nouveau Néron. L'année dernière, de grands événements ont eu lieu dans les montagnes au sud de Mousch. Bien que le nombre des nationalistes qui étaient là fût très petit, ils ont livré une bataille pour se défendre, et le magnat a reçu de Constantinople une médaille pour avoir supprimé une grande révolte. Cette année, il y avait là, dit-on, quelques nationalistes de plus, 10 à 15 environ. Le cheik principal fut obligé de prendre l'initiative pour échapper au piège. Les Kurdes firent une attaque et emportèrent les bœufs des Arméniens; ceux-ci découvrirent leurs bœufs, dont on venait d'égorger l'un d'eux, et prièrent les Kurdes de leur restituer l'autre; leur refus donne lieu à une bagarre, dans laquelle deux Kurdes sont tués et trois blessés. Les Kurdes se hâtent d'emporter leurs morts à Mousch et de les jeter devant les autorités en répétant que des soldats arméniens ont envahi le pays pour les tuer et les dévaliser, etc. Ce fait a fourni le prétexte désiré pour masser des troupes de loin et de près, sans se soucier du choléra. Erzingan (?), pacha des soldats, s'est hâté de courir sus, le maréchal arrivant un peu plus tard. On dit que le pacha a pendu à sa poitrine, après l'avoir lu à ses soldats, un ordre de Constantinople d'exterminer les Arméniens, tout en les suppliant d'y obéir s'ils aimaient leur roi et leur gouvernement. Les soldats qui ont participé à cet horrible carnage racontent çà et là à peu près toutes ces choses, quelques-uns en déplorant et en affirmant que les Kurdes avaient fait davantage, et en déclarant qu'ils avaient agi pour

obéir aux ordres. Aucune compassion n'a été témoignée, par les soldats réguliers, pour l'âge ni le sexe, même lorsque leurs victimes tombaient à leurs pieds en les suppliant. Six à sept mille personnes ont trouvé un sort qu'à peine ont connu les âges les plus noirs de l'Afrique barbare, car là, les femmes et les tendres enfants pouvaient au moins avoir la chance d'une vie d'esclavage, alors qu'ici, la condition de la femme et l'innocence n'ont été qu'une cruelle ironie jusqu'à ce que l'impitoyable luxure ait fini sa débauche en frappant à mort par la baïonnette ; et de jeunes enfants ont été empalés avec la même arme sur la poitrine de leurs mères mortes. Dans une autre localité, 200 femmes, en pleurant et en se lamentant, ont imploré merci, à genoux devant le commandant, mais ce misérable buveur de sang a ordonné à ses soldats de les exterminer, après les avoir violées. Ailleurs, 60 jeunes mariées et jeunes filles s'étaient réfugiées dans une église et y ont été violées et égorgées, de sorte qu'on a vu du sang humain couler à flots par la porte de l'église. Dans un autre endroit, un grand nombre de personnes, guidées par leur prêtre, se sont jetées à leurs pieds pour crier grâce en affirmant qu'elles n'avaient rien à faire avec les coupables, mais tout cela a été inutile : elles ont été toutes tuées. Dans une autre place, on a proposé à plusieurs parmi les plus jolies femmes de changer de religion, pour échapper à la mort. Elles répondirent : « Pourquoi renier le Christ ? Nous ne sommes pas meilleures que ceux-ci (montrant du doigt les corps mutilés de leurs maris et de leurs frères) ; tuez-nous aussi », et on les a tuées. On s'est efforcé de sauver la plus belle, mais elle a été disputée par trois ou quatre et s'est affaissée comme ses sœurs. Pourquoi continuer cette terrible histoire ? Il doit y avoir au ciel un Dieu qui fera justice dans toutes ces matières ; sinon, quelques-uns parmi nous perdront leur foi. On a envoyé sur les lieux un ou deux consuls pour ouvrir une enquête. Le cas serait différent si, au lieu de Turcs, des chrétiens avaient rapporté ces nouvelles dans la ville de Bitlis et la région que j'ai parcourue. Le magnat fait circuler à présent des pétitions et tâche de forcer les chrétiens à les signer, pour exprimer leur satisfaction de ce que justice a été faite aux rebelles et pour remercier le roi et le magnat lui-même. Ici, à Bitlis, les chrétiens ne les signent

pas, bien que quelques-uns, comme on l'assure, les aient signées dans les districts limitrophes. Elles n'ont pas été encore présentées aux protestants, et les protestants n'ont pas encore été jetés dans les fers ni trop rançonnés, bien que les choses commencent maintenant à prendre cette tournure.

X. X.

III

Le Récit des Fugitifs du Sassoun.

Vingt réfugiés sont arrivés du district de Sassoun à Athènes. Comme ils ne parlent que l'arménien, il est difficile d'avoir avec eux une conversation soutenue ; mais, grâce à un interprète, j'ai obtenu d'eux les détails suivants sur les atrocités qui les ont forcés à fuir leur pays. Ceux des réfugiés qui sont venus de Dalvorig m'ont informé que plusieurs femmes, qui avaient pris la fuite avec eux, sont mortes près d'Erzeroum, ayant succombé aux blessures de sabre qu'elles avaient reçues avant leur fuite. Ils assurent que de nombreux Arméniens fuient leur patrie à cause du régime de terreur qui y règne, mais que beaucoup de ces fugitifs ont été arrêtés par les troupes turques et jetés en prison.

Les réfugiés déclarent que la province de Sassoun est assiégée de troupes turques depuis dix-huit mois environ, sans qu'il soit permis à personne d'entrer dans le district ni d'en sortir. Il y a quatre mois, les Turcs ont appris que les habitants d'un village nommé Varténis, sis en dehors des limites du Sassoun, envoyaient des provisions au village de Dalvorig, situé dans le district assiégé. Sur cette information, les troupes ont attaqué le village et cruellement massacré un grand nombre de ses habitants.

Ce n'est pas le premier massacre qui a lieu dans le district depuis

qu'il est soumis à la surveillance. Des atrocités similaires ont eu lieu il y a un an. Un des réfugiés, nommé Khatchik, assure qu'on a tué son oncle et sa tante, après avoir violé la dernière. Il déclare qu'on a tué un prêtre arménien, nommé Gévont, pour avoir refusé de pratiquer des rites tures dans son église de Varténis. Le village comptait trois cent vingt-cinq maisons appartenant aux Arméniens; il n'en reste plus que vingt-cinq. En apprenant ces récits d'atrocités, les habitants de Dalvorig, le plus vaste village du Sassoun, ont attaqué les troupes sur la frontière. Là-dessus, les Tures envoient à Dalvorig douze soldats pour apprendre ce qui s'était passé. Les Arméniens tuent ces soldats. Un corps de troupes turques est alors envoyé au village avec du canon, et un massacre général a commencé. On a rasé chaque maison.

Selo Bey, chef d'Initzoum, et un Kurde de la cavalerie *Hamidié* sont allés avec des troupes au village de Sémal et ont arraché à son église le prêtre arménien. Ils ont profané les vases sacrés, et, après les avoir placés dans les mains du prêtre, ils l'ont attaché à un âne et fusillé le prêtre et l'âne à une distance de quelques mètres. Au même village, les soldats ont pénétré dans une maison arménienne et ont tué une femme et sa fille, une enfant de quatorze ans après les avoir violées. Selo Bey a envoyé huit filles à son harem d'Initzoum.

Les troupes kurdes et turques pénètrent avant l'aube dans le village de Kélicuzen et y mettent le feu alors que les habitants dorment encore. Un homme, nommé Arakiel et sa femme, surpris dans leur sommeil, ont été torturés de la façon la plus révoltante, avec du fer rouge et assassinés. Un prêtre du nom de Margos et vingt personnes qui habitaient sa maison furent tous brûlés vifs.

Le chef du village de Chénig a été attaché et plongé avec ses deux filles dans de l'eau bouillante jusqu'à ce qu'ils y aient trouvé la mort. Des horreurs sans nom ont été perpétrées dans le village de Sebghant par vingt-cinq soldats appartenant à la cavalerie régulière. Ils ont violé les filles dans l'école du village et démoli ensuite l'édifice.

Ibo Bey, un célèbre brigand kurde, du village de Djibran, et un colonel de l'armée régulière, sont allés avec des troupes dans les

villages arméniens de Bahlou, de Hhatzgent et de Komk et y ont commis des atrocités on ne peut plus abominables. Ils ont chassé les hommes et réuni à Bahlou à peu près deux cents femmes et enfants. Après avoir violé les femmes, ils les ont tous tués, en les fusillant ou en les sabrant. Ils se sont régalés alors de vin et ont fêté avec leur butin.

Des soldats kurdes de Kizan et de Bahran ont pénétré dans les villages arméniens d'Aliandzig et d'Aghpeg, égorgé les habitants et ruiné les maisons.

On a détruit trente-deux villages en tout.

Agence Reuter, 20 novembre 1894.

IV

Lettres du Sassoun, Juillet 1895.

L'*Arménia* de Marseille apprend que le R. P. Arsène Yérétzian, supérieur du couvent de Dérik, a fait remettre en liberté un brigand kurde, arrêté pour avoir essayé de saccager le couvent. — Les Kurdes *Hamidié* ont pillé et brûlé douze villages arméniens entre Mousch et le Sassoun, tout en massacrant une partie des habitants. — Un brigand kurde, Tchendi, a fait tuer à Boghazkessen l'Arménien Apcar, qui avait protesté contre ses méfaits. — Les Kurdes ont assassiné deux jeunes Arméniens à Daghvéran, le fils d'un prêtre à Armizon et un autre Arménien à Keutchar ; les deux frères de ce dernier sont morts de frayeur quelques jours après l'assassinat. — Zéki Pacha, commandant du 4^e corps d'armée, qui avait reçu la décoration de l'*Osmanié* pour avoir écrasé les Arméniens du Sassoun, vient de recevoir du Sultan une médaille agronomique et technique. — Dans les villages de Mousch attaqués

par la soldatesque turque, on a enlevé des centaines de jeunes filles ; on a sabré et écrasé sous les sabots des chevaux, des enfants et des femmes enceintes.

L'*Ardzagang* de Tiflis apprend que le nombre des Arméniens, vieillards, femmes et enfants, qui ont été massacrés à coups de sabre et de baïonnette dans les onze villages de Chadakh (Sassoun), s'élève à 750. Les Sassouniotes qui, retirés sur le mont Andok, avaient bravement combattu pendant dix-neuf jours, se sont rendus à l'ennemi, trompés par une proclamation de Zéki Pacha leur promettant une amnistie générale ; mais les barbares ont violé les femmes et affamé et torturé pendant trois jours soixante jeunes Arméniens, après quoi ils ont passé ces derniers au fil de l'épée et jeté dans un puits leurs cadavres. Les villages de Chénik, de Sémal et de Gleïgouzan ont été réduits en cendres, en même temps que quatre églises et trente-trois autres villages ont été saccagés et détruits. Les Turcs aveuglent le prêtre Ohannès de Sémal et le forcent à danser ; il le fait, en chantant le psaume « Ma personne, bénis le Seigneur », après quoi, ses bourreaux le coupent en morceaux avec leurs épées. Le prêtre Donabed de Chénik est également tué avec ses cinq compagnons et le maire du village, Grgo Movsessian. Le prêtre Bédros de Gleïgouzan, qui, l'année passée, avait tué sept Kurdes au combat de Dalvorig, est fait prisonnier ; on lui écorche le tronc, après quoi on arrache à cette partie de son corps un morceau de chair qu'on fait rôtir à la broche et qu'on mange avec délices sous ses yeux ; Bédros meurt dans quelques minutes en vrai stoïcien. Khtcho, maire d'Aghpi, son frère Hébo et leurs fils, le prêtre Gabriel Pourkh et l'archimandrite Vartan Der-Mgrdtchian d'Ischkentzor sont tués avec cinq mille six cent soixante-dix montagnards arméniens, sans compter les blessés, dont le nombre dépasse mille, ni les prisonniers, deux cent cinquante environ (avec l'héroïque Mourad-Hampartzoum et ses neuf compagnons d'armes, parmi lesquels s'est distingué le prêtre Mgrditch).

Le *Nor-Dar* apprend qu'un officier de la cavalerie *Hamidié* découvre une jeune Arménienne cachée, avec son enfant âgé de trois ans, parmi les rochers d'une montagne, non loin de Mousch.

Après l'avoir complètement dévalisée, il veut attenter à son honneur. Sur le refus de l'Arménienne, le Kurde menace de poignarder l'enfant. Elle persiste dans son refus. L'officier la menace elle-même de son poignard. Exaspéré de sa résistance, il lui remet le poignard en lui ordonnant de tuer de sa propre main son enfant. Elle fait semblant de lui obéir, mais elle pousse le poignard dans la poitrine du barbare, qui tombe à la renverse. L'Arménienne ramasse le revolver tombé de la main du Kurde et lui brûle la cervelle. La détonation attire d'autres Kurdes. Pour ne pas tomber entre leurs mains, la mère tue d'un coup de revolver son enfant et se brûle la cervelle d'un troisième coup de la même arme.

X.

V

Les Massacres de Constantinople en 1895.

Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, les Arméniens ont fait à Constantinople, le 30 septembre, une grande manifestation en faveur de l'application des réformes, manifestation qui a été dirigée par le parti hentchakiste et à laquelle ont pris part des milliers d'Arméniens persécutés par les autorités turques, soit à Constantinople, soit dans les provinces de l'Empire.

Les Arméniens s'étaient donné rendez-vous à la cathédrale de Coum-Capou. Après la messe, quatre dames du Sassoun se présentent à S. B. Mgr Madthéos Izmirlian, le patriarche de fer des Arméniens de Turquie, et l'une d'elles décrit, dans une touchante allocution, le terrible sort des chrétiens en Arménie. « Monseigneur, dit-elle à la fin de son discours, nous avons recours à vous, pour vous prier de présenter aux puissances européennes notre désespoir et nos protestations. Adressez-vous à elles, et dites-leur

que nous avons perdu patience, que nous n'avons plus de force pour résister. Vous avez été élu par les suffrages du peuple et vous devez aller où vous appelle la voix du peuple. Dites à cette impassible Europe que si elle n'intervient pas en notre faveur, elle rougira de honte en apprenant bientôt l'extermination de tout un peuple chrétien. Dites aux ambassadeurs de ne pas nous laisser à la merci du plus affreux despotisme qui existe au monde. Dites tout cela, Monseigneur, et si l'Europe continue son mutisme, nous saurons comment mourir. »

Mgr Izmirlian, profondément ému, exhorte ses ouailles à prendre patience et promet de faire son devoir jusqu'au bout. Une des Sassouniotes s'écrie que le peuple demande la liberté ou la mort. Sa Béatitude se retire au Patriarcat et la procession s'ébranle en criant « Sassoun! Sassoun! » et en entonnant *Tzainë hntchetz Erzeroumi Haiotz lernéren*. Les Arméniens se dirigent vers la S. Porte pour remettre au grand-vézir un mémorandum rédigé par les Hentchakistes et dont nous donnons le texte plus loin. On verra que ce document n'a rien d'anarchiste, contrairement aux insinuations du correspondant constantinopolitain du *Standard*, insinuations qui ont d'ailleurs été victorieusement réfutées par M. A. Nazarbeh, directeur du *Hentchak*.

D'après le *Berliner Tageblatt*, les Arméniens ont formé trois bandes pour atteindre la S. Porte, qui était cernée par la police et la cavalerie. La première bande simulait un convoi et suivait un cercueil vide, qu'elle a jeté de côté dès qu'elle est parvenue à destination. La seconde faisait semblant de suivre avec curiosité quelques individus qui simulaient l'ivresse; arrivés devant la librairie Arakel, non loin de la S. Porte, les Arméniens qui formaient cette bande tirent dix fois sur les voitures de Turkhan Pacha, ministre des affaires étrangères et de Halil Pacha, ministre de l'intérieur. La troisième bande attaque quelques Turcs qui fendaient du bois et qui, assistés de plusieurs Grecs, ont tué vingt Arméniens et blessé plus de cent. Au quartier de Sultan Mehmed, les Turcs attaquent les Arméniens qu'ils calomnient d'avoir empoisonné un puits; Kurdes et Persans attaquent également les Arméniens.

Ce qui est hors de doute aujourd'hui, c'est que la responsabilité

du sang versé dans les rues de la capitale tombe en premier lieu sur le major Servet Bey, aide de camp du ministre de la police. Cet officier, à la tête d'une nombreuse gendarmerie, barre le chemin à la procession, en criant : « *Yassak!* » Un étudiant arménien lui demande de quel droit il empêche le peuple de remettre au ministère une pétition, Servet Bey le traite de giaour, l'insulte grossièrement et le frappe de son épée ; l'Arménien lui brûle la cervelle d'un coup de revolver. Là-dessus, les zaptiés et les soldats attaquent avec furie les Arméniens, dont la plupart étaient sans armes et font un affreux carnage. Une vingtaine de personnes sont tuées de part et d'autre et une centaine blessées.

L'Agence Reuter rapporte que les gendarmes terrassaient les Arméniens arrêtés, les désarmaient, les battaient et les garrottaient. Ces bandits en uniforme ont tué à coups de gourdin cinq Arméniens qu'ils avaient arrêtés. Huit Arméniens ont été assassinés dans la cour du Ministère de la police. Les softas, réunis à At-Meidan et armés de gourdins, ont lâchement massacré de paisibles Arméniens qui n'avaient pris aucune part à la manifestation. Ces forcenés ont parcouru la nuit tous les quartiers de Stamboul et s'y sont livrés à une véritable chasse aux chrétiens, avec l'encouragement tacite des autorités turques.

Réfugiés dans la cathédrale de Coum-Capou, deux cent soixante-dix Arméniens reçoivent la communion pour se préparer à mourir, comme à la veille de la bataille d'Avair. Nazim Pacha, ministre de la police, prie le patriarche de les renvoyer chez eux. Mgr Izmirlian envoie son secrétaire, M. Diran Kélékian, qui exhorte les réfugiés à rentrer chez eux, en les informant que le grand vézir leur donnait l'assurance qu'ils ne seraient pas molestés. Les Arméniens s'écrient qu'ils ne croient pas aux promesses des massacreurs de Sassoun et passent la nuit dans la cathédrale.

Le lendemain, 1^{er} octobre, la populace musulmane et des agents de la police secrète, déguisés en softas, continuent le massacre. Plus de cinquante Arméniens sont assommés à coups de gourdin. Plusieurs portefaix sont affreusement mutilés. A Kassim-Pacha, des bandes de voyous musulmans et de marins de l'escadre égorgent

une cinquantaine d'Arméniens et la police ne fait rien pour arrêter le carnage. Les massacreurs sont armés de gourdins d'un même modèle, ce qui indique la préméditation. A Tchoukour Tcheschmé, cinquante ouvriers de Palou sont tués par surprise et leurs cadavres sont jetés dans les puits et à la mer pour faire disparaître les traces du crime. A Kara-Gueumruk, les Turcs tuent le cordonnier Sinem, sa femme et ses quatre enfants ; ils éventrent sa fille Aghavni qui était enceinte.

Le 2 octobre, les Arméniens continuent à se réfugier dans les églises de Coum-Capou, de Péra, de Galata, de Kassim-Pacha, de Haskeuy et de Scutari ; le Sultan dépêche ses aides de camp pour prier Mgr Izmirlian de calmer ses ouailles ; ils ne sont pas reçus par le patriarche, qui, malade d'émotion, est soigné par le D^r Nazareth Dagavarian. Le *kavass* du patriarcat est assommé par les Turcs. A Perchembé-Bazar, deux portefaix arméniens de Sivas, qui passaient courbés sous le poids de leur fardeau, sont lâchement assassinés par une douzaine de turcs.

Le lendemain, le grand vézir Saïd Pacha est remplacé par Kiamil Pacha. L'Agence Havas croit savoir que la chute de Saïd Pacha serait due à son refus de se dessaisir de l'original d'une pièce établissant que la responsabilité des derniers événements incombe au Palais, où aurait été prise une grave décision contre l'avis de la Porte. Les boucheries continuent dans les rues de la capitale. Les Turcs tuent sept Arméniens dans un café d'Asma-Alti. A Et-Méïdan, ils assassinent Hampartzoum, originaire de Mousch et un des prisonniers politiques amnistiés par le Sultan. A Aïazma-Capou, ils assomment le changeur Simon et s'emparent de son argent. A Tchatladi-Capou, ils coupent en petits morceaux un charpentier arménien. A l'usine à gaz de Dolma-Baghtché, ils massacrent vingt et un ouvriers arméno-catholiques. La police envoie à l'hôpital de Yédi-Coulé les cadavres de cent six Arméniens, affreusement mutilés. Quelques-uns étaient couverts d'une quarantaine de blessures.

Le 4 octobre, Mgr Izmirlian reçoit de Haskeuy un rapport officiel l'informant que les Turcs y avaient tué trente-cinq Arméniens, sans compter vingt-cinq autres qui avaient disparu. Sa Béati-

tude est également informée que plusieurs domestiques arméniens au service des ex-grands vézirs Djévad Pacha et Saïd Pacha ont été blessés ou tués par leurs camarades musulmans. Les Turcs ont tué à Kassim-Pacha le cafetier Mardiros, sa femme et ses trois enfants et, à Et-Meïdan, Melkon de Diarbékir et sa femme Araxi. Le lendemain, les ambassadeurs envoient au patriarcat leurs drogmans qui visitent également les réfugiés. Ceux-ci s'obstinent à rester dans les églises. Le Sultan envoie Artin Pacha Dadian pour les en dissuader, tout en leur promettant qu'ils ne seraient pas molestés par la police. Ils lui répondent : « Nous te croyons, mais nous ne croyons pas ton maître. Il ne fait que tromper les Arméniens depuis les jours du patriarche Nersès. Ton sultan n'est qu'un menteur. »

Le 6 octobre, la police et les troupes mettent le siège devant les églises, afin de forcer les réfugiés à rentrer chez eux pour ne pas succomber à la faim. A Sirkédji, les Turcs tuent une cinquantaine d'Arméniens et jettent leurs cadavres dans le courant de la pointe du Sérail. Les ambassadeurs des six puissances signataires du traité de Berlin adressent au Sultan et au grand vézir des notes collectives protestant contre ces tueries et exigeant la relaxation des Arméniens incarcérés sans motifs plausibles, la cessation des arrestations et des perquisitions domiciliaires, des garanties que les Arméniens réfugiés dans les églises pourront sortir en toute sécurité; l'assurance qu'aucune poursuite ne sera intentée à qui que ce soit en dehors des voies et formes légales, et la communication des mesures que le gouvernement turc compte prendre pour assurer la sécurité des Européens et des chrétiens indigènes. Ils offrent au Sultan leurs bons offices pour faire évacuer les églises et le Sultan accepte avec reconnaissance pour sortir enfin d'une situation perplexe.

Le 10 octobre, les drogmans des ambassades invitent les Arméniens réfugiés dans les églises à rentrer chez eux. Les réfugiés, au nombre de trois mille, demandent des garanties. Les drogmans leur distribuent des cartes de l'ambassadeur de Russie, endossées d'une inscription assurant que la police n'arrêterait pas la personne qui en serait munie. Les Arméniens, qui avaient constamment

refusé d'obéir aux ordres du Sultan, se soumettent à la décision des grandes puissances et quittent les églises, en acclamant avec enthousiasme les drogmans des ambassadeurs. Ils remettent aux *kavass* leurs armes, deux cent quatre-vingt-huit pièces en tout, ce qui indique que sur cent Arméniens, à peine dix étaient armés. Et si, à côté de treize Turcs, l'on compte un millier d'Arméniens qui ont disparu ou qui ont été tués ou blessés, le fait démontre sarabondamment qu'il s'agit d'une boucherie à la Sassoun, ordonnée et organisée par Hamid-le-Massacreur.

L'Arménie, 1^{er} novembre 1895.

VI

Le Massacre de Trébizonde en 1895.

On nous écrivait de Trébizonde, le 27 novembre 1895 :

Deux inconnus avaient légèrement blessé, le 2 octobre dernier, Bakri Pacha, ex-vali de Van, et Férik Hamdi Pacha, commandant des troupes locales. Poursuivis par quelques Turcs, ils en avaient blessé l'un, fils de Tavadjoghlu, après quoi ils avaient pris la clé des champs. Pour les découvrir, notre vali, Kadry Bey, fit distribuer des armes aux Turcs de Trébizonde et des villages environnants, perquisitionner les maisons des Arméniens et arrêter un grand nombre d'innocents.

Le 4 octobre, ces Turcs armés attaquèrent les quartiers arméniens de notre ville, sous prétexte de chercher les deux fugitifs. Les Arméniens repoussèrent cette attaque en tuant trois de leurs agresseurs et en en blessant huit (un des blessés, Sabry, a succombé au bout de trois jours.

Les Turcs, exaspérés de leur échec, menacèrent d'extermination

les Arméniens, qui durent fermer leurs boutiques. Kadry Bey adressa au Sultan un télégramme, accusant les Arméniens d'avoir formé le projet de tuer les fonctionnaires turcs pour s'emparer des rênes du gouvernement (*sic*).

Le 7 octobre, le vali invite le vicaire patriarcal arménien à découvrir les deux fugitifs, afin de calmer l'effervescence de la populace turque, sans quoi il ne saurait, dit-il, « garantir la sécurité des Arméniens ». Le vicaire et les membres du Conseil civil arménien répondent qu'ils ne savent pas où trouver les fugitifs, qu'il ne serait pas juste de tenir les 7000 Arméniens de Trébizonde responsables pour les actes de deux individus, et que, si les autorités refusaient de garantir la sécurité des citoyens arméniens, ceux-ci n'auraient plus qu'à s'en rapporter à Dieu. Ils informent les consulats du danger qui menaçait la vie des Arméniens, mais les représentants des puissances continuent à croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

Le lendemain, 8 octobre, les marchands arméniens rouvrent leurs magasins. Vers midi, on sonne de la trompette ; c'était le signal du massacre. Des Turcs armés, des brigands lazes et des soldats envahissent aussitôt les quartiers arméniens et tuent tout Arménien qu'ils rencontrent dans les rues. Le sang coule en abondance, sous une fusillade bien nourrie. Le vali n'intervient pas, mais se rend en voiture au bureau télégraphique pour mettre le Sultan au courant du progrès de la tuerie ; il est suivi du fameux usurier turc, Nemli-Oghlou Osman.

Les gendarmes attaquent les cafés et les khans et tuent les Arméniens avec une férocité indescriptible, n'épargnant ni l'âge, ni le sexe. Que pouvait faire un Arménien contre cent musulmans armés jusqu'aux dents ? Tout homme qui opposait quelque résistance était assailli par de nombreuses bandes de soldats et de bachibouzouks et déchiqueté à l'instant. Une famille s'était réfugiée sur un arbre ; les Turcs font successivement feu sur les membres de cette famille, qui tombent un à un par terre, comme des oiseaux sous la balle d'un chasseur. Deux jeunes Arméniens sont enterrés vifs. Plusieurs se jettent à la mer, mais sont tués à coups de pierres, ou bien les bateliers lazes tien-

nent leurs rames sur la tête de ces malheureux jusqu'à ce qu'ils soient complètement noyés.

Vers le soir, la trompette sonne encore une fois. Le vali arrive sur la scène du carnage et fait un signe de la main. Les gendarmes s'écrient : « Ne touchez pas à ceux qui se rendent ! » Le pillage succède alors au massacre. Les brigands de Surméné et de Rizé emportent les marchandises des Arméniens. Des portefaix musulmans s'approprient des milliers de livres turques. La colonie arménienne, riche et prospère, est réduite, en quelques heures, à la mendicité. La nuit, des crieurs publics invitent les musulmans à rentrer dans l'ordre. Ils sont obéis, car les massacreurs et les pillards ne sont que les émissaires des autorités turques, prêts à marcher ou à se retirer sur un ordre émané de Yildiz.

Un zaptié m'a assuré que le nombre des Arméniens massacrés à Trébizonde s'élève à 920. Nous ignorons le nombre de ceux qui ont été tués dans les villages environnants ; ces villages présentent aujourd'hui des monceaux de cendres. Un grand nombre de voyageurs arméniens ont disparu. Plusieurs Arméniens ont perdu la raison. Les Grecs n'ont pas fait, pour la plupart, bon accueil aux réfugiés, mais les jésuites, les consuls et le missionnaire américain les ont accueillis et protégés.

Le vali a convoqué une Cour martiale pour torturer et châtier les Arméniens qui ont survécu au massacre. Il cherche toujours les deux fugitifs. Aux rigueurs des autorités turques viennent s'ajouter les rigueurs de l'hiver. Les Arméniens sont réduits à la dernière misère. Qui leur enverra un morceau de pain ?

X.

VII

Lettre de Cilicie.

On nous écrivait d'Alexandrette, le 5 janvier 1896 :

Un troisième massacre a eu lieu à Marasch. Les écoles tenues par les missionnaires américains ont été incendiées ; le nombre des victimes est évalué à 2500. Les relations sont entièrement interrompues entre Aïntab, Marasch, Zeitoun, Kilis, Antioche, Hadjin, Sis et Payas.

Le Gouvernement a eu tort de confier la mission de rétablir l'ordre aux soldats de la réserve, dont l'organisation ne diffère pas beaucoup de celle des bachibozouks. Une partie de ces soldats envoyés de Bélen à Marasch, a rapporté à son retour une grande quantité de marchandises et d'objets de toute nature, provenant du pillage. Les villages arméniens de Payas et de Goguisson ont également été pillés par les bachibozouks, à qui s'étaient joints les Rédifs.

La terreur règne toujours à Payas et à Tchorkmerzimen. Plus de 10.000 bachibozouks, originaires d'Erzin, de Kara-Kilissé, d'Enzerli et de Tchay, se préparent à attaquer nuitamment les Arméniens. Les autorités ayant complètement désarmé la population arménienne, celle-ci ne pourra pas se défendre. Une des églises de Tchorkmerzimen, qui avait échappé à l'incendie, a été convertie en caserne pour loger 600 Rédifs ; le service divin a complètement cessé dans le village.

La population arménienne de Zeitoun, de Fernouz et d'Alabasch ne pouvant plus supporter les vexations des Turcs et ayant d'ailleurs appris le massacre de milliers d'Arméniens dans les différents vilayets de l'Empire, s'est décidée à prendre les mesures nécessaires de défense, avant que les mêmes faits, qui avaient ensanglanté les autres provinces, se renouvelassent à Zeitoun.

Les fonctionnaires et agas turcs du pays ont fait une tournée dans les villages de Tasch-Olouk, de Goguisson, de Boundouk, de Tavoud, de Kiredj-Pounar, de Gueul-Pounar, de Héyik, de Sisné et de Déyirmen-Déré, habités par les Arméniens, et ont ordonné avec menaces aux maires et aux habitants de ne pas se joindre aux montagnards. Comme mesure de précaution, ils ont complètement désarmé les Arméniens et emporté toute la poudre qui se trouvait en leur possession; après quoi, ils ont commencé à exiger le paiement immédiat des impôts. Les villageois, effrayés, ont envoyé leurs femmes et enfants à la localité dite Kiredj-Pounar, qui, par suite de sa position escarpée, est considérée comme relativement sûre.

Dans la nuit du 4 novembre, les soldats réguliers d'Eridjik et de Goguisson, les bachibouzouks turcs et les hordes kurdes et circassiennes, réunis sous le commandement du Circassien Mehmed Bey, mudir de Goguisson, ont attaqué les villages susmentionnés et autres villages du district, dont quinze ont été pillés et réduits en cendres.

Les assaillants ont attenté à l'honneur des Arméniennes et envoyé plusieurs jeunes filles aux harems d'Elbistan et de Yarpouz. A Yarpouz, ils ont garrotté les Arméniens et tué tous ceux qui ont voulu opposer quelque résistance. Ils n'ont pas même eu pitié des femmes et des enfants, dont une partie a été tuée et une autre convertie à l'islamisme.

Le village de Tasch-Olouk a perdu à lui seul, à cette occasion, 700 bestiaux d'élevage (bœufs, vaches, buffles), 400 bestiaux de labour, 170 ânes, 50 chevaux, 3000 chèvres, 48.000 kilos (336.000 ocques) de blé, tous les meubles et toutes les provisions des habitants.

Les églises des villages saccagés ont été profanées et pillées. La femme, la bru et les filles de Garabed Kalaydjian, maire de Goguisson, ont été conduites dans les harems turcs, avec plusieurs autres Arméniennes. Environ 10.000 Arméniens, réduits à une misère indescriptible, se sont réfugiés avec leurs femmes et leurs enfants par suite de ces barbaries, à Zeitoun, à Fernouz et à Alabasch, où la famine se fait déjà sentir avec les rigueurs de l'hiver.

Le tyran ture Yayidg-Oghlou, qui habite le caza d'Andérin, a

attaqué avec 800 bachibozouks le village arménien de Chivilgui, qui comprend 200 maisons. Les villageois ont dû se réfugier à Gaban. Yayidj-Oghlou a également attaqué les villages arméniens de Yénidjé-Kalé et du désert, qui contiennent plus de 400 familles, et les a pillés et détruits. Du côté de la montagne de Zeitoun, et surtout aux environs de Déré-Guiaour, pas une maison arménienne n'est restée debout.

Le 5 novembre, deux corps d'armée ont été envoyés sur Zeitoun et sur Alabasch. L'un de ces corps, composé de 2.000 soldats réguliers et de bachibozouks, est arrivé par voie d'Albistan et recrute chaque jour de nouveaux acolytes; l'autre, composé de 8000 soldats réguliers et de bachibozouks, s'est campé à la tête du pont de Djihan. Les forces impériales ont opéré une première attaque sur Alabasch le 8 novembre; les habitants ont dû se réfugier à Zeitoun, et les soldats ont saccagé et incendié les 250 maisons qui composaient ce village.

Au moment où le prélat de Zeitoun, S. Der-Sarkissian, recevait de Mgr Izmirlian un télégramme recommandant le calme à la population, 500 soldats réguliers et des bachibozouks attaquaient le village d'Alabasch. Les Arméniens de la montagne, effrayés de l'attitude hostile des assaillants, dont le nombre augmentait sans cesse, ont opposé de la résistance. La caserne de Zeitoun a été assiégée; après soixante heures de résistance, les officiers et soldats turcs se sont rendus avec armes et munitions. Ils ont été traités avec humanité par les Arméniens. Les autorités ont réuni sur les bords de Djihan, à quatre heures de distance, une armée de 8000 soldats réguliers et bachibozouks, dont elles augmentent de jour en jour le nombre.

L'anarchie règne dans les villages arméniens des environs. Turcs et Arméniens s'entr'égorgent. Les montagnards ne peuvent naturellement pas arriver au secours de tous les villages attaqués, d'autant plus qu'ils ont à résister à une force numériquement bien supérieure.

Il est impossible aux Zeitouniotes d'arriver à une entente avec le gouvernement turc par des négociations directes. Les consuls d'Alep sont intervenus pour ne pas permettre la répétition des bou-

cheries du Sassoun. Nous verrons s'ils réussiront à empêcher l'extermination de l'héroïque population de Zeitoun.

X. X.

VIII

Lettre de Baïbourt.

Les terribles événements qui ont eu lieu le 14 octobre dernier vous sont déjà connus. Ces faits se sont répétés dans les villages des environs, où la plupart des Arméniens ont dû, de force, changer de religion et où les églises ont été converties en mosquées. Les églises arméniennes de Baïbourt, qui ont été saccagées et profanées, sont fermées depuis le 14 octobre.

Les commissaires enquêteurs envoyés par la Porte dans le but de faire disparaître, autant que possible, les traces des méfaits des Turcs et des Kurdes, ont fait procéder, aux frais de la municipalité et sans demander l'autorisation de la communauté, à la restauration de la cathédrale et de l'école contiguë, ainsi qu'à celle des magasins pillés et détruits du bazar. Ils forcent les Arméniens à rouvrir leurs boutiques qui, pourtant, ne contiennent plus la moindre marchandise.

Tous les instituteurs, à l'exception d'un seul, ayant été massacrés, les écoles restent toujours fermées, et les enfants errent dans les rues. Les musulmans continuent d'insulter la religion chrétienne.

Les autorités ont remis en liberté une minime partie des prisonniers arméniens ; les notables de Baïbourt et autres innocents n'ont pas quitté leurs cachots. Avant l'arrivée des commissaires enquêteurs, on infligeait à ces prisonniers de terribles tortures : on leur donnait la bastonnade, on versait sur leur tête de l'eau glacée en quantité, on leur trouait le corps avec des clous et on les laissait sans nourriture des journées entières. C'est avec de tels procédés

que les autorités ont réussi à obtenir certaines dépositions conformes à leurs vues.

La sécurité et la tranquillité ne seront pas rétablies ici tant que certains fonctionnaires civils et militaires, qui ont été instigateurs des massacres, continueront à être maintenus dans leurs fonctions. Un de ces fonctionnaires, le commandant de gendarmerie de notre ville, s'était rendu, avant le 14 octobre, au village de Kessanta et avait obtenu des Arméniennes de ce village des pièces d'or et des bijoux d'une valeur totale de 500 L. T., pour ne pas faire massacrer les Arméniens du village; pourtant, sous prétexte de protection, il a réuni plus tard dans un champ les femmes et les enfants, et a fait massacrer les hommes. Ce monstre a été l'auteur principal des massacres des villages de Baïbourt.

La situation économique du pays est déplorable au plus haut degré, le commerce a cessé, pour ne plus reprendre. La famine règne; si des secours immédiats n'arrivent pas, les survivants des massacres périront par la faim.

Les Arméniennes de Baïbourt ont présenté au commissaire enquêteur la requête suivante :

« Les Arméniens de cette ville ont prouvé depuis cinq siècles leur fidélité envers le Gouvernement impérial par une conduite exemplaire; ils ont toujours vécu en bonne intelligence avec leurs compatriotes musulmans.

« Quelques perturbateurs musulmans, dont nous sommes obligées de taire pour le moment les noms, à cause des menaces proférées et de l'insécurité qui règne, ont attenté à la tranquillité du pays, en excitant certains sentiments religieux, et ont fait surgir de l'animosité entre les deux éléments.

« Depuis le 1^{er} octobre, nos compatriotes musulmans de Baïbourt et des environs ont attaqué les villages et massacré avec des procédés barbares des milliers de vieillards, d'hommes adultes, de femmes et d'enfants qui ne possédaient aucune arme. Ils ont profané les églises et souillé les objets du culte, tout en les pillant. Une partie de ces églises a été convertie en mosquées. Les musulmans ont, en outre, enlevé de nombreuses femmes et jeunes filles et attenté à leur honneur.

« Ces faits ayant naturellement alarmé la population de la ville, elle s'était retirée dans les habitations, après avoir fermé les magasins et les boutiques. En même temps, l'autorité ecclésiastique arménienne avait fait diverses démarches auprès du commandant en chef du 4^e corps d'armée et auprès du gouverneur général du vilayet d'Erzeroum pour solliciter la mise en vigueur des mesures exigées par cette situation alarmante.

« Toutes ces démarches sont restées sans résultat, alors que les Arméniens de Baïbourt, se croyant en sûreté par suite de l'arrivée d'un régiment d'infanterie, qu'on avait envoyé d'Erzinghian, avaient ouvert leurs magasins et leurs boutiques. Dans la matinée du 14 octobre, vers quatre heures à la turque, la populace musulmane, assemblée en hordes sur les instigations des perturbateurs, a attaqué les habitations et les magasins des Arméniens, qu'elle a pillés jusqu'au lendemain matin sans même épargner la chaumière de l'indigent. Après avoir emporté toutes les marchandises, on a détruit les archives et les correspondances commerciales. Il en a été de même de nos églises, dont les richesses, consistant en objets du culte, livres de prières, etc., ont été totalement emportées.

« Les honorables commissaires enquêteurs constateront la vérité de ces faits par les dégâts causés, dont les traces sont encore visibles.

« Les habitants mâles de Baïbourt n'ont opposé aucune résistance aux agresseurs; pourtant, l'archimandrite Khoren Guiroyan, les professeurs de nos écoles, une partie des élèves et des centaines d'Arméniens des deux sexes et de toutes classes ont été cruellement tués et dépecés. On a éventré et retiré le fœtus de plusieurs femmes enceintes, on a écorché des adolescents de 15 à 16 ans. On a été jusqu'à perquisitionner les recoins et les cachettes, et l'on a tué ceux qui avaient pu s'y cacher pour sauver leur vie. Pour résumer toute cette situation, nous pouvons dire, en un mot, que des crimes atroces, d'une férocité inimaginable, ont été commis.

« Après tant d'infortunes, nous sommes vouées à présent à la misère la plus noire, avec nos familles et nos enfants; nous souffrons de la faim; nous ne possédons pas même un haillon pour nous protéger contre les rigueurs de la saison; nous ne possédons pas de gîte, nos

maisons ayant été incendiées. Notre honneur et notre sécurité sont exposés à tous les dangers. »

Décembre 1895.

X. X.

IX

Vilayets d'Erzeroum, de Sivas, etc.

La terreur et la panique continuent de régner dans toute la Turquie d'Asie; la famine et les rigueurs de l'hiver achèvent l'œuvre d'extermination à laquelle sont voués des milliers d'innocents. Et les puissances européennes, qui auraient pu empêcher, si elles l'avaient voulu, le renouvellement des massacres, se sont simplement coalisées pour assister à la recrudescence de tant d'infamies, que leur attitude a contribué à encourager. Au reste, les ennemis du nom chrétien, témoins de cette inertie calculée qui servait si bien leur rage, n'ont pas manqué d'en profiter contre les pauvres Arméniens. C'est la conviction générale des chrétiens de l'Orient dont je me fais ici l'interprète.

Repus de richesses provenant des pillages, et de plus en plus enhardis par l'impunité, les misérables assassins poussent l'insolence jusqu'à se moquer ouvertement de la diplomatie européenne. Ainsi on les voit, dans les rues d'Erzeroum et ailleurs, insulter les Arméniens désarmés, en leur tenant, sur un ton ironique, le langage suivant :

« Où sont donc les Européens en qui vous aviez confiance? Ne savez-vous pas que vous êtes et que vous resterez toujours nos esclaves, et que ce que vous avez nous appartient? Ce que nous avons fait est peu encore. »

Il faut que l'Europe chrétienne soit informée de ces faits, afin qu'elle compatisse aux malheurs des survivants et, puisque nous

parlons d'Erzeroum, j'ajouterai sur les désastres de cette ville et de tout le vilayet, quelques nouveaux détails qui viennent de m'être communiqués.

Le 9 décembre, un Turc fut maltraité par un autre Turc. Aussitôt la ville entière retentit du cri sinistre de : Ce sont les Arméniens qui ont frappé ! Le danger d'un nouveau massacre devenait imminent. Un officier turc le conjura en déclarant qu'il s'agissait d'une querelle entre mahométans. Déjà les bandits cherchaient un prétexte pour recommencer leurs atrocités. Quelques musulmans, animés de bons sentiments avaient prévenu du péril leurs protégés arméniens et leur avaient recommandé de ne point sortir.

Le 9 ou le 10 du même mois, un fonctionnaire ottoman se présenta au célèbre monastère arménien de Hassan-Kalé ; il aborda poliment le supérieur, le R. P. Timothée, et lui demanda l'hospitalité. Le soir, après s'y être fait servir un repas somptueux, le personnage turc donna le signal à des gens armés qui attendaient au dehors. Ils font immédiatement irruption dans le cloître, décapitent le religieux, ainsi qu'une douzaine de moines ; ils pillent ensuite et mettent le feu. Ce couvent dix fois séculaire fut réduit en quelques heures en un monceau de ruines.

Le P. Timothée jouissait de la réputation d'un homme de bien dans tout le district, même auprès des musulmans. Le concierge du monastère était ce jour-là en ville : les autorités ont trouvé tout simple de l'emprisonner en lui imputant le crime ! Vous voyez que l'enquête judiciaire n'est guère compliquée dans ces pays.

Il est dûment constaté aujourd'hui que le prétendu sous-officier turc, Emin Bey, dont, la veille du grand massacre, les autorités d'Erzeroum avaient eu soin d'exhiber le cadavre mutilé aux consuls étrangers dans le but de justifier les atrocités qui se tramaient, n'était autre qu'un Arménien du nom de Georges, agent municipal. On l'avait préalablement affublé de l'uniforme de sous-officier, puis égorgé, et cela, afin de pouvoir accuser les Arméniens d'avoir provoqué des massacres. On a, d'ailleurs, vu cette machination diabolique ou d'autres analogues dans presque tous les autres centres.

Le jour même de l'assaut général, après trois heures d'une horrible boucherie, des crieurs publics avaient engagé les Armé-

niens qui s'étaient cachés à sortir sans crainte, déclarant que tout était fini. C'était encore un odieux guet-apens ; les tueries furent aussitôt reprises et poursuivies avec acharnement. Des ruisseaux de sang humain ont coulé dans les rues d'Erzeroum.

Mais c'est assez sur cette ville. Il faudrait faire un gros volume si l'on voulait rapporter tous les détails de l'affreuse journée du 30 octobre. Je vous ai déjà signalé le dévouement du consul de France ; les Arméniens d'Erzeroum le bénissent comme un sauveur. Accompagné de Sœur Eulalie, supérieure des religieuses arméniennes catholiques de l'Immaculée-Conception, il allait chercher lui-même les blessés qu'il faisait transporter dans les bâtiments de leur école transformés en hôpital.

Je dois mentionner aussi la belle conduite du consul de Perse, lequel hébergea et nourrit, pendant plusieurs jours, des centaines de familles arméniennes.

Passons maintenant aux massacres du vilayet de Sivas.

Durant une semaine, les Arméniens assistèrent avec terreur aux sinistres préparatifs des Turcs. Ils voulaient fermer leurs boutiques et se barricader dans leurs maisons, mais les autorités essayaient de les rassurer.

Le jour même du massacre, 12 novembre, le gouverneur avait chargé Mgr Hadjian, archevêque arménien catholique, d'aller engager son collègue grégorien à faire ouvrir les comptoirs et magasins des Arméniens. Mgr Hadjian, à peine entré à l'Évêché des grégoriens, voit les portes de l'église s'ouvrir avec fracas et des centaines de blessés, couverts de sang, s'y précipiter en poussant des gémissements. Epouvantés, les deux prélats se réfugient chez le consul de France, qui demeurait dans le voisinage, et qui s'empressa de les prendre sous sa protection. Là, quoique en sûreté, ils sont terrifiés en entendant les hurlements féroces des assassins qui, armés de fusils Henri Martini, de yatagans, de massues, tombaient sur les Arméniens sans défense et les égorgaient au cri sauvage et fanatique de *Lailah inn Allah, chiavourlari kessin* (au nom de Dieu, massacrez les infidèles). Une particularité à signaler, c'est que, en moins d'une heure, tous les musulmans se montrèrent coiffés de *turbans blancs*, tandis qu'en temps ordinaire, la proportion des

Turcs *enturbannés* n'y était que d'un sur cent. Cet insigne caractéristique a été aussi arboré à Erzeroum, même par les hauts fonctionnaires.

Le massacre, commencé un peu avant midi, continua jusqu'à la tombée du jour. Le chiffre des morts dépassait deux mille, dont deux cent trente femmes et enfants. Les blessés se comptaient par centaines. Un grand nombre de jeunes filles et d'enfants furent enlevés. Plus de mille comptoirs et boutiques furent pillés; environ cinq cent cinquante maisons subirent le même sort. Dans un khan en pierre, nouvellement construit, et où se trouvaient les comptoirs des plus riches négociants arméniens de la ville, soixante-huit coffres-forts furent spoliés. A Erzeroum, les Circassiens parvenaient à les briser en déchargeant un coup de fusil Martini dans la serrure. Les dégâts de ce khan s'élèvent à 2.300.000 francs. Douze autres khans furent également pillés. Les pertes des Arméniens de Sivas sont évaluées à 17.250.000 francs.

Je n'essayerai pas de décrire la désolation de la ville au lendemain des massacres et des pillages. L'esquisse que j'ai tracée dans ma première correspondance, en parlant des désastres d'Erzeroum suffit pour vous donner une idée des scènes qui se sont renouvelées à Sivas et dans les autres villes de l'Anatolie. Et pourtant elle est encore bien au-dessous de la triste réalité. Ainsi que je l'ai déjà dit, les atrocités commises par la soldatesque et par les bandes kurdes ou circassiennes défient toute description. Les autorités de Sivas n'ont rien fait pour prévenir ou arrêter les massacres. Au contraire, elles avaient distribué des fusils aux Turcs; et les soldats ont comme à Erzeroum participé au carnage et aux déprédations.

Le curé arménien catholique de Sivas abrita dans son église, au risque de sa vie, plusieurs centaines de grégoriens qu'il a ainsi arrachés à une mort certaine. Le soir même de ce jour fatal, quinze soldats, envoyés au consulat de France par le gouverneur général, durent escorter Mgr Hadjian jusqu'à sa résidence.

A Tokat, les Arméniens ont dû leur salut à la protection de Férik Moustapha Pacha, ami de Mgr Azarian. Seulement, une importante ferme, qui servait de revenu à l'église arménienne de cette ville, a été ravagée et incendiée en partie par les Kurdes.

A Gurune, la population arménienne a été préservée d'une extermination radicale, grâce à la prudence des notables Arméniens catholiques, de leur curé, le R. P. Arakelian, et de son vicaire, M. Mardinos-Mighivian. Les braves Guruniotes résistèrent d'abord aux attaques des Kurdes (avant le massacre officiel); mais des milliers de Circassiens et d'autres nomades de diverses tribus, attirés à dessein par les autorités, finirent par avoir raison de leur courage.

Par ordre du gouverneur général, le président de la municipalité de Gurune et le capitaine Mourad Bey conseillèrent aux Arméniens catholiques du quartier Orta Choughoud, centre de la mission, d'arborer le drapeau blanc aux fenêtres de leurs maisons. La veille de la dernière attaque qui fut terrible, un chef kurde, Boyraz Oghloud Mehmed Bey, à qui les Arméniens catholiques de Gurune avaient fourni des vivres, renouvela à ceux-ci, en reconnaissance de leur bonté, les recommandations officielles. Ils profitèrent de leur situation privilégiée pour offrir une hospitalité généreuse à douze cents Arméniens, tant grégoriens que protestants, réfugiés chez eux, et ne les laissèrent sortir qu'après avoir obtenu des autorités l'assurance que ces infortunés seraient respectés et protégés.

Cette conduite des catholiques arméniens a touché à un tel point leurs compatriotes schismatiques ou hérétiques que des centaines d'entre eux veulent abjurer leurs erreurs. Mais le R. P. Arakelian, à cause de la délicatesse des circonstances, croit devoir transmettre leur requête à Mgr Hadjian. Les autorités turques manœuvrent habilement pour gagner à l'Islam ces pauvres malheureux.

Plus de mille maisons, ainsi que deux églises grégoriennes et trois chapelles protestantes sont réduites en cendres. Quatorze cents Arméniens, dont trois *Derders* (prêtres mariés), sont massacrés. Un évêque ayant refusé d'embrasser le mahométisme, fut brûlé vif au couvent d'Aschod. Cent cinquante jeunes filles ont été enlevées par les Kurdes; des mères jetaient au fleuve leurs enfants, préférant les voir périr dans les flots plutôt que tomber aux mains de ces barbares. Sept mille Arméniens Guruniotes, privés de gîte, de vêtements, de lits et de nourriture, sont abandonnés dans les rues en proie à la faim et au froid. Inutile d'ajouter que les soldats de

la garnison de la ville se sont bien gardés d'empêcher ces désastres.

Le village de Mandjelic s'est signalé par sa résistance héroïque ; ses habitants ont repoussé avec succès les assauts des hordes sanguinaires ; mais leurs munitions sont déjà épuisées, et ils sont désespérés à la pensée du sort qui les attend.

Des cent cinquante villages arméniens de la vaste province de Sivas, aucun n'a échappé aux exploits des pillards et incendiaires. Le vilayet de Sivas ne comptait pas moins de deux cent mille Arméniens. « Vous pouvez deviner, dit une lettre, les proportions que les massacres ont pu atteindre. Sans exagération, il y a actuellement, rien que dans cette province, cinquante mille veuves et orphelins dont la douleur et la misère sont indescriptibles. »

Les ravages de la plaine de Kharpout ont commencé le 10 novembre et ont duré cinq jours. Une cinquantaine de villages sont complètement dévastés. Les flammes ont détruit le quartier arménien de la ville de Kharpout, ainsi que la plupart des villages, entre autres Tadem, dont l'église et le presbytère étaient récemment reconstruits.

Les fugitifs de ces malheureuses localités errent misérablement çà et là, dans un dénuement absolu. Beaucoup de riches propriétaires sont réduits à mendier leur pain. Mgr Arpiaran, évêque arménien catholique de Kharpout, les prêtres et les religieuses de l'Immaculée-Conception se sont réfugiés chez les RR. PP. Capucins. Ces bons Pères leur ont fait le plus charitable accueil, ainsi qu'à un millier de fugitifs. Ils ont aussi prodigué des soins aux blessés transportés dans leur église.

Suivant les derniers rapports, les victimes des massacres d'Arabghir s'élèvent à trois mille. Les cadavres ont été entassés pêle-mêle dans une fosse commune. Quelques-uns ont été privés de sépulture ; d'autres étaient jetés par les assassins dans les flammes des maisons en feu. Un survivant du massacre, dans une lettre adressée à un compatriote demeurant à Constantinople, fait un tableau saisissant de l'aspect lugubre qu'offrait, le lendemain du désastre, cette ville importante, où, il y a trois mois à peine, l'industrie et le commerce des Arméniens étaient si florissants :

« C'était, dit-il, un spectacle affreux de voir d'innombrables corbeaux, attirés par l'odeur du sang, exécuter au-dessus des cadavres des évolutions, en poussant de sinistres cris. Ils semblaient accourir pour achever l'œuvre barbare des Kurdes ! »

Un *vartabed* (prêtre célibataire), quatre *derders* grégoriens et deux prédicants protestants furent égorgés. Les fanatiques mahométans, après avoir forcé un de ces *derders* nommé Nersès à se coiffer du turban et à chanter l'*Ezan* (cantique musulman) sur les marches du maître-autel de l'église, l'ont impitoyablement immolé, en disant qu'il était déjà digne d'entrer au paradis du Prophète. Cinq églises et deux temples sont saccagés, trois églises incendiées. Les assassins n'ont pas laissé un seul grain de blé aux survivants, et, pour leur ôter toute chance de salut, ils ont détruit tout ce qu'ils n'ont pu emporter. Aussi, le froid venant en aide à la faim fait-il chaque jour de nombreuses victimes dans les rangs de ces pauvres malheureux.

Les villages arméniens situés à une lieue à la ronde d'Arabghir, sont tous ravagés. Quant à ceux qui se trouvaient à une distance de plusieurs heures, on n'en voit plus la trace. Sont toutefois exceptés les villages qui ont embrassé l'islamisme.

A Malatia, les atrocités du fanatisme musulman ont été poussées à l'extrême. Là, le massacre des Arméniens fut affreux. Le 1^{er} novembre, un Arménien catholique nommé Grégoire était égorgé, et deux jours après, le massacre commençait à la fois dans tous les quartiers chrétiens ; il dura du dimanche jusqu'au mardi soir, 5 novembre.

Trois mille Arméniens, grégoriens et catholiques, s'étaient réfugiés dans l'église, l'archevêché et les écoles arméniennes catholiques.

Le matin du 6 novembre, les mahométans donnèrent l'assaut à l'église, sommèrent l'archevêque catholique, Mgr Korkorouni, de leur livrer les grégoriens. Le prélat ayant refusé, les Turcs commencèrent à mettre le feu à l'édifice. La situation des réfugiés était désespérée. Heureusement le vicaire général de Mgr Korkorouni ouvre à temps une porte donnant sur le jardin, et toute cette multitude alla se réfugier dans les jardins d'une famille turque voi-

sine, où se trouvait aussi le gouverneur avec le commandant militaire de la place. Sur les supplications du vénérable archevêque, le gouverneur accorda à ces trois mille chrétiens la faveur d'aller s'abriter dans la caserne. Dans cette bagarre, soixante-dix Arméniens catholiques tombent sous les coups des mahométans. Mais Mgr Korkorouni a eu la consolation de sauver plus de deux mille de ses compatriotes grégoriens. Ces malheureux une fois éloignés, l'église, l'archevêché, le couvent des religieuses de l'Immaculée-Conception et les deux écoles arméniennes catholiques sont entièrement saccagées et dévorées par les flammes.

« La moitié des chrétiens de Malatia est massacrée, dit l'auteur de la lettre à laquelle j'emprunte ces détails, et l'autre moitié succombera, d'ici le printemps, aux suites de la frayeur, du froid et de la disette. Le feu a anéanti tous les quartiers chrétiens. »

Mgr Korkorouni est obligé de passer l'hiver, avec les siens, dans le coin d'un khan dépourvu de tout ameublement; pendant trois semaines, il n'a pas même eu la consolation de célébrer les saints Mystères, n'ayant plus d'ornements sacerdotaux ni de calice. Je ne crois pas que ce saint vieillard, dont la raison a déjà été éprouvée par tant de fléaux successifs, puisse survivre au chagrin des malheurs actuels. Mgr Arparian l'a invité à venir à Kharpout où se sont déjà rendus chez leurs confrères les RR. PP. Capucins de Malatia; mais Mgr Korkorouni n'a point osé s'aventurer, avec ses prêtres et les religieuses sur des routes qui ont perdu toute sécurité, et aussi parce qu'il ne veut ni ne peut abandonner ses pauvres fidèles, dont son départ redoublerait la désolation. Les objets volés ou détruits par le feu, dans les bâtiments de la mission arménienne catholique représenteraient une valeur de 34.000 francs. Cette mission est complètement ruinée.

Les informations que j'ai pu me procurer sur le massacre de Césarée sont encore très sommaires.

Le 30 novembre, à une heure de l'après-midi, des milliers de Turcs, armés de fusils, de sabres, de revolvers, de massues, etc., et écumant de rage, assaillent en un clin d'œil les quartiers chrétiens, et massacrent dix-sept Arméniens catholiques, vingt protestants et plus de quatre cents Arméniens grégoriens,

sans compter les centaines de blessés qu'ils laissent sur leur passage.

Ils pillent ensuite tour à tour le marché, tenu en grande partie par des Arméniens, et les maisons. Détail caractéristique, le quartier des Grecs fut soigneusement préservé du pillage comme aussi du massacre. L'évêque arménien catholique, Mgr Paul Emmanuélian, qui était pourtant vénéré par les musulmans, non moins que par les chrétiens de Césarée, a été gravement menacé devant le bureau de la poste, où il se trouvait au début de l'émeute, et c'est par un vrai miracle qu'il a échappé à la mort.

Les nouvelles du district de Hadjin (sur les flancs du Taurus) sont très alarmantes. La ville de Hadjin compte plusieurs milliers de grégoriens et environ deux cents familles d'Arméniens catholiques. Les autorités militaires élèvent un fort près de la ville, sur laquelle sont déjà braqués les canons, ce qui cause à ses habitants une terreur d'autant plus vive que des tribus sauvages de Kurdes et de Circassiens ravagent déjà, au su et avec la connivence des autorités civiles, tous les villages arméniens des environs.

La tribu Avchare a saccagé Roumou, village de cent cinquante maisons. Cardéré, autre mission arménienne catholique, a été rasée par l'incendie ; quarante familles de cette mission et vingt de celle de Roumlou sont allées assiéger leur évêque, Mgr Terzian, qui se trouve à Hadjin, occupé à reconstruire la chapelle et l'école de la mission. Tout ce monde demande du pain, Mgr Terzian, au désespoir, se multiplie pour secourir ces malheureux et fait tout ce qu'il peut pour leur procurer un abri provisoire, mais il faut les nourrir, les vêtir, et l'hiver est très dur. Bon nombre d'Arméniens fugitifs, n'ayant pu trouver de gîte, ont dû passer plusieurs nuits à la belle étoile ! Comment dépeindre leur misère ! Des femmes enceintes accouchaient dans les rues, sur la neige, et n'avaient pas de langes pour envelopper leurs nouveau-nés.

Je viens de recevoir communication d'une longue relation sur les massacres de Diarbékir. Je la réserve pour ma prochaine correspondance.

Les faits que j'ai déjà rapportés démontrent la misère profonde

qui règne actuellement dans ces malheureuses contrées. La ruine et la désolation sont à leur comble ! Plus de trois cent mille Arméniens sont privés de toits, de vêtements chauds et de pain. Déjà, affaiblis par la famine et par les maladies, grelottant sous une température sibérienne, ils sont devenus méconnaissables. Leur nombre diminue chaque jour, car la mort se charge de mettre fin à leurs souffrances !... Ils ne redoutent pas, ils appellent de tous leurs vœux cette fin tragique ; mais ils n'ont pas même, hélas ! la consolation de penser que leurs dépouilles mortelles reposeront à côté de celles de leurs proches.

Si encore on était libre de secourir ces pauvres malheureux ! Que de sommes importantes, destinées à leur soulagement, ont été volées en chemin ! Les routes sont infestées plus que jamais par d'innombrables bandits.

Les Missions catholiques, janvier 1896.

X

Rapport sur les massacres dans les vilayets de Trébizonde, Erzeroum et de Van en 1895.

Vilayet de Trébizonde. — Après le massacre de la ville de Trébizonde, qui a eu lieu le 26 septembre, les villages environnants ont subi le même sort. Les églises des villages de Véranas, d'Anifa, de Grobi, d'Abion, de Surméné, de Gadra, de Zéfanos, de Sifder, de Groméla, de Sgavidas, de Mayéra, d'Altchakdéré et de Makhtila ont été pillées et démolies et six prêtres assassinés. Les habitants arméniens des villages d'Altchakdéré, de Makhtila, de Groméla et de Kertanatz ont été convertis par force à l'islamisme et nombre de femmes ont subi les derniers outrages.

Vilayet d'Erzeroum. — 1° Pendant le massacre d'Erzeroum, qui a eu lieu le 18 octobre (v. s.), le prêtre Karékin, desservant de l'une des églises arméniennes de cette ville, a été tué dans sa maison ; on a fait disparaître son cadavre. Le prêtre Yéghia, desservant de l'église arménienne du village de Tevnik, qui se trouvait à Erzeroum pour affaires, a été assassiné en même temps que huit autres Arméniens dans le palais du gouvernement, où il les avait accompagnés pour un procès.

En ce qui concerne la campagne environnante, l'église du village de Topal-Tchaousch, après avoir subi le pillage, a été souillée d'immondices. Les églises des villages d'Oumdoum et de Kak ont été incendiées et leurs desservants massacrés.

Les églises des villages de Tevnik, d'Otzni et de Garar ont été à moitié démolies ; l'église du couvent de Katchgavank a été pillée et le supérieur du couvent blessé.

2° Dans le district de Passen, après le pillage du couvent, le supérieur, archimandrite Dimothéos, et six membres de la Congrégation ont été massacrés ; le couvent a été incendié.

3° Dans le district de Tertchan, où le massacre a eu lieu le 7 octobre (v. s.), ceux des Arméniens de la population rurale qui avaient échappé à l'épée des assassins ont été forcés à se convertir à la religion musulmane, en même temps que le prêtre Houssik. Le lendemain, on a procédé à la circoncision en masse de ces convertis.

4° Dans la ville de Baïbourt, lors du massacre qui y a eu lieu le 30 septembre (v. s.), les quatre églises ont été saccagées et profanées. L'archimandrite Khorène Guroyan, vénérable vieillard, a été assassiné et le prêtre Achod blessé. Plusieurs jeunes filles ont été enlevées ; leurs ravisseurs lazes les ont conduites chez eux, dans la province de Trébizonde. Lors de l'incendie, quatorze Arméniennes ont été brûlées vives dans leurs maisons, en même temps que leurs nourrissons ; on a éventré une femme enceinte et dépecé l'enfant qu'on a arraché à ses entrailles.

Dans les villages des environs de Baïbourt, les monastères de Sourp-Krikor et de Sourp-Krisdapor ont été pillés et profanés. Les images des saints ont été lacérées.

Les églises des villages de Messonk et d'Almechga, après avoir subi le pillage, ont été souillées d'immondices. Dans le village de Lessonk, l'Évangile, déchiré en mille morceaux, a été jeté dans la rue et foulé aux pieds.

Dans le village de Ksanta, les prêtres Ohannès et Haroutioun ont été assassinés; l'église a été convertie en mosquée; quatre cents personnes environ sont tombées victimes du massacre; les personnes qui y avaient échappé, des femmes pour la plupart, ont dû se convertir à l'islamisme.

Tant dans le village de Ksanta que dans celui de Lessonk, plus de cent femmes ont été dépecées; une cinquantaine de jeunes femmes se sont suicidées en se précipitant dans les puits, afin de se soustraire à l'outrage.

Les églises des villages de Plour, de Plourak, de Buchdi, de Sourp-Toros, de Nik et de Balakhor ont été converties en mosquées. Les prêtres Magar et Krikor et un autre prêtre ont été tués. Trois prêtres ont disparu; on a converti par force à l'islamisme les habitants des villages susmentionnés, ainsi que ceux de Varzahan, de Karavirak, de Tchakmak, d'Avérek, de Copous, d'Osdegh, de Vérin-Kerzi et de Varin-Kerzi.

Après avoir forcé les habitants du village de Plour à se convertir à l'islamisme, les musulmans les ont attaqués à coups de fusil, les soupçonnant de rester attachés à la religion chrétienne dans le fond de leurs âmes. On a coiffé de turbans ces convertis et, en les conduisant à l'église, on les a forcés à prier selon le culte mahométan et comme dans une mosquée.

A Baibourt et dans ses environs, le culte chrétien a complètement cessé.

5° Dans le district de Keghi, où le massacre a eu lieu le 10 octobre (v. s.), le prêtre Khat, un vénérable vieillard desservant de l'église arménienne du village de Hanksdoun, a été assassiné et vingt-deux églises et deux couvents, dont les noms suivent, ont été pillés :

Églises :	Villages :
1. Sourp Kévork. . . .	Dének.
2. — Asdvadzadzin . .	Mélikan.

	Eglises :	Villages :
3.	— Garabed	Chen.
4.	— Kévork	Tcherman.
5.	— Aménaprguitch .	Arintz.
6.	— Khat	Hanksdoun.
7.	— Khatch	Sakatzor.
8.	— Sarkis	Charouk.
9.	— Asdvadzadzin . .	Kezeltchoubouk.
10.	— —	Tchiflik.
11.	— Minas	Tchan.
12.	— Sarkis	Kerboz.
13.	— Asdvadzadzin . .	Oror.
14.	— Ohannès	Tcharibach.
15.	— Nigoghos	Khochkhar.
16.	— Asdvadzadzin . .	Serguévi.
17.	— Minas	Sékhank.
18.	— Hagop	Aboghank.
19.	— Sarkis	Asdeghpert.
20.	— —	Akhpekhoud.
21.	— Asdvadzadzin . .	Djebor.
22.	— Garabed	Khoup.
23.	Le couvent de Sourp-Garabed, aux environs du village de Hanksdoun.	
24.	Le couvent de Sourp-Guiragos, aux environs du village d'Osnak.	

6° Lors du massacre d'Erzinghian, qui a eu lieu le 9 octobre (v. s.), les huit monastères de ce diocèse ont été pillés; on a démoli les sanctuaires et égorgé le prêtre Ghévont, supérieur du couvent de Tchartcharanatz-Sourp-Loussavoritch, en même temps qu'un autre Arménien, qui s'était réfugié dans ce couvent; les desservants des églises arméniennes des villages de Khentzorik et de Caratash et les deux enfants de l'un d'eux ont aussi été assassinés. Au village de Resouan, les assaillants ont forcé la porte de l'église et massacré trente des personnes qui s'y étaient réfugiées, y compris plusieurs femmes et enfants.

Dans le village de Meghvetzik, les survivants du massacre ont été convertis par force à l'islamisme.

Les prêtres Kévork Yézéguiélian et Constantin Erhamdjian ont été arrêtés, en même temps qu'une cinquantaine d'Arméniens, et gémissent jusqu'à présent dans les cachots destinés aux criminels et aux assassins, où ils subissent toutes sortes d'outrages.

7° Dans les villages du Grand et du Petit Armedan, district de Kouroutchay, où le massacre a eu lieu le 16 et le 17 octobre, l'église du Grand Armedan a été complètement pillée et le prêtre Hagop fusillé, tandis que le prêtre Krikoris, desservant de l'église du Petit Armedan, a été égorgé et un autre prêtre blessé.

8° Les habitants arméniens du village de Dantzi se sont convertis en masse à l'islamisme et ont été circoncis.

Vilayet de Van. — Dans les villages de Tzakhogh, de Dzogou, de Dap, de Khrokhtentz, de Matchgantz, de Mulk, de Guidji, d'Arguentz et de Hakht, dépendant du district de Gargar -inférieur, quatre prêtres ont été assassinés. Les habitants de ces villages, y compris trois prêtres, ont été convertis par force à l'islamisme. Les églises et les couvents ont été pillés, incendiés ou démolis.

2° Dans le district de Moks, les couvents de Sourp-Hagop et de Garmerag ont été saccagés ; le desservant de l'église arménienne du village de Badagantz a été tué ; la population arménienne des villages de Paykhner, de Narek, de Sarin-Supérieur, de Chaddossen, de Varentz, de Pechavank, de Padagantz, de Dechokh et d'Atanan a dû, sous des menaces de mort, se convertir à l'islamisme.

3° Les Kurdes ont complètement pillé le couvent de Kara-Déré, situé dans le district de Passen-Tacht, tandis que les habitants des villages de Gaghazis, de Chidan, d'Aregh, de Gaynamiran, de Komer, de Darents et de Nar ont été convertis par force à l'islamisme.

4° Tous les villages arméniens du district de Chadakh ont subi le pillage, et leurs habitants ont été forcés, sous des menaces de mort, à embrasser l'islamisme.

5° Le couvent de Hordouz, situé dans le district de Hokiatz, a été complètement pillé. Les habitants des villages arméniens de ce district ont dû embrasser l'islamisme pour sauver leur vie.

6° Dans le district de Havoussor, les couvents de Sourp-Asdvadzadzin-d'Ankegh, de Sourp-Asdvadzadzin-d'Erémer, de Sourp-Asdvadzadzin-de-Serekh et de Sourp-Kévork-de-Khek ont été pillés, ainsi que les églises arméniennes des villages de Khosp, de Kezel-Tasch, de Beltentz, de Gueghzi, d'Asdvadzachen, de Guem, de Khorkom, de Kerel, d'Ischkhanikom, d'Atanan, de Kertz, de Keuschk, de Sourp-Vartan, d'Ardamert, de Dzouesdan, de Pertak et de Guentanantz.

7° Dans le district de Grandjgan, les couvents dont les noms suivent ont été dévastés et saccagés :

1. Sourp-Asdvadzadzin d'Ouran.
2. Sourp-Thomas-de-Nérors.
3. Sourp-Kévork-de-Kom.
4. Guentronitz.
5. Sourp-Garabed-de-Sorp.
6. Sourp-Asdvadzadzin-de-Sempadachen.

On a coupé la langue et les membres à l'abbé Bédros, supérieur du couvent de Serp, qui a été assassiné après avoir subi les tortures les plus atroces. La population arménienne de Sembon, d'Ousoudz, de Pigantz et de plusieurs autres villages et le desservant de l'église arménienne de Sembon ont été convertis par force à l'islamisme. Plusieurs femmes ont été enlevées.

8° Dans le district de Kavasch, les couvents dont les noms suivent ont été dévastés et saccagés :

1. Sourp-Nichan-Tcharahan.
2. Sourp-Asdvadzadzin-de-Spidag.
3. Sourp-Haroutioun.
4. Sourp-Thomas.
5. Mokhrapert.
6. Sourp-Sahak-Loussabedough.
7. Norkegh.

9° Dans le district d'Adildjévoz, le monastère de Skantchélakordz et les églises des villages de Guiatchoukh, de Sipan-Supérieur, de Sipan-Inférieur, d'Aren, d'Arentchgouis, de Guzel, de Khorantz, de Pargath, d'Ardjera, de Kara-Kéchisch, de Vitchgatzzerouk, d'Aykétzor, de Tziraklou, de Peschnakomer, d'Anouchaghpur et de Norchen-Tchougha ont été pillés; les autels ont été démolis et l'on a commis toutes sortes de profanations. De plus, en plusieurs localités, les Kurdes, revêtus des habits sacerdotaux qu'ils avaient enlevés aux églises, et ayant à la main la croix, l'évangile et le calice, se sont livrés à des danses dévergondées, tant dans leurs villages que dans les villages arméniens, dans le but de ridiculiser la religion chrétienne.

10° Dans le district d'Ardjesch, on a pillé les couvents des villages d'Archonitz, de Kinaper, de Madgha et de Médzop, ainsi que les églises des villages de Guerguiah, de Dzaydzak, d'Armékhn, de Kantzak, de Dilon, de Bamon, de Haroutioun et de Haspispnag.

11° Les églises et les couvents de tous les villages arméniens des districts d'Akhpag et de Barguert ont été dévastés.

12° Dans le district de Timar, les monastères d'Alur, de Sourp-Etchmiadzin, d'Eréren et d'Amgou ont été dévastés et pillés; les églises des villages de Tcherachen, de Marmed, de Yekmal, de Dzaktar, de Ménached, d'Annank, d'Alur et de Khaventz ont eu le même sort.

XI

Nouvelles des massacres dans les vilayets d'Adana et de Mamouret-Ul-Aziz en 1895.

Vilayet d'Adana. — Pendant le massacre du village d'Adana, qui a eu lieu le 12 octobre, les Arméniennes qui s'étaient réfugiées dans les villages grecs des environs y ont subi les derniers outrages de la part des Turcs, et plusieurs ont été enlevées.

Pendant les massacres du bourg Tamzara, qui ont eu lieu le 15 et le 18 octobre, on a complètement pillé l'église de Sourp-Takavor et le couvent de Sourp-Kévork ; on a démoli les autels et souillé d'immondices les images des saints. Le vieux prêtre Krikor et le jeune prêtre Kud ont été conduits devant la mosquée et décapités à coups de hache. On a égorgé, après les avoir forcés à pratiquer le *Namaz*, deux instituteurs attachés à l'école communale ; toute la jeunesse instruite de la localité a été massacrée ; les écoliers ont été passés au fil de l'épée et les jeunes filles outragées ; les Turcs ont réparti entre eux trente-cinq enfants pour les convertir par force à la religion mahométane.

Mêmes crimes dans les villages environnants. A Purk, l'église et l'école ont été incendiées, le prêtre Aharon et les desservants des églises d'Aghvanis, de Sis et d'Anerghi ont été assassinés. A Bousséyid, on a décapité le prêtre Madthéos et placé sa tête sous ses fesses comme suprême outrage ; les enfants turcs ont fouetté son cadavre.

Lors des massacres des villages d'Anerghi et de Bousséyid, qui ont eu lieu le 16 octobre (v. s.), des enfants en bas âge ont été tués sur les genoux de leurs mères. Le couvent d'Arakélotz, aux environs du village de Sis, a été pillé.

Dans le district de Sou-Chehri, lors du massacre qui a eu lieu

le 16 octobre (v. s.), on a mis le feu à l'église d'Endirès où s'étaient réfugiés des vieillards, des femmes et des enfants ; ces malheureux ont été la proie des flammes. On a incendié aussi l'école locale arménienne.

On a converti à l'islamisme, en les menaçant de feu et de fer, les Arméniens du district de Koul-Hissar. Les jeunes Arméniennes ont été mariées par force à des Turcs.

Lors du massacre de Divrik, qui a eu lieu le 4 novembre on a saccagé les églises arméniennes de Sourp-Asdvadzadzin et de Yerrortoutioun, dont les autels ont été démolis ; on a versé par terre le saint chrême et marché dessus avec mépris ; l'évêché arménien et le temple des Arméniens protestants ont été incendiés ; le Rév. Bédros, pasteur de ces derniers, a été assassiné ; l'école arménienne a été convertie en corps de garde, et plusieurs jeunes Arméniennes ont été outragées. La population arménienne a été invitée, tant dans la ville que dans la campagne, à embrasser l'islamisme, et l'on a massacré ceux qui ne voulaient pas abjurer leur foi.

Mêmes crimes dans les villages environnants. A Gurassin, on a tué les prêtres Sarkis et Mikaël, ainsi que le desservant de l'église du village d'Armoudagh, et réduit en ruines le couvent de Sourp Hagop. A Zimara et à Gasma, on a, en partie, démoli les églises qui ont été converties en mosquées ; le saint sacrement a été foulé aux pieds. Dans ce dernier village, six cent cinquante personnes ont été converties par force à l'islamisme. On a coiffé de turbans les Arméniens qu'on a obligés à se rendre cinq fois par jour à la mosquée pour pratiquer le *namaz*. Un Arménien décédé, Krikor Balian, a été enterré dans le cimetière musulman, comme s'il professait l'islamisme.

Menacés de massacre, les villages de Gurassin et d'Apouchan ont aussi accepté la religion musulmane. Il en a été de même des habitants de Zimara et du desservant de leur église.

Lors des massacres qui ont eu lieu le 26 octobre (v. s.), dans les villages de Darendé et d'Achodi (district de Darendé), on a incendié les églises, les écoles et un monastère. Parmi les victimes se trouvaient l'évêque Isaac et un prêtre desservant de l'église d'Achodi. Plusieurs femmes ont subi les derniers outrages.

A Zilé, lors du massacre qui y a eu lieu le 16 novembre, les prêtres Arisdakès et Mgrditch ont été assassinés pour avoir refusé de se convertir à l'islamisme.

Les Kurdes d'Azizié et d'Aghdjadagh ont enlevé à Gurin quatre cents femmes et jeunes filles. Ils ont renvoyé à leurs familles une partie de ces captives, mais cent quarante restent encore entre les mains des ravisseurs.

Le prêtre Vassil, desservant de l'église arménienne de Vézir-Keupru (sandjak d'Amassia), a été assassiné le 2 décembre (v. s.) ; l'église a été pillée. L'école arménienne du village de Hadji-Keuy a été incendiée.

Vilayet de Mamouret-ul-Aziz. — Lors du massacre de Kharpout, qui a eu lieu le 26 octobre, on a démoli et incendié les églises arméniennes Sourp-Garabet et de Sourp-Stépanos, l'église des Arméniens protestants et les écoles arméniennes. Deux cents familles, menacées de mort, ont dû se convertir à l'islamisme. Le prêtre Hagop, qui refusait d'abjurer sa foi, a été dépouillé de ses vêtements et menacé de mort par les musulmans qui tenaient des sabres sur sa tête ; le malheureux ecclésiastique, ayant perdu la raison à la vue de ces horreurs, a été conduit en prison.

Le Rév. Krikor Tamzarian, pasteur des Arméniens protestants du village d'Itchmé, et le Rév. Atlassian, pasteur des Arméniens protestants du village de Khokh, ont été assassinés pour avoir refusé d'embrasser l'islamisme.

L'église arménienne du village d'Itchmé a été convertie en mosquée, et les églises des Arméniens protestants ont été réduites en ruines. L'église protestante du village de Khoylou a été démolie et sert actuellement d'étable.

A Itchmé, quarante notables arméniens ont été invités à embrasser l'islamisme ; sur leur refus, ils ont été décapités un à un sur le seuil de l'église, par ordre d'un cheik. Le bedeau de l'église a été forcé par les assassins à passer une corde aux pieds des victimes et à les trainer jusqu'au bord du fleuve.

A la campagne, les monastères de Sourp-Kévor-de-Sorsor, de

Sourp-Asdvadzadzin-de-Tadem et d'Apteimesseh-de-Zartaritch ont été pillés. Les sanctuaires et les dépendances de ces couvents ayant été incendiés, on n'en voit actuellement que les murs noircis par la fumée.

Dans le couvent de Tadem, le vénérable archimandrite Ohannès Papazian, sur son refus de se convertir à l'islamisme, a eu les mains et avant-bras coupés par chaque articulation, après quoi on lui a proposé encore une fois d'abjurer sa foi ; l'archimandrite étant resté inébranlable, on lui a coupé la tête sur le seuil de l'église, pendant qu'il récitait le *Credo*. On a tué aussi le domestique de l'archimandrite et les gardiens du couvent, dont les cadavres ont été dévorés par les animaux.

Les prêtres dont les noms suivent ont été assassinés et écorchés :

Desservants	des églises de :
Haroutioun	Habous
Sarkis	Mouri
Seth	Kom
Sarkis	Khoylou
Agop et Aharon	Tadem
Agop	Kessérik
Khasar	Morinik
Ohannès et Vahram	Husséinik

Ces prêtres ont été assassinés pour avoir refusé de se convertir à la religion musulmane ; ceux dont les noms suivent ont dû embrasser l'islamisme, en même temps que leurs ouailles :

Desservants	des églises de :
Boghos	Khoylou
Sahak	Kessérik
Mikaël	Husséinik
Nichan	Korpé
Garabed	Chentil
Ohannès	Khop
Krikor	Nékérek

Les prêtres Stépan et Karékin Vartanian ont disparu, sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus.

En même temps que le prêtre Mikaël, desservant de l'église arménienne du village de Husséinik, le Rév. Assadour, pasteur des Arméniens protestants de ce village, a dû se convertir à l'islamisme et se coiffer du turban.

Dans ce même village, les soldats ont réuni ensemble six cents Arméniennes et assouvi sur elles leurs passions immondes, après quoi ils les ont massacrées.

Tous les habitants arméniens des villages de Mossérik, de Morénik, de Pertag, d'Achouchan, de Husséinik, de Khokh, de Nékérék, de Chentil, de Korpé, de Harsik, de Zor, de Dzarouk et de Behméchin ont été convertis à l'islamisme. Les églises ont été pillées, démolies ou incendiées. Plusieurs Arméniennes ont été enlevées et emmenées à Kharpout et aux villages environnants. En maintes places, de jeunes Arméniennes ont été mariées par force à des Turcs.

Pendant l'attaque du village de Habours, les soldats ayant mis le feu à l'église arménienne, les habitants qui s'y étaient réfugiés ont dû quitter leur refuge et ont été massacrés en partie; les survivants n'ont pu sauver leur vie qu'en abjurant leur foi. Plusieurs Arméniennes ont été enlevées et ont dû subir les derniers outrages; quelques-unes ont été mariées à des Turcs.

Dans le village de Khoylou, un Ture nommé Hadji Bego a fait complètement déshabiller une Arménienne, qu'il a fait promener toute nue dans les rues.

A Ayvos, à Chiro, et dans les bourgs environnants, les desservants des églises arméniennes ont été tués et toute la population, composée de quelques milliers d'Arméniens, a été forcée d'embrasser l'islamisme.

Dans tout le diocèse de Kharpout, qui comptait plus de cinquante-trois villages arméniens, aucune église ni école ne sert plus à sa destination, et il n'existe pas un prêtre pour se consacrer aux besoins spirituels de la population.

Les conversions et les circoncisions augmentent de jour en jour. Les églises sont converties en mosquées, et les Turcs qui se sont emparés de leurs clefs ne s'en dessaisissent pas.

Lors des massacres dans les villages d'Eghin, qui ont eu lieu dès le 27 octobre, on a pillé, profané et détruit le couvent de Sourp-Perguitch. Les villages de Lidjk, de Narver et d'Azni ont vu leurs églises saccagées et démolies. Toute la population arménienne a été invitée à se convertir à l'islamisme. Les habitants et le prêtre du village de Lidjk ont dû se conformer à cette invitation.

Il en a été de même des habitants des quatorze villages arméniens du nahié d'Eghin, qui ont été convertis à l'islamisme et circoncis. Leurs églises, qui ont été pillées, servent actuellement de mosquées. La vie de ces paysans est exposée à de grands dangers, si jamais ils osent montrer la moindre négligence dans l'accomplissement des devoirs de leur nouvelle religion. Les autorités du nahié les forcent à affirmer sous signature qu'ils se sont convertis volontairement; les habitants du village d'Antcherti ont dû signer une pétition dans ce sens. Il est utile d'ajouter que des noms musulmans ont été donnés à tous ces paysans et qu'on exige d'eux d'établir des liens de parenté avec leurs nouveaux coreligionnaires par des mariages.

Dans le village de Gamaragab, l'église de Sourp-Asdvadzadzin et la chapelle de Sourp-Kévork ont été dépouillées de toute leur richesse, consistant en objets sacrés, habits sacerdotaux, etc.; les images de la sainte Vierge et des autres saints ont été lacérées, l'autel a été démoli.

L'Arménie, 15 mars 1896.

XII

Lettres sur les désastres d'Arménie en 1895.

La relation suivante se passe de tout commentaire. Quel spectacle horrible ! la cruauté des bourreaux, la patience des victimes, l'inertie du pouvoir central, l'indifférence des grandes puissances de l'Europe civilisée, l'héroïsme des martyrs compensant la timidité et la lâcheté d'un certain nombre, voilà le tableau émouvant qui plaide mieux que nous ne saurions le faire nous-même la cause de ces infortunés chrétiens. Mgr Altmayer, que nous avons l'honneur de voir ces jours derniers, nous affirmait que le chiffre des victimes atteignait trois cent mille. Quant aux malheureux, privés de tout secours, de toutes ressources, il est incalculable. Aussi ne soyons pas surpris si orientaux et latins poussent vers nous des cris de détresse dont nous nous empressons de nous faire l'écho.

Trois mois environ se sont déjà écoulés depuis les massacres de Diarbékir. Les documents rapportant les détails de cette sanglante catastrophe, ayant subi un retard prolongé, et d'autres correspondants ayant pu les signaler aux *Missions Catholiques*, je ne les mentionnerai ici que d'une manière succincte.

Les massacres de cette ville fortifiée furent habilement préparés par les musulmans, dont le fanatisme a dépassé en excès les atrocités imaginées par les Turcs des autres provinces de la Turquie d'Asie.

La nomination d'Enis Pacha au poste du gouverneur général de ce vilayet fut néfaste aux chrétiens, dont ce fonctionnaire était un ennemi acharné. C'est comme tel d'ailleurs qu'il fut salué avec des démonstrations enthousiastes par les musulmans indigènes qui n'hésitèrent pas à adresser au Sultan un télégramme de remerciement pour cette nomination. Ce vali, fléau du christianisme,

demande à son souverain l'autorisation de punir comme il l'entend les paisibles chrétiens qu'il qualifie d'insurgés. Il met tout en œuvre pour envenimer de plus en plus la haine et le fanatisme de ses coreligionnaires. Il réussit à gagner à sa cause les chefs des Yézides et des Kurdes, que l'appât du butin facilement attirait en ces lieux.

Les massacres devaient avoir lieu le vendredi 1^{er} novembre. La veille, jour de la lecture solennelle du bérat impérial, on s'est abstenu de tirer au fort les salves d'usage en pareille circonstance; précaution prise à dessein pour qu'il n'y eût pas de confusion sur le véritable signal de l'attaque, laquelle ne devait avoir lieu que le lendemain vers midi.

Les chrétiens ne se méprennent guère sur la portée des symptômes sinistres qui s'accroissent de jour en jour. Des hordes inconnues, portant d'étranges costumes, circulaient dans les rues de Diarbékir en lançant aux chrétiens épouvantés des menaces infernales. Depuis quelque temps le trafic du marché ne consistait plus qu'en achats d'armes, et malheur à un chrétien qui se serait permis une semblable acquisition, fût-ce en prévision du cas de légitime défense! C'était un privilège exclusivement réservé aux Turcs.

Terrifiés, les pauvres chrétiens ferment leurs boutiques et n'osent plus sortir de chez eux; mais, sur les assurances et les exhortations du chef religieux des grégoriens et du Consul de France, que le vali, jurant sur son honneur de gouverneur général, avait lâchement trompés, ils ont dû rouvrir leurs magasins pour n'être pas accusés d'avoir provoqué les représailles des mahométans. Au jour convenu, sur le signal ordinaire, consistant en la détonation simultanée de plusieurs coups de fusils tirés des divers points de la ville, les musulmans armés de différentes façons décrites précédemment sortent en foule d'Oulou-Djami (Grande Mosquée), au cri de *L'illah-ill-Allah*, et, aidés des Kurdes et des Yézides, ils se ruent d'abord sur les marchés où ils égorgent sans pitié tous les négociants et boutiquiers chrétiens avec leurs commis. Vainement ceux-ci essaient de prendre la fuite: le cas était prévu; les troupes régulières, chargées de prêter main forte aux hordes sanguinaires,

avaient eu soin de barrer toutes les issues, et elles éventraient à coups de baïonnettes les malheureux fugitifs qui se dirigeaient vers elles dans l'espoir d'être protégés. Le pillage des boutiques suivait de près le meurtre de leurs propriétaires et locataires. Environ dix-huit cents magasins sont complètement saccagés dans l'espace de quatre heures et réduits en cendres par les flammes de pétrole.

Ces sauvages agresseurs se dirigent ensuite vers les maisons des quartiers chrétiens. Ah! s'ils s'y contentaient du pillage et de l'incendie. Mais ces méfaits ne sont rien à côté des horreurs et des turpitudes auxquelles ils se livrent dans ces demeures dont les pieux habitants n'y respiraient depuis des siècles que la pure atmosphère de la modestie chrétienne. Le courage me manque pour tracer le révoltant tableau de ces abominations! Les Turcs profitent du désespoir de leurs malheureuses victimes pour les contraindre à renier leur foi. La proposition est d'abord faite aux pères de famille; si celui-ci témoigne de la fermeté, ses enfants sont égorgés sous ses yeux, sa femme et ses filles subissent d'autres outrages et si le courageux chrétien persiste dans son héroïque résolution, il est immolé sur les cadavres encore tout chauds des siens! Comment décrire les raffinements qu'invente la cruauté de ces fanatiques! Je n'en citerai qu'un exemple entre mille : ces barbares déchiraient avec des lames trépanantes les entrailles des femmes enceintes et les foulaient aux pieds.

Ces horreurs durent jusqu'au soir du 3 novembre. Pendant tout ce temps, les soldats, postés sur les remparts et sur des tours, maintenaient sans interruption une fusillade nourrie et dirigée vers les quartiers des chrétiens, dans le but de rendre impossible l'évasion de ces derniers par les terrasses des maisons.

Quant au gouverneur général, installé confortablement sur un point culminant, à proximité de l'hôtel municipal, il contemplait avec une satisfaction diabolique ces scènes horribles, en fumant tranquillement. Sourd aux supplications des chefs religieux chrétiens qui imploraient à genoux sa clémence, il n'ordonne la cessation des massacres que le dimanche soir. L'ordre officiel est vite exécuté; et si la bagarre continue encore dans les rues, c'est entre Turcs

seulement, ceux-ci ne pouvant s'entendre sur le partage du butin et leurs querelles à ce sujet se compliquant même de coups de feu et de couteau. C'est ce qui explique, du reste, la mort d'un certain nombre d'entre eux.

On a vu dans les rues ensanglantées de Diarbékir, de jeunes chrétiennes trainées et tirillées de côté et d'autre par leurs barbares ravisseurs qui voulaient s'en disputer la possession.

L'église Saint-Serge des grégoriens a été saccagée et souillée, les tableaux ont été déchirés, les crucifix brisés, les vases sacrés enlevés et le prêtre desservant écorché; après quoi, le *muezzin* y chanta solennellement le symbole du mahométisme.

Le lendemain lundi, Enis Pacha rassemble les notables musulmans et chrétiens et prononce devant eux un discours dans lequel il rend les chrétiens responsables des désordres de la ville. Ce n'est pas tout, il extorque de ces malheureux une déclaration écrite à l'adresse du Sultan et dans laquelle ils avouent leur culpabilité.

Le *vâli* pousse plus loin encore son cynisme effronté : il déclare l'état de siège exclusivement pour les chrétiens, qu'il force à déposer leurs armes s'ils en ont, pendant qu'il permet à leurs assassins de porter librement leurs yatagans encore rouges du sang de leurs victimes, et de terroriser ce qui est resté des habitants chrétiens de cette ville.

N'oublions pas de signaler la généreuse hospitalité qu'ont reçue trois mille chrétiens dans l'église latine et mille autres au Consulat de France.

Si le chef-lieu du vilayet a pu être le théâtre de tant d'horreurs, il est facile de deviner le sort des bourgs et des villages chrétiens de la province. On y voit plus que des ruines, et si quelques villages, par ci par là, semblent encore intacts, c'est qu'ils ne sont plus chrétiens, et que leurs églises sont déjà transformées en mosquées.

Nous ne possédons pas encore de détails précis sur la véritable étendue des ravages que le fanatisme musulman a accumulés dans cette malheureuse province; mais nous savons cependant que le nom chrétien y a été voué à une suppression radicale. En effet,

les événements tragiques de la Turquie d'Asie offrent en Mésopotamie ce caractère particulièrement odieux, à savoir qu'ils y tendent à la destruction des chrétiens en général, tandis que, dans l'Anatolie proprement dite, le plan d'extermination visait principalement l'élément arménien.

J'apprends avec plaisir que S. B. Mgr Azarian, grâce à ses démarches auprès de qui de droit, vient de délivrer des griffes du féroce Enis Pacha le notable Arménien catholique, Kazézian Joseph Effendi, dont les pertes s'élèvent à quarante mille livres turques. Le malheureux que le *vali* avait condamné à périr dans un cachot, est déjà en route pour Constantinople, accompagné de son fils et de son neveu.

J'ai déjà mentionné dans ma première correspondance la destruction totale de l'importante mission arménienne catholique de Tell'-Ermen (diocèse de Mardine). De récents détails nous informent que les habitants de ce bourg auraient tous péri dans les flammes ou par le fer sans une ingénieuse médiation de leur curé auprès des chefs kurdes.

Ces chrétiens avaient d'abord compté sur la protection de Rechid Bey, un des chefs influents des régiments *Hamidié* (Kurdes) qui renouvelait encore, le 6 novembre, sa promesse moyennant finance. Mais le lendemain, au lieu de les défendre contre l'incursion des Kurdes montagnards, il viole lâchement sa promesse et prend part avec ces derniers au pillage et à l'incendie. Les assiégeants formaient tous ensemble un corps de dix mille cinq cents hommes. Les pauvres chrétiens se réfugient dans l'église où ils soutiennent pendant dix-huit heures une terrible fusillade. Les plus courageux font des efforts surhumains.

Les jeunes braves tombent morts; cinq autres, ainsi que deux femmes, sont blessés. La situation s'aggravait et devenait extrêmement critique; les femmes prennent la résolution de monter sur la terrasse de l'église pour se précipiter de là avec leurs filles dans la cour de l'édifice sacré, afin de ne pas tomber entre les mains de ces hordes impures. Les hommes se décident de leur côté à tenter une sortie désespérée. Ils étaient, d'ailleurs, réconfortés par les secours de la religion. Le prêtre, P. André Bédrossian, dans le

but de conjurer un si grand malheur, va trouver le principal chef des Kurdes montagnards et s'engage à tout lui abandonner pourvu qu'il lui épargnât la vie de ses ouailles. Ce chef y consent et il jure de tenir sa parole. En effet, il se montre plus loyal à cet égard que son collègue *discipliné* Rechid Bey. Le prêtre trouve à peine le temps de consommer les Saintes Espèces. Et la lugubre procession se met en marche. Les Tell'-Erminiotes consternés, mais bénissant le ciel d'un salut inespéré, ne pouvaient s'empêcher de verser des torrents de larmes en voyant de loin flamber leurs foyers chéris et l'église où ils venaient de prier pour la dernière fois. Le beau bourg de Tell'-Ermen n'est plus qu'un amas de cendres et de ruines. Les pertes s'élèvent à environ quarante mille livres turques. Ils ont été tous charitablement accueillis par leurs frères de Mardine.

Les massacres de Marache commencèrent le matin du 18 octobre dernier et durèrent toute la journée. Les atrocités qui y furent commises ne sont guère inférieures à celles de Diarbékir : tuerie, pillage, incendie, attentats contre de jeunes chrétiennes, etc., etc.

Les autorités locales refusaient aux pauvres chrétiens la consolation d'ensevelir leurs morts qui sont jetés ignominieusement dans des eaux immondes. De plus, le mahométisme est imposé à ces pauvres gens qui sont trainés par force dans les mosquées.

Les notables des trois communautés arméniennes, catholique, grégorienne et protestante, sont jetés en prison où ils subissent tous les mauvais traitements que la barbarie, sans frein et sans vergogne, peut imaginer.

L'évêque arménien catholique, Mgr Turkian, malgré l'exiguïté de ses ressources, nourrit pendant plusieurs semaines un très grand nombre de ses conationaux, qu'ils fussent catholiques, grégoriens ou protestants.

Profondément touchées d'une telle charité, trois cents familles grégoriennes embrassent le catholicisme, ce qui porte à mille le nombre des maisons arméniennes catholiques de cette ville. Leur dévoué pasteur doit pourvoir encore à l'entretien de deux mille six cents affamés; cent seize de ses fidèles sont tombés sous le yatagan des massacreurs.

Les pertes matérielles des anciens Armé- niens catholiques sont de	56.756 livres turques.
Celles des Arméniens catholiques néo- convertis.	30.924 —
Celles de l'Évêché	2.300 —
	<hr/>
Total.	<u>89.980 livres turques.</u>

Les villages suivants sont tous dévastés, saccagés et incendiés, les populations en sont massacrées, à peine trois cents personnes parviennent à se traîner jusqu'à Marache où elles sont hébergées par les familles chrétiennes restées indemnes. Ces villages sont : Yénidjé, Kalé, Magut, Déressi, Donghel, Demrek, Chivlighili, Tavoutlou, Boundouk, Gueben, Télémélik, Boughourlou, Kirédj-keuy, Deirmen-Déressi, Tache-Olouk, Fernis, Fenk, Méchal, Avaklar, Calozlar, Tchakir-Déré, Kutuklu, Vartanlar, Yéguenlir, Karadjalar, Alabache, Tchoragachi, Hadji-Déré, Kosdjaghat, Téké-Ovassi, Chadaliklar, etc., etc.

Les chrétiens d'Albistan sont contraints par de terribles menaces à embrasser le mahométisme. On a déjà changé leurs noms et, poussés par la peur, ils fréquentent les mosquées.

A Birédjik, dans la province d'Alep, le *kaïmakam* (sous-gouverneur), après avoir battu et couvert de blessures le missionnaire arménien catholique, le R. P. Aristakes Tilkian, le fait jeter en prison ; le gardien, un militaire, croyant l'occasion favorable à ses odieuses exactions, continue sans trêve, pendant quarante-huit jours, la cruauté du *kaïmakam*. Il la quintuple même en inventant chaque jour quelque nouvelle torture, il va jusqu'à plonger la tête meurtrie de sa victime dans l'ordure en proférant d'horribles blasphèmes contre ce que la religion chrétienne a de plus sacré. Si le gouverneur général du vilayet n'avait pas mandé à Alep ce vrai confesseur de la Foi, sur les instances de S. G. Mgr Balitian, averti du fait, on devine la fin tragique qui l'attendait. Dieu sait d'ailleurs s'il survivra à ses souffrances !

Pendant que le R. P. Tilkian gémissait dans sa prison, un notable arménien catholique était tombé gravement malade des

suites de la frayeur causée par la première attaque des Kurdes. Il demande un prêtre. Vainement un autre notable, Chahbazian Garabed Effendi, excellent catholique, qui avait pourvu à la nourriture du curé pendant tout le temps de l'emprisonnement de celui-ci, va supplier le *kaïmakam* de permettre au P. Tilkian d'aller assister le mourant, accompagné de deux gendarmes qui seraient chargés de le reconduire à la prison. Impossible de fléchir ce barbare sans cœur et le moribond succombe en criant jusqu'à son dernier souffle : « un prêtre ! pour l'amour de Dieu ». Dans cet intervalle, la horde barbare saccage l'église arménienne catholique, met en pièces les saints tableaux, profane les vases sacrés et salit les autels en proférant des ignominies contre le culte chrétien.

Les lecteurs des *Missions catholiques*, qui ont déjà appris les désastres d'Arabghir, liront avec consolation l'épisode suivant :

Plus de six cents Arméniens catholiques et grégoriens s'étaient réfugiés dans l'église arménienne catholique, où M. l'abbé Etienne Israël, ancien élève du collège de la Propagande, les avait accueillis avec le plus charitable empressement. Le curé ferme les portes, allume tous les cierges, expose le Très Saint Sacrement devant lequel il se prosterne avec son peuple... La piété des grégoriens n'était pas moins ardente que celle de leurs frères catholiques. Le prêtre exhorte ces chrétiens à faire de fervents actes de contrition et prononce solennellement sur eux les paroles de l'absolution. Les supplications continuent, entrecoupées par des sanglots, tandis qu'au dehors crépitent les flammes des incendies, que les détonations des fusils et les vociférations des foules sanguinaires répandent la terreur par toute la ville. Peu à peu les bruits sinistres se rapprochent de l'église et finissent bientôt par devenir un vacarme infernal. Déjà les portes sont sur le point de céder aux efforts enragés des assaillants... Tout à coup, le missionnaire conçoit une idée singulière : donnant aux pénitents une dernière absolution, il s'élance vers la porte principale de l'église, l'ouvre toute grande et se présente vaillamment à ces hordes ! Chose incroyable !... à la vue des chrétiens agenouillés et priant à haute voix au pied de l'autel resplendissant de lumière, une étrange panique s'empare subitement de ces sauvages et, au lieu de se précipiter dans l'en-

ceinte sacrée, ils prennent tous la fuite, comme s'ils étaient poursuivis par un ennemi invisible ! Et voilà comment ces chrétiens privilégiés échappent par un incontestable miracle à une extermination certaine.

Je citerai aussi un incident touchant que je trouve dans un document relatant les massacres de Césarée. Une jeune mère, frappée par le couteau des assassins, était étendue morte sur le plancher de sa chambre. Figurez-vous l'émotion des voisins qui, pénétrant le lendemain dans cette triste pièce, voient un petit ange, le bébé de la pauvre femme, en train de teter avec des caresses enfantines le sein de sa mère sans vie !...

Les *Missions catholiques*, 26 mars 1896.

XIII

Lettre de Diarbékir.

On nous écrit de Diarbékir, 22 janvier 1896 :

Ayant été grièvement blessé dans les boucheries qui ont ensanglanté notre ville au commencement de novembre, je n'ai pas eu la force de vous rapporter plus tôt ce dont j'ai été témoin oculaire. Voici les faits :

Le 29 octobre, les rédifs de notre ville endossèrent leur uniforme conformément à un ordre supérieur, et, le lendemain, les autorités turques distribuèrent à la jeunesse musulmane des fusils perfectionnés et des cartouches.

Le 1^{er} novembre, les chrétiens remarquèrent une certaine agitation parmi les musulmans. Ils fermèrent leurs boutiques et rentrèrent chez eux. L'archimandrite Ezékiel, vicaire patriarcal arménien, se rendit chez notre gouverneur, Enis Pacha, pour le prier de veiller

à la sécurité des chrétiens. Enis et le commandant des troupes l'assurèrent que les chrétiens ne couraient aucun danger et le prièrent d'inviter les Arméniens à rouvrir leurs magasins. L'archimandrite, trompé par leurs serments, se rendit au bazar et parvint à dissuader un grand nombre de chrétiens, qui rouvrirent leurs boutiques. Les massacres commencèrent une demi-heure après.

Plus de 20.000 Turcs et Kurdes de la ville et de la campagne s'étaient réunis dans les quinze mosquées de notre ville et dans les quartiers musulmans, sous prétexte de faire leurs dévotions de vendredi. Un prédicateur fanatique, Abbas Khodja, prêche la guerre sainte dans la mosquée d'Oulou Djami. Il termine par ces mots : « Par ordre de notre Coran et par décret de notre Sultán, chaque vrai musulman doit massacrer vingt-cinq giaours et s'emparer de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfants. Allons ! braves mahométans ! Victorieux (*ghazi*) ou martyrs (*chéhid*), vous serez reçus à bras ouverts au paradis de Mahomet. »

A ces mots, les musulmans fanatisés marchent sur le bazar, armés de sabres, de poignards, de fusils et de haches et criant à tue-tête la prière de Mahomet (*Salavaté Mouhammed*). Ils sont suivis par les musulmans des autres mosquées. Tous cherchent des giaours pour les écraser.

Ces barbares immolèrent d'abord, sur le seuil d'Oulou Djami, douze chrétiens et léchèrent sur leurs sabres le sang des victimes. Ils traînèrent dans la cour de la mosquée les cadavres, qu'ils coiffèrent de turbans blancs. Ils massacrèrent ensuite des milliers de chrétiens et pillèrent 2.000 boutiques.

Pour sauver les apparences, les autorités avaient envoyé en patrouille, avant ces tueries, quelques escouades de 20-30 soldats. Pourtant, Azamat Pacha, commandant de la gendarmerie, ne tarda pas à jeter son masque. Il profita des boucheries pour piller le marché des orfèvres, où il fit main basse sur les perles, les ornements d'or et les pierres précieuses appartenant aux Arméniens. Il visita également les magasins des négociants arméniens et enleva sans façon tout l'or et toutes les marchandises précieuses qu'il y trouva.

Vers le soir, on entendit la trompette. Les chrétiens crurent que l'armée allait enfin intervenir pour mettre fin au carnage, et les

Kurdes craintifs prirent leurs mesures pour déguerpir. Mais les soldats envahirent le bazar et crièrent à ces derniers en kurde : « Ne craignez rien. Le Sultan vous ordonne de massacrer les infidèles et de piller leurs boutiques. La trompette vous donnait le signal de mettre le feu au bazar. »

Les Kurdes ne se firent pas prier. Ils continuèrent de massacrer les chrétiens et incendièrent 1200 boutiques (les autorités avaient coupé les aqueducs pour ne pas permettre d'éteindre le feu). Les chrétiens qui s'étaient cachés dans ces boutiques furent brûlés vifs. La nuit, les Kurdes des environs, guidés par ces flammes, essayèrent de pénétrer dans la ville pour participer au pillage ; mais les autorités leur firent entendre qu'on n'avait pas besoin de leur concours et les dirigèrent sur les villages chrétiens, pour y répéter les scènes de Diarbékir.

Les massacres continuèrent le lendemain. Une vingtaine de Kurdes brisaient, à coups de hache et de marteau, les portes des maisons arméniennes, avec le concours des soldats, et des milliers de musulmans et de musulmanes pillaient ces maisons, tout en torturant, mutilant et assassinant les chrétiens sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants. Le nombre des maisons qui ont reçu ces visites s'élève à 1.500.

Ces monstres déshonorèrent les mères chrétiennes sous les yeux de leurs enfants. Ils violèrent les vierges, en se les arrachant à coups de sabre. Quelques-unes de ces malheureuses furent internées dans les harems, après avoir été converties par force à l'islamisme.

Les musulmans pénétrèrent dans l'église de Sourp Sarkis, après en avoir brûlé les portes. Ils brisèrent les autels, jetèrent dans les lieux d'aisances les évangiles et les croix, dépecèrent à coups de hache et écorchèrent le prêtre Haroutyoun et le bedeau Mardiros dont les corps, ainsi que ceux des autres chrétiens massacrés, furent laissés en pâture aux chiens pendant trois ou quatre jours. On profana l'église, et l'on ne permit plus aux chrétiens d'y entrer. On dit que les musulmans se proposent de la convertir en mosquée et de la nommer *Enis Pacha Djamissi*. Les pillards ont d'ailleurs emporté les reliques, y compris un clou de la vraie croix, con-

servé dans une châsse d'ambre et d'argent. Ils ont déchiré et jeté au puits les livres et manuscrits rares de la bibliothèque.

Le carnage continua le 3 novembre. Pendant ces trois journées, des centaines de soldats faisaient tomber, du haut des minarets et des forteresses, une grêle de balles sur les quartiers des chrétiens afin de les empêcher de fuir par les toits. Mais les chrétiens aux abois fuyaient avec leurs familles, en perçant les murs des maisons voisines. Parmi ces fuyards, 2000 ont cherché refuge au consulat de France et 3500 chez les missionnaires latins. Le nombre des blessés et des dévalisés qui se sont réfugiés à l'église arménienne de S. Cyriaque s'élevait à 4000, sans compter 3000 qui ont cherché refuge à l'église syrienne de la sainte Vierge.

Le consul de France déploya le drapeau tricolore et adressa télégrammes sur télégrammes à l'ambassade de France à Constantinople. Le vali reçut, le soir du troisième jour des massacres, un télégramme du Sultan, lui ordonnant d'y mettre un terme. Le carnage cessa comme par un coup de baguette.

Bien des chrétiens qui ont survécu aux massacres ont été jetés en prison et exposés à la torture. On trouve au nombre des ces innocents M. le D^r Bédros Tchouboukdjian, un savant distingué, depuis dix-huit ans médecin de notre municipalité et qui, pendant les épidémies, a héroïquement exposé sa vie pour sauver celle des malades musulmans. On a emprisonné également le notable syrien Hodja Youssouf, qui, retranché avec ses enfants dans sa maison-forteresse, s'est servi de son fusil pour repousser les massacreurs et a tué une trentaine de ces barbares; on l'a condamné à mort, et il sera dirigé sur Constantinople, chargé de chaînes. Les autres prisonniers sont des habitants du quartier arménien de Sourp Sarkis, où les massacreurs ont été reçus à coups de fusil. Le crime de tous ces chrétiens est donc d'avoir survécu aux tueries organisées par le gouvernement de Hamid-le-Massacreur.

L'Arménie, 15 mars 1896.

XIV

Massacres de Kilis.

En rapportant dernièrement les attaques que les Religieux Trappistes d'Akbès ont essuyées de la part des Kurdes, nous constatons que les désordres de l'Anatolie n'avaient pas encore pris fin. La correspondance que nous venons de recevoir confirme malheureusement nos appréhensions.

Lettre d'un missionnaire d'Alep, le 2 avril 1896.

Partout la terreur persiste, et de nouvelles complications menacent d'aggraver la situation. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement, tant que durera cet incroyable et mystérieux régime qui assure l'impunité aux assassins et aux pillards.

Les localités qui, jusqu'à présent, avaient échappé aux horreurs du carnage et des déprédations, semblent donc condamnées à subir à leur tour le sort de celles que le feu et le fer ont déjà désolées.

Ainsi, le 20 mars, un vendredi, les Turcs de Kilis (district d'Alep), qui cherchaient depuis longtemps un prétexte pour tomber sur les chrétiens, ont suscité des troubles, qu'ils ne manquent pas d'imputer aux Arméniens. L'attaque, combinée d'avance avec les Kurdes dont les bandes assiégeaient la ville et qui attendaient le signal convenu, s'est poursuivie avec une rage inouïe. En moins d'une heure, maisons et boutiques chrétiennes étaient la proie du pillage. Cent vingt-cinq Arméniens tombèrent sous le couteau des assassins. On compte cinq à six Arméniens catholiques parmi les victimes. Le R. P. Jean Stépanian, vicaire du curé arménien catholique de la mission, est de ce nombre; on a trouvé son corps découpé à coups de hache, en morceaux difformes et méconnaissables !

D'après les détails que nous fournit une lettre sur cette sanglante catastrophe, les Arméniens catholiques de Kilis auraient été tous

massacrés sans la protection spéciale de deux notables musulmans de la localité : les frères Assin et Muhless Effendis.

Heureusement, la mission de Kilis ayant deux desservants, le confrère de la pauvre victime a aussitôt informé du désastre l'archevêché arménien catholique d'Alep, dont Kilis dépend directement. Quoique les premiers secours y aient été déjà organisés, il est cependant indispensable d'assurer, pour un certain temps du moins, la continuation suivie de ces secours, car, les cinq cents Arméniens catholiques se sont réfugiés dans l'église, n'ayant pu trouver un endroit plus sûr dans la ville, surtout depuis que le *caïmakam* (sous-gouverneur) a relâché les quatre-vingts ou cent indigènes musulmans, auteurs présumés des troubles, qu'il avait fait arrêter et emprisonner *pro forma* pendant vingt-quatre heures.

Il faut au moins cinq cents piastres par jour à ces pauvres réfugiés pour qu'ils ne meurent pas de faim.

Nous ne parlons pas des pertes et des dommages subis par les Arméniens catholiques, qui montent à une somme considérable. Des dépêches ont été expédiées à Constantinople à l'adresse de S. B. Mgr Azarian pour solliciter d'urgence l'envoi de subsides extraordinaires destinés à ces malheureux.

L. M.

XV

La vérité sur les massacres d'Arménie.

Le rapport du colonel de Vialar.

Nous recevons communication d'un résumé du rapport rédigé par le colonel de Vialar, attaché militaire de France à Constantinople, qui fut chargé de faire une enquête sur le meurtre du père

Salvatore, franciscain assassiné le 18 novembre 1895 avec onze autres chrétiens, par les musulmans, près de Marasch, dans l'hospice même de Mudjuk-Déressi qu'il dirigeait.

Le colonel de Vialar était parti de Constantinople, accompagné de plusieurs hauts fonctionnaires mis à sa disposition par le sultan, pour « faciliter son enquête », en réalité pour la surveiller, l'entraver et la faire tourner, si possible, à la justification de cet abominable meurtre.

Le vali d'Alep, soigneusement stylé, avait reçu l'ordre de faire disparaître les traces du crime et d'empêcher surtout qu'on ne retrouvât les restes du père Salvatore.

Après des recherches fort habilement dirigées, le colonel de Vialar découvrit une petite fille arménienne dont l'oncle, qui servait de guide au père Salvatore, avait été massacré avec lui. Elle se rappelait que la tuerie avait eu lieu près de deux maisons habitées par des Turcs, et dont elle désigna l'emplacement. Au bout de quelques jours de fouilles, on découvrit dans un ravin les restes des victimes qu'on avait incomplètement brûlés, des bras, des doigts, des lambeaux de vêtements, des cordes comme celles qui servent de ceintures aux religieux. Le tout fut mis dans une caisse, scellé et envoyé à Constantinople.

Au cours de cette enquête, le colonel de Vialar constata d'autres faits qui, comme il le déclara lui-même aux délégués turcs, le remplirent d'horreur pour le système de gouvernement suivi par la Porte. Il réitéra ces déclarations aux correspondants du *New-York-Herald* et du *Temps* dont les interviews, grâce à la pression exercée par l'ambassade turque, ne furent point reproduites par leurs journaux.

Le colonel de Vialar avait pu constater, entre autres, que presque chaque soldat turc possédait une jeune fille arménienne qu'il s'était adjudgée après avoir massacré sa famille. Des officiers ont des harems entiers de filles arméniennes, qu'ils vendent au premier venu un medjidié (5 fr.), les petites, une livre turque (environ 23 fr.), les nubiles.

Des centaines de femmes furent vendues aux marchands

d'esclaves de Perse et d'Arabie. Le colonel vit de ses propres yeux une Arménienne précipiter ses deux filles, âgées de huit et de dix ans, dans un puits, pour les soustraire à l'infamie. M. de Vialar sauva l'une des deux, l'autre était déjà morte lorsqu'on la retira.

Un jeune Arménien, qui se rendait de Marasch à sa vigne pour travailler, n'avait pas fait 300 pas au delà de la porte de la ville, qu'il fut tué à coups de fusil puis mis en pièces à coups de hache et de sabre.

D'autres fois, on bâtonnait les victimes jusqu'à la mort, on les perçait avec des clous ou des fils de fer rougis au feu.

Partout les autorités turques montraient le plus mauvais vouloir, et, lorsqu'on dénonçait ces abominations, prétendaient que c'étaient les Arméniens qui avaient commencé. Depuis les valis jusqu'au dernier bachibouzouk, il y avait une entente complète, et partout avait été donné l'ordre confidentiel de massacrer surtout les hommes valides, afin d'arrêter toute résistance.

Tous ces détails se trouvent consignés dans le rapport de M. de Vialar.

Le rapport évalue à plus de 100.000 le nombre des Arméniens massacrés, à 80.000 environ celui des malheureux morts de maladie, de misère et de faim.

Le prochain hiver enlèvera ce qui reste de ce malheureux peuple dont l'épouvantable calvaire restera un stigmatte éternel pour l'Europe chrétienne.

Revue de l'Orient, 15 avril 1896.

XVI

Massacres d'Arménie. — Temoignages des victimes.

Sous ce simple titre, vient d'être publié par les soins du Comité des étudiants arméniens de Paris une série de procès-verbaux dressés, à l'époque des massacres, au jour le jour, et d'un caractère poignant.

Selon son habitude, la presse a fait le silence sur cette émouvante publication, qui complète et corrobore notre *Martyrologe arménien*. A notre connaissance, un seul journal, *l'Événement*, en a parlé. Voici quelques extraits de l'éloquent article par lequel M. Albert Leroy l'annonce à ses lecteurs.

Si *Mes Prisons*, de Silvio Pellico, et *la Case de l'oncle Tom* ont jadis ému et indigné le monde civilisé, quel ne devrait pas être le retentissement de ce simple volume, *les Massacres d'Arménie, témoignages des victimes*, qui vient de paraître avec une préface de M. Clémenceau! Il ne me souvient pas d'avoir jamais fait une lecture aussi poignante, aussi tragique, qui mette plus tristement en valeur les plus odieux forfaits de la pire brutalité.

Ces pages comme maculées de sang, ces visions lugubres d'incendie et de carnage nous révèlent des atrocités commises, aux portes de l'Europe, avec une régularité administrative. Et plusieurs voudraient organiser la conspiration du silence, autour d'une publication qui risque de troubler la béate indolence des chancelleries et de réveiller la conscience populaire!

Par fortune, il existe encore, dans la presse indépendante, des écrivains pour qui la solidarité humaine est au-dessus des calculs de parti, et qui ne vont pas quêter leurs inspirations dans les antichambres des ambassades. Vainement on essaiera d'étouffer la clameur plaintive, les gémissements désespérés qui s'élèvent des

vilayets d'Arménie. En dépit des précautions et des mensonges, la vérité vengeresse traverse l'espace. Elle arrive à l'oreille et au cœur de la France.

Il y va, non seulement de l'honneur de nos traditions, mais de nos intérêts les plus immédiats et du respect même de notre pavillon, dans ces contrées du Levant où les *Francs* représentent la civilisation de toutes les races occidentales. Prenons garde que cette clientèle ne nous échappe et n'aille solliciter, ailleurs, un patronage que nous lui mesurons avec parcimonie !

Quand des provinces entières sont livrées au massacre et au pillage, il faut qu'elles trouvent une France attentive à leurs douleurs, empressée pour leur défense, et non point engourdie dans un mol égoïsme.

L'Arménie figure, au premier rang, parmi ces victimes qui réclament et méritent notre compassion. Or, il ne suffit pas de la plaindre, il convient de l'aider résolument, d'empêcher sa destruction, conçue et perpétrée avec une tenace perfidie.

Jamais, depuis la conquête ottomane, la rage de barbarie ne s'était déchainée avec autant de continuité systématique que durant l'automne et l'hiver derniers.

Le *Martyrologe*, dressé par le P. Charmetant, nous avait apporté des documents sinistres. Ils sont corroborés, aggravés par le volume des *Massacres* : et c'est l'effroyable défilé des extrêmes raffinements de la sauvagerie.

Des corps humains, dépecés et pendus par morceaux à des crochets, à la devanture d'une boutique, tandis que l'assassin s'écrie : « Que demandez-vous ? des bras ? des jambes ? des pieds ? des têtes ? Achetez ! C'est à bon marché ! »

Des cadavres et des blessés, entassés pêle-mêle, enduits de pétrole, et formant un bûcher qui flambe, parmi les éclats de rire des musulmans. Ailleurs, les bourreaux enfoncent leur poignard dans la poitrine et le cou des chrétiens et l'y retournent comme une vrille, à moins que mieux ils n'aient se servir de haches pour éventrer des femmes enceintes.

La bastonnade, l'eau glacée versée sur la nuque du patient, les clous enfoncés dans les pieds et les mains en commémoration du

crucifiement, sont en Arménie monnaie courante. Les paysans, les femmes, les enfants fuient à travers la campagne, à peine vêtus de feuillage, n'ayant pour se nourrir que des légumes et les racines que leurs ongles arrachent au sol. La faim, le froid, la neige sont encore un régime bénin auprès du traitement que les Kurdes leur réservent. Ils ont vu leurs amis, leurs proches liés avec des cordes, empalés, les yeux crevés, la langue coupée, jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Et la plus lente est la meilleure, au gré du tortionnaire, car elle prolonge le charme du spectacle.

Le pétrole a joué dans cette monstrueuse aventure un rôle prépondérant. C'est lui qui venait à bout des villages réfractaires, dont les habitants refusaient de se convertir à l'islamisme. La propagande religieuse, par le fer et par le feu, est, en effet, la cause première de ces massacres, dont le viol et le pillage ne constituent que les incidents et, pourrait-on dire, les épisodes.

De là le particulier acharnement déployé contre la religion chrétienne. On oblige les prêtres à abjurer leur foi, à se coiffer de turbans, à pratiquer la polygamie ; on les promène par les rues, habillés en ulémas. Les lieux de culte sont souillés, et les Kurdes, revêtus d'habits sacerdotaux, se livrent à des danses désordonnées. C'est une guerre de religion féroce pratiquée par des brutes, pour l'extermination d'une race fidèle aux mœurs et aux croyances de ses aïeux.

Si l'Europe n'était pas volontairement sourde et irrémédiablement pusillanime, elle aurait entendu et exaucé ce déchirant appel du Catholicos d'Arménie :

« Vieux pasteur de ce troupeau sans maître, nous adressons d'ardentes prières à N.-S. Jésus-christ de vouloir bien, dans son immense pitié, tourner son regard rédempteur vers cette malheureuse nation et, faisant compatir sur son sort les puissants de cette terre, la sauver de cette tuerie sans nom et des atrocités auxquelles elle se trouve livrée, à la grande honte de la civilisation de ce siècle.

« Arrivé juste au seuil du tombeau, nous confions ce peuple martyr à la miséricorde de Dieu le Très-Haut, pour qu'il veuille bien, après ce calvaire, le conduire à une vie tranquille et heu-

reuse, afin qu'il puisse librement adorer son Dieu et jouir des bienfaits que la Providence a prodigués sur cette terre. »

Trois jours après avoir écrit cette admirable lettre, sorte de testament où il invoque la justice divine et la compassion humaine, le Catholicos mourait, désespéré de voir la misère et la dévastation de son troupeau.

Le peuple et le clergé arméniens ont été lamentablement décimés. Nombreux furent les suicides de femmes préférant la mort à la pollution musulmane. Et, parmi les prêtres ou les laïques, combien ont égalé les martyrs de la primitive Église ! Témoin cet archimandrite, à qui l'on coupait, tour à tour, les articulations du poignet et du coude, sans qu'il cessât de prier et de confesser sa foi : « Je crois en Dieu le Père, en Jésus-Christ le Fils, et au Saint-Esprit... »

Voilà ce que l'Europe sait, ce que ses consuls ont vu et lui ont appris. Et l'Europe n'a pas bronché. Elle a envoyé quelque stationnaire devant la Corne-d'or et adressé au sultan des représentations, accueillies avec insouciance, méprisées et bafouées. L'Arménie est à sac, la Crète en feu, la Macédoine en armes. Le désordre là-bas est devenu un scandale, en même temps qu'une menace pour l'Europe civilisée.

C. D.

XVII

La question Arménienne.

L'étude qu'on va lire a pour auteur un Arménien habitant Paris. Nous la signalons à l'attention de nos lecteurs. Elle explique la question arménienne, son origine et ses vicissitudes et la montre sous un jour spécial qui ne peut manquer de les intéresser.

Nos politiciens du jour ont pour la plupart présenté la question arménienne comme n'étant qu'une affaire exclusivement créée par l'Angleterre.

En connaissance de cause, nous désirons entretenir vos lecteurs de l'origine et des diverses phases de cette question, dont on parle beaucoup sans trop la connaître.

Nous allons prouver, par des dates historiques, que le mouvement arménien a son origine dans sa propre nationalité, et remonte en réalité au commencement du siècle.

En effet, déjà en 1829, par le traité d'Andrinople, la Turquie reconnaissait à la Russie le droit d'intervention en faveur des chrétiens opprimés dans l'Empire ottoman.

En 1839, à l'avènement au trône d'Abd-ul-Médjid, un Hatt-i-chérif fut promulgué avec promesse de réformes (égalité de tous les sujets ottomans sans distinction de religion).

Cependant, les Arméniens voyaient avec mécontentement que ces promesses n'étaient pas tenues, et, en 1840 et 1841, ils adressèrent des pétitions au Sultan pour lui demander une amélioration de leur sort qui était devenu intolérable. Un nouvel Iradé fut promulgué en 1844, ordonnant de mettre fin à la persécution des chrétiens.

En 1856, par le traité de Paris, qui suivit la guerre de Crimée,

on obtint de nouveau du Sultan la promesse de réformes qui devaient apporter un terme aux massacres et aux brigandages.

La diplomatie turque, alors comme aujourd'hui, promettait beaucoup à l'Europe; mais aucune des améliorations demandées n'était réalisée. Les chrétiens de l'Empire ottoman continuèrent à souffrir.

Zeitoun, de même que Sassoun, avait gardé sur ses montagnes inaccessibles l'indépendance arménienne et ne payait pas tribut au gouvernement.

En 1862, les Turcs, voulant faire payer la dime à ses habitants, envahirent toute la région et se disposèrent à attaquer Zeitoun. Mgr Hassoun, patriarche arménien catholique de Constantinople, voyant que les Arméniens, après une défense héroïque, allaient succomber sous le nombre et être entièrement massacrés, tourna ses regards vers la France, nation protectrice des intérêts chrétiens en Orient. Il adressa directement à Napoléon III une lettre restée célèbre, dans laquelle il déplorait la triste situation des Arméniens et demandait la protection de la France et son intervention auprès du gouvernement turc.

Cette démarche eut un effet immédiat; le ministère français, par l'entremise du marquis de Moustier, ambassadeur à Constantinople, adressa une note à la Sublime Porte pour affirmer que la France avait toujours reconnu le district de Zeitoun comme indépendant et exempt des impôts. La note, assez vive, demandait que les massacres fussent arrêtés immédiatement.

Les Anglais, à cette époque, ne furent pas accusés d'être intervenus dans la révolte de Zeitoun.

Ali-Pacha, le grand Ali, alors grand vizir, inquiet de l'appui énergique qu'avait donné la France aux Arméniens, et craignant que Zeitoun ne devînt pour la Turquie un second Monténégro (ce furent les propres expressions d'Ali-Pacha), rapporta l'ordre qui avait été donné au corps d'armée d'Alep de marcher sur Zeitoun. Il fit mander en même temps Mgr Hassoun, à qui il reprocha amèrement de s'être adressé à la France dans un moment où la catholicité ne courait aucun danger, car la population de Zeitoun relevait du patriarche grégorien d'Etchmiadzin.

Tous ceux qui ont vécu en Orient connaissent le rôle que joue la religion dans les destinées des nations de ces contrées.

Mgr Hassoun, désireux de conserver aux Arméniens l'appui de la France, essaya de ramener à la confession catholique les Arméniens de Zeitoun et notamment leurs chefs ou princes. En effet, ceux-ci, au nombre de six, se rendirent à Constantinople et embrassèrent publiquement le catholicisme. Mgr Hassoun voulut aussi convaincre le clergé arménien grégorien d'accepter l'union avec l'Église de Rome et il engagea même, à cet effet, des pourparlers à Constantinople avec Mgr Nersès, le célèbre patriarche arménien grégorien ; mais ses démarches devaient rester sans succès.

Le bas clergé grégorien objecta que, si la suprématie de Rome était reconnue, la liturgie nationale serait un jour latinisée et l'Arménien aurait ainsi perdu le seul caractère distinctif qui l'avait fait vivre à travers les siècles, c'est-à-dire l'autonomie de son Église et la langue de ses aïeux.

Néanmoins, 50.000 familles étaient prêtes à embrasser le catholicisme, lorsque éclatèrent à Constantinople les fameuses querelles entre les Arméniens catholiques eux-mêmes, à la suite d'une question de suprématie de rite imposé par la bulle *Reversurus*, et la communauté se divisa en deux groupes, les hassounistes et les anti-hassounistes.

La lutte dura plus de dix ans, et continua à ruiner cette petite communauté, qui formait alors le noyau le plus éclairé, le plus instruit et le plus riche de la nation arménienne.

Les six chefs précédemment convertis, voyant que, malgré l'intervention de la France, leur indépendance leur était enlevée par la construction d'une citadelle à Hadjin, à quelques kilomètres de Zeitoun, celle précisément dont il est question actuellement, retournèrent à leurs montagnes et revinrent à leur ancienne foi.

La question arménienne qui, à cette époque, avait été posée devant l'Europe par la lettre de Mgr Hassoun à Napoléon III, se termina dans des luttes et des dissensions intestines.

La guerre franco-allemande de 1870 survint ; la France se désintéressa de l'Orient et la nation arménienne rentra dans le silence et le travail.

Après un recueillement de quelques années, employées à rétablir les affaires de la nation, quelques familles arméniennes qui n'avaient pas souffert des luttes religieuses, envoyèrent leurs enfants s'instruire à l'étranger, et principalement en France et en Angleterre.

Ceux qui étudièrent en France occupèrent dans la hiérarchie ottomane des positions élevées, tels que les Aghaton, les Servitchen, les Fchamitch, les Vartan, les Mihran, etc. Ceux qui étaient partis pour l'Angleterre s'établirent pour la plupart à Londres et à Manchester, et y formèrent une colonie prospère qui s'adonna surtout au commerce des cotonnades anglaises introduites par eux, petit à petit, jusque dans les centres les plus reculés de l'Anatolie. L'esprit pratique de la vie anglaise pénétra dans ces milieux avec l'aisance que procure le travail. Des sociétés se formèrent pour propager l'instruction dans le peuple en Asie Mineure, et partout des écoles furent fondées. C'est alors que des missionnaires américains pénétrèrent dans le pays, y trouvèrent un terrain facile et cultivèrent ce petit mouvement de renaissance. Ils réussirent à convertir au protestantisme un certain nombre d'Arméniens dont les fils allèrent fonder quelques comptoirs aux États-Unis.

Le régime gouvernemental actuel du Turc, essentiellement réfractaire à toute idée de progrès, vit d'un œil inquiet ce mouvement naissant.

L'ouverture de nouvelles écoles fut interdite, et les gouverneurs de province provoquèrent la fermeture de celles qui étaient déjà établies. Ces mesures contribuèrent à irriter les Arméniens et à leur rendre la vie insupportable. Des associations se formèrent pour réagir contre les prétentions des Turcs. Des comités furent constitués à l'étranger pour aider le peuple à payer les maîtres d'école, et à l'encourager dans la résistance. La tâche n'était pas facile, car déjà les Turcs maltrahaient les familles dont les membres étaient allés chercher au dehors la vie dans le travail.

Les persécutions recommencèrent et la question arménienne allait naître de nouveau devant l'Europe, par suite de cette mauvaise administration du gouvernement turc.

Le traité de Berlin avait promis aux Arméniens des réformes : ils tournèrent leurs regards vers l'Europe. De 1885 à 1889, plusieurs

députations arméniennes se rendirent à Paris pour demander l'intervention de la France. M. de Freycinet, qui dirigeait alors les affaires étrangères, répondit que le ministère français ne pouvait prendre l'initiative de cette question, mais que si l'Angleterre se mettait en avant, la France appuierait ses démarches !

Les Arméniens s'adressèrent alors à l'Angleterre, leurs souffrances trouvèrent un appui dans la presse anglaise, et les commerçants eux-mêmes prirent fait et cause pour leurs clients d'Anatolie.

Malgré la promesse de M. de Freycinet, la France et la presse française assistèrent indifférentes aux massacres des Arméniens, à l'extermination de toute une nation.

La question arménienne, jusque-là, ne semble pas avoir été populaire en France, et nous assistons, à ce sujet, à un spectacle singulier d'un ambassadeur français à Constantinople parfaitement à la hauteur de sa mission, très au courant des souffrances des Arméniens, qui les déplore et s'apitoie sur le sort de nos compatriotes, tandis que ni le gouvernement ni la presse de France ne font rien pour venir en aide à une nation chrétienne si douloureusement opprimée !

Si l'Arménien se révolte aujourd'hui avec l'appui de l'Angleterre, comme on le prétend, il paye du moins du plus pur de son sang le seul crime qu'il a commis, celui d'aspirer à la liberté par l'instruction et le travail. A ce titre, n'a-t-il pas droit à la sympathie des nations qui sont arrivées à l'indépendance par les mêmes moyens qu'il emploie aujourd'hui dans ses montagnes de l'Asie Mineure ?

(Revue de l'Orient chrétien, juillet 1896.)

XVIII

Les massacres d'Arménie. — Un document officiel.

En publiant, il y a trois mois, notre appel en faveur des victimes d'Arménie, nous avons rempli un devoir de notre charge, celui de faire connaître au public l'épouvantable situation qui est faite par le fanatisme musulman aux pauvres chrétiens d'Asie Mineure.

Les journaux catholiques, presque seuls, ont consenti à reproduire cet appel et à recommander notre souscription en faveur des victimes. La plupart — et non les moins importants — continuent à garder sur ces massacres un silence systématique. Quelques-uns opposèrent à nos renseignements privés des dépêches officielles les contredisant. J'ai même sous les yeux des articles de journaux racontant sérieusement que ce sont les Arméniens qui massacrent les Turcs !...

Aujourd'hui, ce ne sont plus des correspondances privées que nous avons à livrer à la publicité : c'est un *document officiel et absolument authentique* destiné à faire connaître, sans exagérations et sans phrases, avec la brutalité des chiffres et des faits, la vérité sur ces massacres d'Arménie, qui dépassent de beaucoup, en nombre et en détails horribles, ce que nos premiers renseignements nous avaient révélé.

Aussi avons-nous la confiance que la presse tout entière n'hésitera plus, après avoir pris connaissance de ce document, à nous aider dans l'œuvre humanitaire que nous avons entreprise et à recommander la souscription ouverte dans nos bureaux, *rue du Regard, 20, à Paris*.

Déjà *deux cent mille francs* ont été recueillis et expédiés, à ce jour, car notre Comité fait parvenir d'urgence à ces populations

si éprouvées, au fur et à mesure qu'on nous les envoie, tous les secours en argent, vêtements, etc., qu'on veut bien nous envoyer *200.000 francs* réunis ainsi en quelques semaines, malgré le silence voulu d'une notable partie de la presse, cela montre bien avec quel élan généreux la France tout entière eût souscrit, si beaucoup de journaux n'eussent vendu leur silence en échange d'un or taché du sang de nos frères !

Le document officiel que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs est le tableau dressé de concert par les six ambassades de Constantinople et communiqué à leurs gouvernements respectifs, pour les informer des événements qui ont ensanglanté *onze provinces ou vilayets* de l'Asie Mineure, pendant les trois derniers mois de 1895.

Ce *tableau officiel des massacres*, bien que très incomplet, est un vrai *martyrologe* !

Il établit, par des chiffres authentiques, et, pour ainsi dire, jour par jour et province par province, que le *nombre des victimes, relevé dans les principales localités seulement, s'élève à plus de trente mille chrétiens massacrés, sans compter le nombre beaucoup plus considérable de ceux qui ont été égorgés loin des yeux des consuls, dans des milliers de villages chrétiens aujourd'hui détruits.*

Ce grave document, pourquoi le gouvernement français s'obstine-t-il à le garder secret ? Pourquoi aucune communication, même partielle, n'en a-t-elle été faite à la presse ?

Est-ce parce que l'on craint la poussée d'opinion qui, dans notre France toujours chevaleresque, forcerait nos gouvernants à agir, à prendre en mains la cause des persécutés, comme en 1860 Napoléon III avait pris celle des victimes du Liban ?

Et, cependant, qu'étaient ces massacres, qui avaient dévasté une dizaine de localités, dans un seul district, auprès de ceux qui viennent de décimer un peuple tout entier, de ravager onze grandes provinces, de détruire des milliers de villages chrétiens, et de couvrir de sang et de ruines un territoire plus vaste que la France ?

En 1860, la pensée des Maronites persécutés, comme aujourd'hui

celle des Arméniens, fut de tourner leurs regards vers la France, d'où ils attendaient le salut dans le présent et une protection efficace pour l'avenir.

Un vieillard libanais, frappé dès le premier jour par le fer des Druses, appela son fils, le célèbre patriote Joseph Karam, et lui dit, se sentant mourir : « Youssef, j'exige de toi un serment ! Quand les chrétiens de France viendront au secours de leurs frères du Liban, tu courras au cimetière. Là, tu t'agenouilleras sur ma tombe, et tout bas, tu me murmureras à l'oreille la bonne nouvelle, pour que moi aussi, sous la terre, je tressaille de la joie du pays ! »

Les cent mille Arméniens tombés en haine du nom chrétien ont eu au cœur, eux aussi, un dernier et fortifiant espoir : les chrétiens de France viendront au secours de leurs frères d'Arménie !

Ils attendent toujours, là-bas, aux sources de l'Euphrate, dans cet immense cimetière qui s'étend du Taurus aux plateaux de l'Ararat, que leurs veuves et leurs orphelins viennent enfin leur apprendre la bonne nouvelle qui fera tressaillir, dans leurs tombes encore fraîches, tout un peuple de martyrs : les *Frangis* arrivent !

Mais viendront-ils ?

Les « chrétiens de France » iront-ils au secours des cinq cent mille Arméniens qui sont actuellement sans pain, sans abri, sans vêtements et qui sont en péril imminent ou d'apostasier ou de mourir de faim ?

Puisque la France gouvernementale semble vouloir oublier sa mission séculaire et s'obstine à ne point agir, il appartient à la France chrétienne de ne pas laisser périmer ses droits en Orient, et de maintenir *quand même* sur les chrétiens du Levant, le protectorat qu'elle a toujours exercé et que lui reconnaissent, d'ailleurs, les conventions internationales.

Si donc, par suite du malheur des temps, ce n'est plus comme jadis par les armes, ce sera par la charité, par les aumônes, par les offrandes, que tous les Français, unis dans un seul et généreux élan, voudront aller aujourd'hui au secours de leurs frères malheureux !

« C'est bien le moins, m'écrivait tout récemment un vénérable

chef de famille qui, après avoir lu mon premier appel, réunit ses enfants et ses petits-enfants, pour demander à chacun son offrande, c'est bien le moins vraiment, en face d'une si exceptionnelle détresse, que chacun, quelle que soit sa fortune ou sa misère, s'impose de donner, pour la défense de sa foi et selon ses moyens, un peu d'argent ou un peu d'or à ces généreux chrétiens d'Arménie qui, eux, ont donné leur sang ! »

Qu'on lise ce document officiel, et la cause de nos pauvres frères d'Arménie est sûrement gagnée.

Revue de l'Orient chrétien, 15 avril 1896.

XIX

Conférences sur les massacres d'Arménie.

Notre Directeur, le P. Charmetant, a fait au Cercle du Luxembourg, le lundi 18 mai, une conférence sur les massacres d'Arménie. Nous en détachons le passage suivant qui a semblé faire une profonde impression sur le nombreux auditoire.

Un fait bien affligeant domine ces tristes événements : Un peuple tout entier, à cause de sa foi, a été voué à la destruction et à la mort par le fanatisme musulman. Dans onze provinces de l'empire turc, plus de 100.000 Arméniens, pendant trois longs mois, ont été immolés en haine du nom chrétien, laissant près de 80.000 familles dans la plus affreuse détresse, par suite du pillage des biens, de l'incendie des maisons, de la destruction des récoltes et des provisions, qui ont accompagné partout ces épouvantables tueries.

Les détails des horreurs commises sur les malheureux survi-

vants de ces martyrs pour les contraindre à apostasier leur foi, et surtout sur leurs femmes et leurs jeunes filles, ont quelque chose de terrifiant.

Or, pas une voix officielle ne s'est élevée, ni dans notre France chevaleresque ni dans l'Europe chrétienne, en faveur des victimes...

J'en éprouve une triple honte : comme homme, comme Français, comme prêtre !

Il est pénible, en effet, il est humiliant de constater combien ces épouvantables massacres qui, en d'autres temps, eussent soulevé la chrétienté contre la barbarie musulmane, laissent aujourd'hui les peuples froids et indifférents.

Ah ! il y a une cause à cela, et je la dénonce : c'est que l'opinion a été égarée, la vérité lui a été cachée, et c'est surtout la presse qui est la coupable ! Même la presse catholique n'a pas fait tout son devoir. Elle a accueilli — pas toujours — quelques-unes de nos communications ; mais elle n'a pas fait la campagne qu'elle devait faire pour éclairer le public et pour préparer un grand mouvement d'opinion qui aurait bien obligé nos gouvernements à prendre en main la cause des opprimés, et à empêcher l'égorgeement de nos frères d'Arménie.

Quant à la presse non religieuse, la presse du boulevard, comme on l'appelle, elle est restée au-dessous de tout. Nous avons eu l'illusion de croire qu'en face de cet incomparable désastre constaté par des renseignements officiels, précis et certains, elle allait s'indigner, saisir l'opinion et faire entendre une immense clameur de pitié en faveur de nos malheureux frères égorgés...

Hélas ! nous avons eu la douleur de voir, à de rares exceptions près, la plupart des journaux, même les plus vaillants et les plus militants, refuser nos communications, et garder un silence que nous savons largement payé par un or souillé du sang de nos frères !

Seule, l'Église a pris en pitié les victimes et est venue au secours de cette épouvantable détresse : déjà nous avons pu recueillir et expédier plus de 230.000 francs ! Dès le premier moment, le Saint-Père a prélevé une somme considérable pour secourir les malheu-

reuses victimes. Seul, il nous a encouragé dans l'œuvre que nous avons entreprise. Il a béni notre souscription et les bienfaiteurs qui nous aident à sauver ces pauvres survivants des massacres.

Beaucoup d'évêques ont secondé notre appel. — Un certain nombre, hélas! ont cru devoir, eux aussi, garder le silence, préoccupés sans doute des charges si lourdes qui pèsent sur eux; mais une simple quête n'a rien de ruineux ni pour un diocèse, ni pour les fidèles. Ceux-là seulement donnent qui veulent donner; et nos Pères dans la Foi auraient pu se rappeler que Notre-Seigneur a promis de ne pas laisser sans récompense le verre d'eau donné en son nom, et de rendre au centuple, même dès ce monde, le bien que l'on fait à ses frères dans la détresse. Or, quelle détresse, quelle misère peuvent être comparables à celles de tant de milliers de chrétiens à qui on a tout pris, dont on a pillé et incendié les maisons, et qui restent sans abri, sans vêtement, sans provisions, exposés à apostasier ou à mourir de faim, si nous ne venons promptement à leur secours?

* * *

De son côté, notre collaborateur, M. l'abbé Pisani, qui avait publié dans le *Correspondant* une savante étude sur les *Affaires d'Arménie*, au moment où se produisaient les premiers troubles qui ont précédé les massacres, a fait récemment, à l'Institut catholique, une conférence sur la même question. Cette conférence, que l'on pourra lire dans la *Revue de l'Institut catholique*, et que l'on fera bien de lire, donne une idée très claire et très juste, et une vue résumée de la catastrophe affreuse qui vient de désoler le christianisme en Orient. Nos abonnés, en lisant cette pièce, constateront que l'auteur a tiré la plus grande partie de ses informations des sources auxquelles notre *Revue* a toujours puisé, et ces sources sont les plus sûres : les récits des témoins oculaires, les lettres des missionnaires, des religieuses, des prêtres vénérables qui ont vu les bourreaux frapper tout autour d'eux, qui ont souffert avec les victimes, et qui les ont secourues dans la mesure de leur pouvoir. Tous ces documents, qui déjà méritent tant de confiance, ont d'ailleurs reçu la confirmation des enquêtes officielles.

C'est donc en pleine connaissance de cause que M. Pisani, après avoir traité avec son autorité d'historien de la situation des Arméniens en ce siècle, rejette la responsabilité du dernier et terrible coup qui vient de les frapper sur les Turcs eux-mêmes. Le conférencier ne veut pas dire qu'il y ait eu un ordre formel donné par le gouvernement turc d'exterminer les Arméniens ; mais il remarque que telle a été la régularité avec laquelle les massacres ont été exécutés, et telle l'impunité dont ont joui ceux qui les ont commandés ou qui y ont présidé, que l'intervention d'un facteur autre que la simple barbarie des foules musulmanes doit être nécessairement admise. Quelle est cette puissance occulte qui a dirigé la main des Kurdes, leur ordonnant de frapper à telle heure, de cesser la tuerie à telle autre, d'immoler ceux-ci et d'épargner ceux-là ? Le conférencier pense que ce pouvoir, qui s'est manifesté d'une si tragique manière, peut bien être celui de quelque grande confrérie musulmane, de quelqu'un de ces ordres qui couvrent de leur réseau le monde musulman, et qui exercent autour et au-dessous du khalife une influence immense bien qu'obscur. Il semble, en effet, que ce soit là l'opinion à laquelle il convient de s'arrêter, en attendant que l'éloignement des temps ait permis de scruter plus librement et plus à fond les causes et les fins des massacres.

Nous ne voudrions pas laisser croire que M. Pisani s'est contenté, dans cette conférence, d'être érudit, diplomate, philosophe même, encore qu'il soit déjà beau d'être tout cela ; nous devons dire aussi qu'il nous a émus comme hommes et comme chrétiens en retraçant des souffrances, si saintement supportées parfois, que l'on ne peut s'empêcher de donner aux victimes le titre de martyrs ; il a de plus insisté sur les suites de ces massacres et sur la perpétuité de ces souffrances, rappelant les deuils et les ruines, et les églises dévastées, et les apostasies forcées et les enfants tombés aux mains des Turcs, tous malheurs qui durent encore et qui fourniront longtemps de douloureux motifs à l'exercice de notre charité ou tout au moins de notre pitié.

Revue de l'Orient, 15 mai 1896.

XX

Sympathies Suisses.

Comme tous les pays civilisés, la vaillante Suisse exprime sa sympathie pour l'Arménie martyrisée. Les libres citoyens de la République helvétique ouvrent des souscriptions en faveur d'un peuple que Lamartine appelait les Suisses de l'Orient.

M. le pasteur A. Hoffmann est un des promoteurs de ce mouvement. On sait que ce digne ecclésiastique a fait de pressantes démarches auprès des ambassadeurs d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique à Constantinople et s'est rendu jusqu'à Angora pour la délivrance des professeurs Thoumaïan et Kayayan. On sait également qu'il a publié depuis, dans les journaux français et allemands de la Suisse, bien des articles en faveur de la cause arménienne. Grâce à ses efforts, des collectes ont été faites en Allemagne et il a été formé un Comité auxiliaire genevois qui agit énergiquement. M. le pasteur Hoffmann est membre du Comité international des Unions chrétiennes de jeunes gens, qui représente cinq mille unions avec six cent mille membres sur tout le globe et qui a commencé aussi une collecte.

Le Comité auxiliaire genevois a publié dans les journaux suisses l'appel suivant :

« On sait que depuis près de deux ans, et tout particulièrement vers la fin de l'année dernière, des événements horribles se sont passés en Arménie. Les rapports les plus dignes de foi estiment à un minimum de 40.000 le nombre des maisons pillées, de 37.000 le nombre des chrétiens massacrés, et de 4000 le nombre de ceux qui ont été violemment convertis au mahométisme. Les renseignements directs qui nous ont été transmis de sources absolument sûres confirment, par les détails qu'ils nous ont apportés, les rap-

ports qu'on a pu lire dans beaucoup de journaux. Ces massacres ont été pratiqués sur des populations paisibles et laborieuses depuis longtemps opprimées. Actuellement encore les malheureux Arméniens n'ont aucune sécurité et craignent de voir d'un instant à l'autre recommencer les tueries.

« Le pillage, les incendies, les exactions, la disparition des chefs et des soutiens de famille, ont produit une misère effroyable. Tous sont appauvris et ruinés, et l'on estime à plus de 300.000 ceux qui sont absolument dénués de tout. La famine et les épidémies sévisent sur ces malheureux.

Si la politique a été impuissante à prévenir et à arrêter ces calamités, la bienfaisance doit au moins chercher à les adoucir et à les réparer, Des efforts sérieux et efficaces ont déjà été faits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique et en Suisse. Nous avons pensé que Genève devait tenir sa place dans ce grand mouvement de charité et nous adressons dans ce but un pressant appel à nos concitoyens. Notre pays est heureux et prospère, à l'abri des désastres et des calamités; sachons ouvrir nos cœurs et nos bourses à ceux qui souffrent au loin.

« De graves raisons nous empêchent d'indiquer ici par quelle voie les secours seront transmis. Qu'il nous suffise de dire que nous avons des moyens sûrs de faire arriver à destination l'argent qui nous sera remis et qu'il sera distribué en dehors de toute préoccupation politique ou confessionnelle.

XXI

Nouvelles Atrocités.

Lettre de Mousch, 1^{er} mai 1896 :

Le caïmacan de Djabaghtchour invite secrètement les tribus kurdes à exterminer les survivants Arméniens du dernier massacre. Les Kurdes ne se font pas prier. Ils attaquent, le 13 février, les maisons des Arméniens. Un des notables arméniens, Sarkis Agha de Tchavlig, se réfugie avec sa famille chez le caïmacan, dont il ignorait la connivence avec les agresseurs. Le caïmacan sort de la chambre et ordonne aux Kurdes de tuer ces chrétiens. Les Kurdes déchargent des coups de fusil à travers les fenêtres de la chambre, Sarkis Agha, grièvement blessé au bras, rend sa bourse à sa femme et fait ses adieux à sa famille. Les Kurdes enfoncent la porte de la maison, tuent Sarkis Agha avec la dernière cruauté, frappent d'une balle sa femme, à qui ils enlèvent la bourse, et assassinent son gendre Daniel, sa fille et ses petits-fils. Ces monstres plantent un pieu dans le fumier, y attachent debout, le cadavre de Sarkis Agha, et pendent à ses côtés les cadavres de sa fille et de son gendre, têtes en bas. Ils enlèvent les yeux de Sarkis Agha, y passent un fil et les suspendent à son front. Puis, couvrant d'ordure ces trois cadavres, ils s'écrient : « Sarkis Agha, regarde à présent ta gloire, et sois rassasié. » Pendant trois jours, ils gardent les cadavres dans cette position, après quoi ils les jettent aux chiens. Le caïmacan voit avec plaisir ces horreurs. Il encourage les Kurdes, qui assassinent les Arméniens Bédros Garabed, Moukhsi et Artin et forcent les autres à se convertir à l'Islam. Les Kurdes pillent le village arménien de Madrag et y assassinent quinze Arméniens.

Le 20 février, les Kurdes attaquent, au village de Chinous,

l'Arménien Thomas. Ils lui demandent deux cents livres turques pour lui épargner la vie. Thomas paye la somme, ce qui n'empêche pas les Kurdes de l'assassiner.

Le 27 avril, les Kurdes assassinent, au village de Koschgueldi, deux Arméniens et leurs femmes, dont ils pillent la maison. Ils convertissent par force à l'Islam une jeune Arménienne d'une grande beauté.

X.

XXII

Lettre d'Erzinghian.

Une horde composée de 1200 bachibozouks turcs et kurdes et conduite par Alkho, ayant obtenu l'approbation du caïmacan, frère de Zéki Pacha, commandant en chef du 4^e corps d'armée, a assiégé le village du Grand-Armedan. Le siège a duré deux heures. L'église arménienne, qui possédait des vases d'argent d'un poids de 180 ocques, et toutes les maisons arméniennes ont été pillées. Quelques maisons ont été incendiées. Deux prêtres, vingt-deux laïques et quatre femmes ont été massacrés. Treize personnes y compris un prêtre, ont été blessées. Treize autres qui, pour échapper au massacre, s'étaient rendues aux champs, ont été emprisonnées et cruellement torturées. Les pertes matérielles subies par les habitants du village sont évaluées à 40.000 L. T.

Le village du Petit-Armedan a également subi une attaque. Tout le bétail des habitants a été enlevé. Les pillards ont également emporté la moitié de la richesse mobilière et des provisions des habitants. Un villageois et une villageoise ont été tués. Les pertes matérielles sont évaluées à 25.000 L. T.

Au village de Toughoud, toutes les maisons appartenant aux

Arméniens ont été pillés. Le bétail a été enlevé. Le notable Arménien Kévork Echdian, blessé lors de l'attaque, se trouve actuellement en prison. Les pertes matérielles sont évaluées à 3000 L. T.

Le village d'Abouchda a été saccagé. Les meubles des habitants, leurs provisions et leur bétail ont été emportés par les pillards. Trois Arméniens ont été massacrés. Pertes matérielles : 2.000 L. T.

Les habitants arméniens du village de Dantzi ont été convertis en masse à l'islamisme.

Au village de Hassan-Ova, les habitations des Arméniens ont été incendiées, leurs provisions et leur bétail emportés. L'église a été saccagée et pillée. Les pertes matérielles sont évaluées à 20.000 L. T.

Le village de Zimara a été attaqué six fois par la horde en question. Il a été pillé complètement. Les bandits ont emporté les meubles et le bétail des Arméniens. Deux personnes ont été tuées et plusieurs autres blessées. Les pertes matérielles sont évaluées à 40.000 L. T.

Le village de Norver a été complètement pillé. Les meubles, les céréales et le bétail des habitants ont été emportés. Les pertes matérielles sont évaluées à 25.000 L. T.

Le village de Gasma a été pillé. Plusieurs habitants ont été blessés. Les pertes matérielles sont évaluées à 40.000 L. T. La horde et les habitants turcs des environs forcent les villageois à se convertir à l'islamisme. Ils enterrent par force les Arméniens morts dans le cimetière musulman, les considérant comme leurs coreligionnaires, comme cela a été le cas de l'Arménien Krikor Balian. L'élément arménien est menacé d'extermination.

Erzinghian, 22 février 1896.

X.

XXIII

Lettre de Van.

Le journal officiel de Van continuant à annoncer que la sécurité est complète dans le vilayet et le nom de notre province n'étant pas mentionné dans la liste des vilayets qui seront visités par les membres des nouvelles Commissions d'enquête, il est à présumer que les autorités locales ne font pas connaître à la Porte la véritable situation du pays.

Les villages arméniens du vilayet de Van ont été presque tous saccagés. Plus de 150 habitants ont été massacrés. Des milliers de personnes affamées et nues se réfugient à Van et demandent assistance. Le prix des céréales a haussé considérablement. Le froid et la famine menacent d'anéantir ceux qui ont pu échapper aux massacres commis par les régiments Hamidié.

Les soldats turcs sont logés dans les villages qui ont échappé au pillage; ils en consomment gratuitement les provisions. Quant aux fonctionnaires civils, il n'ont puni aucun pillard.

Nous recevons de graves nouvelles des districts de Khizan, de Spaguerd, de Gargar et de Mamerdank, dépendant du vilayet de Bitlis.

L'archimandrite Sahak, supérieur du couvent de Sourp-Khatch (district de Khizan), et un prêtre, desservant l'église arménienne du village de Brochentz, ont été écorchés et tués. Les assassins les ont empaillés et pendus à un arbre.

On a converti par force à l'islamisme les trois prêtres du village de Kharkhots; on les promène dans les rues, coiffés de turbans blancs et habillés en ulémas. Les districts susmentionnés ont été totalement saccagés; des centaines d'habitants y ont été tués; huit

cents familles ont été converties par force à l'islamisme, et l'on a tué ceux qui n'ont pas voulu abjurer leur foi.

La ville de Van n'a pas encore subi de pillage ni de massacre, mais une grande insécurité y règne. Depuis le massacre de Bitlis, le bazar se trouvait déjà fermé à moitié ; les craintes de désordre ayant augmenté, la population arménienne a passé les deux dernières semaines dans les maisons sans oser en sortir. Cette situation aura pour résultat la ruine économique du pays.

Van, 20 février 1896.

X. X.

XXIV

Massacres dans la haute Arménie en 1895.

Constantinople, Trébizonde et Erzinghian ne sont pas les seules villes où les musulmans aient massacré les chrétiens arméniens ou autres. Nos correspondants fournissent les renseignements suivants :

A Kémakh, à Terdjan et à Guerdjanis, les Turcs, les Kurdes et les Hamidiés continuent de dévaliser et de tuer les Arméniens.

À Erzeroum, les Turcs ont massacré plus de mille Arméniens, sans compter les blessés. Ils ont pillé et brûlé les maisons de ces malheureux.

A Eguin, à Kounoutchaï et à Lidjk, les paysans turcs et kurdes pillent les maisons des Arméniens et assassinent ceux qui n'embrassent pas l'islamisme.

A Arabkir et dans les villages environnants, la populace turque et kurde a pillé et brûlé les maisons et les boutiques des Arméniens, et massacré les chrétiens. Les Arméniens, affamés et demi-morts, se sont réfugiés dans les montagnes, déjà couvertes de neige.

A Malatia, les Turcs et les Kurdes pillent le bazar et mettent la ville à feu et à sang. Ils tuent les notables parmi les chrétiens et réduisent en cendres l'église arménienne.

A Keghi, les Kurdes ont pillé et ruiné les maisons des Arméniens et tué un grand nombre de chrétiens. La panique y règne encore.

A Tcharsandjak et dans une trentaine de villages environnants, bien des Arméniens ont été dépouillés et assassinés. Plusieurs chrétiens ont dû embrasser l'islamisme pour échapper au massacre.

A Palou et à Havav, les paysans turcs et kurdes frappent et torturent les Arméniens. Les autorités se déclarent impuissantes à prévenir le massacre qui menace ces chrétiens.

A Kharpout, les Turcs et les Kurdes ont mis le feu à huit édifices appartenant aux missionnaires américains. Ils ont pillé les villages environnants : Garmri, Comk, Akhor, Pazmachen, Cheik-Hadji et autres. Les Arméniens ont été cruellement massacrés à Pertag, à Til, à Carnguert, après avoir été désarmés par les troupes; les survivants ont dû embrasser l'islamisme ou se sont dispersés, en butte à la faim et à la soif. Les beys kurdes se sont approprié les jeunes Arméniennes.

A Diarbékir, les Turcs et les Kurdes ont pillé et brûlé le bazar et les maisons des chrétiens, sans compter plusieurs églises. Ils ont massacré, pendant six jours, plus de cinq mille Arméniens. Mais les Arméniens ont vendu cher leur vie; ils ont tué mille cinq cents de leurs agresseurs. Les Arméniens ont été également dépouillés et tués dans les villages environnants : Tchermoug, Tchenkousch, Arghni Maden, Sévéreg, Farkhin, etc.

A Baïbourt, les Turcs et les Kurdes ont commis toutes sortes de crimes. Ils ont saccagé et brûlé les villages environnants, tout en tuant dix à cinquante Arméniens dans chaque village, sans compter les nombreux blessés. Dans le plus important de ces villages, ils ont arrêté les Arméniens les plus vigoureux et les ont égorgés comme des brebis, en présence de leurs parents et amis; ils ont violé les plus belles parmi les Arméniennes sous les yeux de leurs pères, de leurs frères ou de leurs maris.

A Méghou (Erzinghian), les Arméniens parviennent à repousser trois attaques turco-kurdes. Un officier turc, Salih Effendi, vient à la tête de cinquante cavaliers désarmer ces Arméniens. Il encourage sous main les agresseurs musulmans qui attaquent encore une fois le village, pillent les maisons des Arméniens et menacent de massacrer les chrétiens s'ils n'embrassaient pas l'islamisme. Ils tuent quinze Arméniens et en blessent grièvement vingt-cinq. Le reste est conduit, avec le prêtre, à la mosquée. Une fois là, les musulmans coiffent le prêtre d'un turban blanc et le forcent à réciter le *Salavat*. Le prêtre et ses ouailles se déclarent prêts à subir le martyre. Au moment où les musulmans les attaquaient pour les passer au fil de l'épée, Suleïman Pacha arrive avec des troupes et rétablit l'ordre.

Le pillage et le massacre menacent les chrétiens à Van et dans les villages environnants, aussi bien qu'à Beybouth, à Césarée, à Karahissar, à Angora, à Tokat et à Sivas.

L'Arménie, 15 mai 1896.

XXV

Pour les affamés.

Des milliers d'Arméniens et d'Arméniennes, brûlés vifs ou horriblement mutilés, jonchent les cimetières de Constantinople et des provinces de la Turquie d'Asie. D'autres se sont précipités dans les puits et dans les flots de l'Euphrate, pour échapper à l'apostasie et au déshonneur. Le sang de ces martyrs a baptisé et rebaptisé chaque pierre de la patrie arménienne. Jésus crucifié n'a pas connu les tortures que l'Arménie chrétienne vient de subir pour sa doctrine de pardon et d'amour.

Ces victimes du fanatisme musulman laissent une foule de veuves et d'orphelins, dépouillés de tout, complètement ruinés. La charité privée cherche, dans un merveilleux élan, à leur fournir le pain qui leur manque. Les philanthropes de tous les pays et surtout ceux de l'Amérique, de l'Angleterre, et de la France, rivalisent de zèle et d'abnégation pour arracher aux griffes de la faim ces malheureuses créatures. Nos compatriotes ont souscrit, à eux seuls, plus de £25.000, malgré les pertes énormes que leur a causées la crise arménienne.

Quelque sublimes que soient ces efforts, ils ne suffiront pas pour soulager la misère qui règne parmi les survivants des massacres arméniens. Chaque courrier nous apporte le récit déchirant des maux qui ont assailli nos frères et nos sœurs. Le cimetière de la barbarie musulmane a égorgé bien des travailleurs qui gagnaient le pain de la famille ; quant à ceux qui ont échappé aux massacres, ils n'osent pas se rendre au bazar, encore moins aux champs, pour vaquer à leurs occupations ordinaires, menacés qu'ils sont, à tout moment, de nouvelles tueries.

Nous faisons donc un pressant appel, surtout à nos lecteurs arméniens. Qu'ils se hâtent de s'imposer de nouveaux sacrifices, en adressant leurs dons aux corps constitués ! Ceux qui n'ont pas le moyen de faire parvenir à destination leurs contributions volontaires, peuvent les expédier en toute confiance au trésorier de l'Union centrale arménienne, S. E. M. le Chevalier de Czunt, 23, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris. Fondée dans un but philanthropique et patriotique, l'Union centrale arménienne a déjà envoyé à S. B. Mgr Izmirlian des sommes importantes en faveur des affamés arméniens, et serait heureuse de rendre encore des services analogues, tout en publiant dans les colonnes de l'*Arménie* la liste des généreux donateurs. Le nom de M. le Chevalier Czunt est, *omnium consensu*, la plus solide des garanties, comme celui du seul richard arménien qui ait légué, de son vivant même, une large part de sa fortune pour le relèvement moral et intellectuel du peuple de l'Ararat.

L'Arménie, 15 avril 1896.

XXVI

Le « Martyrologe arménien » par le P. Félix Charmetant.

La Colonie arménienne de Paris s'est faite l'interprète des sentiments unanimes de gratitude du peuple de l'Ararat en présentant, tout récemment, une adresse de remerciements au Père Félix Charmetant. Ce digne prélat avait précédemment fait un appel chaleureux au monde chrétien et a pu recueillir et expédier, en quelques semaines, 180.000 francs destinés à arracher à une mort certaine des milliers d'affamés arméniens, innocentes victimes de la cruauté musulmane et de la diplomatie européenne. Le Père Charmetant, directeur général de l'Œuvre d'Orient, a mis en vente depuis et au profit de la souscription pour les Arméniens, une brochure de quatre-vingt-seize pages, encadrée de noir et intitulée *Martyrologe arménien*. On y trouve un tableau officiel des massacres dans onze vilayets, tableau qui avait déjà paru, en français et en anglais, à la fin du quatrième volume des récents Livres Bleus relatifs aux affaires arméniennes; on y trouve également une statistique des profanations, massacres de prêtres, apostasies forcées, etc. Mais la brochure contient aussi des documents inédits de la plus haute importance, tels, entre autres, que les rapports de témoins oculaires des massacres arméniens. Ses plus belles pages sont celles où le Père Charmetant fait entendre sa voix inspirée. C'est une éloquence qui sort du cœur et qui nous transporte au siècle de Pierre l'Ermite.

Nous empruntons à la brochure en question le rapport suivant digne d'être lu et médité par tout chrétien et tout philanthrope :

Orfa. — Les dépêches télégraphiques ont déjà signalé, d'une façon

sommaire, à la presse européenne, les derniers massacres d'Orfa (l'antique Edesse), dans le vilayet d'Alep. Le chiffre des victimes porté à 8.000 paraissait tout d'abord exagéré. Mais hélas ! des détails ultérieurs, toujours notablement en retard, par suite des précautions prises par les Turcs pour intercepter les communications ordinaires, sont venus confirmer ces chiffres et les compléter.

Orfa avait déjà été le théâtre d'un premier massacre vers le 16 octobre dernier, mais il n'y avait eu alors que 500 chrétiens de tués et le nombre des maisons saccagées ne dépassait guère 250. — Pauvres chrétiens d'Orfa ! ils avaient peut-être cru que c'était la fin de leurs calamités ou que, du moins, c'était fini. Hélas ! ce n'était qu'un commencement.

Les mahométans de Diarbékir et des environs adressaient d'incessants reproches à ceux d'Orfa, les traitant de lâches et d'indignes de porter le nom de *musulmans* puisqu'ils s'étaient contentés de si peu ! — D'autre part, quelques femmes musulmanes des environs de Marache étaient venues à Orfa et y avaient débité toute sorte de mensonges bien propres à exciter le fanatisme de leurs coreligionnaires ; elles avaient dit, entre autres choses, que leurs maris avaient été massacrés et leurs biens dévalisés par les Zeïtouniotes, et elles demandaient à être vengées.

Mais le mobile le plus puissant pour renouveler sur une plus grande échelle et avec plus de barbarie les atrocités passées, c'était d'avoir constaté que leurs premiers méfaits n'avaient entraîné aucune conséquence fâcheuse pour eux, qu'ils étaient couverts au contraire par une impunité absolue ; qu'il n'y avait eu ni arrestation, ni enquête, ni jugement ; que ceux d'entre eux qui avaient égorgé le plus de chrétiens avaient été trouvés dignes des plus grands éloges. — Ajoutez enfin à tout cela l'appât du butin, le chemin le plus facile et le plus court pour devenir riche et amasser des trésors en quelques heures : voilà les principales raisons de la seconde catastrophe d'Orfa.

Les fonctionnaires de la justice (ô ironie !) tiennent conciliabule avec le *cheikh* des *Mevlevi*s et les notables musulmans de la ville ayant à leur tête un haut dignitaire indigène, un certain Hussein Pacha, et fixent entre eux le jour où il faudra donner l'assaut défi-

nitif aux chrétiens préalablement désarmés. C'est le 27 décembre qui fut choisi.

Les mahométans voulaient commencer l'attaque générale dès le matin de ce jour, mais le commandant militaire, pour sauver les apparences, fait semblant de s'opposer à l'émeute et de veiller à la tranquillité de la ville. Cependant, sur un signal convenu, plusieurs détonations se font entendre ; les musulmans, chargés d'avance de l'exécution de cette formalité, avaient tiré *à blanc* sur le commandant : celui-ci furieux s'élançe et donne à ses soldats l'ordre de marcher sur les chrétiens.

En un clin d'œil les pauvres Arméniens sont assaillis de tous côtés par les musulmans de la ville, les soldats de la garnison et les tribus nomades conviées à ce régal. Les tueries se poursuivent avec une rage infernale jusqu'à la tombée du jour, et voyant qu'elles se ralentissaient sensiblement, la nuit venue, environ 500 chrétiens courent se réfugier, à la faveur des ténèbres, dans l'enceinte de l'église grégorienne. Les autorités turques voient là une occasion propice de faire tomber ces pauvres chrétiens dans un horrible guet-apens, afin de les massacrer, non plus en détail, mais d'un seul coup ! Elles lancent donc des crieurs publics dans les rues du quartier chrétien pour inviter les Arméniens à se réfugier en hâte dans cette même église afin d'y être en sûreté, car leurs maisons sont menacées d'une attaque nocturne. Aussitôt hommes et femmes, jeunes gens et vieillards se pressent vers l'enceinte sacrée qui devient trop étroite pour contenir cette foule ; un grand nombre vont se blottir jusque dans la crypte et le sous-sol de l'édifice.

Hélas ! l'odieux et perfide complot des autorités ne tarde pas à être connu, mais c'était déjà trop tard !

Vers trois heures du matin l'emblème de l'Islam en tête, la sinistre procession des massacreurs fanatisés se dirige vers l'église, où le *mollah* procède à une cérémonie analogue à celle qui se fait chaque année à la Mecque, lorsque le chef religieux des musulmans y offre le sacrifice des holocaustes sur le mont Arafet !

Vêtu d'une longue tunique, il prononce devant l'autel les paroles symboliques de l'Ezan ; puis, mettant un genou par terre et brandissant le glaive de sa main droite, il s'écrie d'une voix farouche

qui glace tous les cœurs d'épouvante: *O khiávours, nous en voulons non plus à vos biens, mais à votre vie.*

A ces mots on traîne une à une à ses pieds les victimes à immoler et on les martyrise par mille tortures sans nom. La modestie des lecteurs me fera grâce des horreurs indescriptibles réservées surtout au sexe féminin..... Les jeunes mères avant d'être égorgées sont contraintes à écraser sous leurs pieds leurs petits enfants !

Ceux qui avaient cru trouver un réduit sûr dans la crypte de l'église y ont été tous (au nombre de 500 environ) asphyxiés par le charbon.

Cette affreuse boucherie, qui se poursuit en même temps dans les autres parties de la ville dure trois jours !

Pendant tout ce temps, le gouverneur, pour ne pas gêner les massacreurs par sa présence, avait eu le soin de s'absenter ; il était allé, sous prétexte d'affaires, au village de Seroudj.

Le troisième jour enfin arrive, vers midi, l'ordre supérieur de cesser les massacres : mais le carnage continue jusqu'au soir.

Ce second massacre d'Orfa fut le plus sanglant de tous ceux qui ont désolé l'Anatolie. Le nombre des victimes dépasse 9.000.

L'inhumation de tant de cadavres ayant offert des difficultés, les autorités municipales avaient décidé de les faire incinérer à quelque distance de la ville, et ce sont les juifs de l'endroit qui furent réquisitionnés pour trainer ignominieusement vers le bûcher les corps horriblement mutilés des pauvres chrétiens.

Je rapporterai, en terminant ce récit, un triste épisode qui s'y rattache, et que voici : L'évêque arménien grégorien d'Edesse, Mgr Khoren Mekhitarian, témoin de l'extermination de ses ouailles, envoie supplier les autorités de faire cesser les massacres en offrant sa propre vie comme victime expiatoire ; n'ayant pas réussi à fléchir la rage de ces forcenés, et fou de douleur, il s'ouvre lui-même l'artère brachiale, puis il envoie porter de nouveau ses supplications à ces mêmes autorités en leur faisant dire que déjà son sang coulait, qu'il se mourait, et qu'il les suppliait une dernière fois d'avoir pitié de ce pauvre peuple arménien. Ces monstres toujours inflexibles, au lieu de faire cesser le carnage, se contentent simplement d'envoyer chez l'évêque le médecin de la municipalité, lequel s'em-

presse de faire la ligature nécessaire pour arrêter l'écoulement du sang et ramener à la vie le pauvre vieillard, déjà évanoui, qui baignait dans son sang.

XXVII

A propos du Martyrologe arménien.

Nous empruntons la page suivante au *Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient*, récemment publié par le P. Charmetant :

Nous avons reçu la lettre suivante d'un haut prélat grégorien, dont la prudence nous oblige à taire le nom, et qui nous remercie de notre publication récente du *Tableau officiel des massacres d'Arménie*, etc. On lira avec un douloureux intérêt cette lettre où le vénérable auteur, tout en nous remerciant avec effusion de cette publication, nous affirme que les renseignements détaillés qui parviennent chaque jour des provinces reculées de l'Arménie, laissent ce lugubre martyrologe dressé par les ambassades « bien au-dessous de la sombre réalité... »

« Nous avons pris connaissance de la nouvelle brochure que vous avez bien voulu consacrer au martyr de la nation arménienne et dans laquelle vous relevez, dans un langage véhément, avec des preuves irréfutables, les horribles barbaries et les odieuses profanations commises en Arménie, et que l'on cherche à cacher au monde civilisé, afin d'achever sans encombre l'œuvre d'extermination à laquelle ce malheureux pays est voué.

« A mesure que les renseignements détaillés concernant les funèbres événements nous parviennent des provinces reculées du pays, nous sentons de plus en plus qu'il nous est impossible de sonder la profondeur de notre malheur, et, devant l'abandon auquel nous semblons condamnés, nous ne trouvons aucun remède aux maux sous lesquels gémit toute une nation.

Depuis dix-huit siècles, la sainte Église apostolique et orthodoxe arménienne, résistant à toutes les persécutions et baignée dans le sang de ses enfants martyrs, a glorifié en Asie l'Évangile et la sainte croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et pourtant, aux dernières fêtes de Pâques, pendant que toutes les nations chrétiennes célébraient la glorieuse résurrection du Fils de Dieu, pour la première fois dans le cours des siècles, les cérémonies et les cantiques de louanges de l'Église chrétienne avaient cessé en Arménie et le suaire d'une double mort, celle de l'âme, comme celle du corps, enveloppait les fidèles.

« Les églises et les monastères dévastés et démolis ; la sainte croix et le saint Évangile foulés aux pieds ; des chrétiens massacrés en nombre effrayant avec leurs chefs religieux ; leurs femmes et leurs enfants emmenés en esclavage par les bourreaux ; des milliers d'habitants convertis de force à l'islamisme et gardés sous une étroite surveillance ; parmi les survivants, les personnes notables ainsi que les membres du clergé jetés en prison et soumis aux tortures ; tout le pays terrorisé par la crainte de nouveaux massacres, décimé par des épidémies et une misère qui défient toute description et sous le coup d'une famine qui est imminente : telle est la situation de ce peuple arménien que les grandes puissances européennes s'étaient engagées à protéger contre l'oppression et les persécutions par un acte international !

« En les comparant avec les renseignements reçus ultérieurement, les faits dévoilés dans la statistique, dressée par les soins des ambassades et dans la liste des profanations et autres crimes de même nature, que vous avez publiés dans la brochure susmentionnée, restent encore bien au-dessous de la sombre réalité... Cette liste ne mentionne pas d'ailleurs, comme vous le faites remarquer, les souffrances endurées par nos nationaux du culte catholique, mais c'est par l'unique raison que les informations y relatives ne nous avaient pas été communiquées, tandis que nos nationaux protestants nous mettaient régulièrement au courant de leur situation. »

B. H.

XXVIII

Émigration des Arméniens.

Nous annonçons dans notre dernier numéro, qu'un philarmène américain, M. W.-W. Howard, invitait les Arméniens de Turquie à émigrer en Amérique du Sud, en Australie, en Afrique du Sud, en Perse, en Russie et en Sibérie, et que le Comité du duc de Westminster se proposait de les transporter d'Alexandrette en Nyassaland, à Beira, à la baie Delagoa ou en quelque autre région de l'Afrique du Sud anglaise.

La conception d'un tel projet est un aveu de l'impuissance de l'Angleterre et de l'Amérique à améliorer le sort des Arméniens dans leur pays natal. Après avoir beaucoup parlé et beaucoup écrit, elles se voient réduites à accepter la plus triste des solutions : l'exode en masse. Elles ne sont pas même heureuses dans le choix des pays où elles poussent nos compatriotes.

Passe encore d'envoyer les Arméniens en Perse ou en Russie, de l'autre côté de la frontière; mais les diriger vers la Sibérie, comme une caravane de criminels! Transporter en Afrique du Sud, en Amérique du Sud et en Australie tout un peuple qui est resté attaché à son sol depuis plus de quarante siècles! Une pareille colonisation pourrait offrir des avantages à des propriétaires anglais ou américains qui voudraient peupler et faire fleurir leurs terrains inhabités et incultes; mais elle aurait sûrement consommé l'extinction du peuple arménien.

Une partie des émigrés succomberait à un si long voyage, le reste à la nostalgie et surtout au climat torride des pays en question. Les survivants se sentiraient tout à fait désorientés au milieu d'étranges populations, dont la langue, la religion et les mœurs n'ont rien de commun avec les leurs.

Pourquoi dépeupler la Cilicie, en transportant d'Alexandrette

des familles arméniennes ! C'est plutôt en Cilicie qu'on devrait envoyer les familles arméniennes qui ne veulent plus rester dans leur patrie séculaire. Il y a en Cilicie de vastes terrains inhabités ; c'est un pays fertile qui pourrait nourrir une population beaucoup plus nombreuse ; sa position géographique le long des côtes de la Méditerranée convient admirablement à un peuple qui a le génie du commerce. Les immigrés arméniens y trouveraient d'ailleurs des compatriotes qui les aideraient, des écoles, des églises et des couvents qui pourvoiraient à leurs besoins intellectuels et moraux.

La Porte ne permet pas l'exportation de ses contribuables arméniens. Elle leur permet pourtant de changer de province. Dans le cas où elle s'opposerait à leur émigration en Cilicie, on fera mieux de les envoyer en Chypre. D'Alexandrette en Chypre, la distance n'est pas grande et le transport coûte peu. Les chrétiens de l'Arménie retrouveraient la vie orientale dans cette île asiatique. C'est d'ailleurs, une île hospitalière, puisque 60.000 Maronites, harcelés par les Turcs, y ont cherché refuge en 1193 et obtenu de Guy de Lusignan des terres où ils ont formé 62 villages, devenus, plus tard, très florissants. Nos compatriotes pourraient compter, de plus, sur la sympathie naturelle de la colonie arménienne qui s'est fixée en Chypre depuis des siècles et qui possède, en Nicosie, une église dédiée à la sainte Vierge, et, dans les montagnes, un monastère dédié à S. Macar. Ils seraient bien accueillis, nous n'en doutons pas, par tous les insulaires, d'autant plus que leur séjour aura un caractère *provisoire*.

Nous soulignons à dessein ce dernier mot. Chypre est et restera une île grecque. Les émigrés arméniens rentreront en Cilicie dès que l'ordre et la paix y auront fait l'apparition. Le régime inauguré par Abd-ul-Hamid ne saurait durer longtemps. Ce despote sera détrôné ou assassiné. Si, par miracle, il échappe au châtement, il ne saurait échapper à la mort naturelle. Quel que soit son successeur, il sera meilleur que cédiable incarné. Sous le nouveau règne, nos compatriotes pousseront un soupir de soulagement, et les Arméniens, réfugiés en Chypre et ailleurs, reprendront le chemin de la patrie.

L'Arménie, 15 juin 1896.

XXIX

Les massacres de Constantinople en 1896.

Le 26 août dernier, vingt-cinq Arméniens, pris d'abord pour des Hentchakistes, mais qui paraissent appartenir au parti drochakiste, pénètrent en petits groupes dans la Banque ottomane, armés de revolvers, de poignards et de bombes à dynamite. Ils tuent les gendarmes qui la gardaient, barricadent les portes et les fenêtres et se rendent maîtres de l'édifice, tout cela en trois minutes et avec une audace rarement surpassée dans les annales des mouvements populaires. Ils gardent la Banque tout un jour sans toucher aux millions qui y sont entassés, ce qui est une nouvelle et éclatante preuve de la proverbiale probité arménienne. Qu'il nous soit permis d'ajouter que la plupart des journalistes européens qui ont traité de « brigands » ces conquérants de la Banque, n'auraient pu résister à pareille tentation, eux qui s'abaissent dans la boue pour ramasser les quelques piastres jetées par Hamid-le-Massacreur.

Gendarmes et soldats s'efforcent de déloger les Drochakistes, commandés par M. Garabed Govanilian. Ces derniers font usage de leurs armes et lancent des bombes explosibles dont l'une, d'après un rapport de la Porte, fait voler en éclats une voiture avec quatre femmes turques qui s'y trouvaient. Les assiégeants ripostent avec leurs fusils; ils tuent cinq Drochakistes et en blessent cinq autres. Les survivants continuent la bataille et menacent de faire sauter la Banque à l'aide de 17 kilos de dynamite qu'ils avaient transportée dans des sacs d'argent et placée dans la cave. Ils envoient au Sultan, en guise de parlementaire, un des directeurs de la Banque, qu'ils avaient retenu en otage avec cent soixante employés, et déclarent qu'ils évacueraient l'édifice à condition qu'on leur permit de quitter le pays sans être molestés et qu'on prit l'engagement de régler

immédiatement la question arménienne. Le Sultan, terrifié dans sa forteresse de Yildiz, accepte avec empressement la première de ces conditions. Les détails de la reddition sont réglés dans un long pourparler entre les Drochakistes et Sir E. Vincent, directeur général de la Banque, et M. Maximoff, drogman de l'ambassade de Russie. Les blessés sont conduits à l'hôpital russe et les quinze combattants à bord d'un yacht de Sir E. Vincent, qui les a envoyés à Marseille.

Pendant qu'une poignée d'Arméniens soutenait ce siège homérique, des scélérats turcs, kurdes et lazes, armés par la police de Voïvoda, se ruaient sur tout Arménien qu'ils rencontraient dans les rues.

Quelques Drochakistes ont résisté, en lançant devant le corps de garde de Galata-Séraï une bombe qui aurait tué plusieurs soldats et d'autres bombes à travers les fenêtres des églises et des écoles arméniennes de Psammathia et de Péra. Mais beaucoup d'Arméniens, pris au dépourvu et sans armes, n'ont opposé aucune résistance et ont été assassinés à la turque, c'est-à-dire lâchement et cruellement. Des soldats ont pénétré dans les maisons arméniennes et jeté par la fenêtre leurs victimes. Quarante portefaix turcs, armés de gourdins, ont assommé un prêtre arménien, qu'ils ont transformé en une masse informe, sous les yeux de zaptiés qui se pâmaient de rire. Les pompiers du Taksim et les gardes de la Tour de Galata ont mutilé les cadavres des Arméniens. Les Turcs ont jeté dans la Corne-d'Or un Arménien qui traversait le pont de Karakeuy et l'ont noyé en lui jetant des pierres chaque fois qu'il remontait à la surface. Des femmes et des enfants arméniens ont été tués à Haskeuy et à Scutari, et le carnage des Arméniens et le pillage de leurs maisons et de leurs boutiques ont duré quatre jours. Le correspondant turcophile du *Tageblatt* de Berlin, qui loge chez Zéki Pacha, grand maître de l'artillerie, commence en ces termes sa lettre de Constantinople : « J'ai vu de mes propres yeux la barbarie la plus sauvage. Le peuple turc, que j'avais toujours cru bon, je l'ai vu sauvage, barbare, fanatique, sanguinaire. »

Ces massacres ont été plus terribles que ceux de l'année passée. Le correspondant constantinopolitain du *Vossische Zeitung* éva-

lue à dix mille le nombre des Arméniens assassinés ; d'autres évaluent à une dizaine le nombre des musulmans qui ont été tués. Nos révolutionnaires devraient prendre en considération cette proportion, identique à celle qui a été observée dans les massacres de l'Anatolie. Si les Hentchakistes et les Drochakistes continuent leurs folles entreprises, il restera en Turquie très peu d'Arméniens pour profiter un jour de l'application des réformes...

Le *Standard*, le *Daily News*, la *St-James's Gazette* et autres journaux ont publié, le 29 août, les lignes suivantes :

Un représentant du *Central News* a eu hier une entrevue avec le professeur Tchéraz, directeur de *L'Arménie*, au sujet des récents désordres à Constantinople. Le professeur, qui est un gentleman arménien de Constantinople, a dit :

« Les causes de ces événements sont multiples. Depuis son avènement au trône, Abd-ul-Hamid II n'a fait que provoquer les Arméniens. C'est lui qui a ordonné les massacres du Sassoun et toutes les boucheries qui ont ensanglanté la Turquie, et il a pu le faire avec impunité, grâce aux rivalités qui divisent les puissances. Il a pris, tout récemment, des mesures propres à exaspérer davantage ses sujets arméniens. Il a fait pendre avec ostentation des Arméniens qui n'avaient commis aucun crime. Il a décoré les auteurs des récents massacres de Van. Il a invité à Constantinople et comblé de ses faveurs des centaines de Kurdes, qui s'étaient distingués par leur férocité dans les massacres arméniens. Il a détrôné le patriarche arménien Izmirlian, qui était l'idole de la nation, et lui a arbitrairement donné pour successeur un indigne évêque qu'il avait gagné à ses intérêts. La police turque croit qu'il y a à Constantinople douze mille révolutionnaires arméniens appartenant au parti hentchakiste ; ce sont eux qui ont organisé cette nouvelle manifestation, comme une protestation solennelle contre la cruauté du Sultan et la lâcheté de l'Europe. Les puissances se trompent si elles s'imaginent qu'elles parviendront à pacifier la Turquie, en permettant au Sultan d'exterminer les Arméniens : d'abord parce qu'une bonne moitié du peuple arménien vit en dehors de l'empire ottoman, ce qui fait que le cimetière turc ne saurait l'atteindre ; et, ensuite, parce que l'exemple des mécontents

arméniens sera suivi par les mécontents musulmans. Ceux-ci feront demain ce que les Arméniens font aujourd'hui. Les relations amicales établies entre les agitateurs arméniens et les membres de la Jeune Turquie ne sont un mystère pour personne. J'ai reçu hier même une lettre qui m'annonce que le lieutenant-colonel Cheffik Bey, proche parent du ministre turc de la guerre, mais exilé à Acre pour avoir fait partie de la Jeune Turquie, vient de s'évader avec un jeune révolutionnaire arménien, M. Bédros Donabédian, qui était incarcéré à Acre depuis bientôt cinq ans. Cheffik Bey a beaucoup de partisans dans l'armée turque. C'est le Comité turco-syrien qui l'a sauvé avec M. Donabédian. En dépit de la plus rigoureuse surveillance, les deux exilés ont pu gagner le bord de la mer, en sortant de la forteresse par un escalier dérobé et ils sont en route pour cette île hospitalière, dernier refuge de la liberté humaine. »

L'Arménie, 1^{er} septembre 1896.

XXX

**La misère des Arméniens, 12.000 tués
à Constantinople, 6.000 prisonniers, 20.000 expulsés.**

Un de nos amis nous communique une longue lettre de Constantinople nous apportant les détails les plus navrants sur la misère des Arméniens. Elle contient un appel au dehors qui sera entendu.

Nous en extrayons les passages suivants :

Le soleil resplendit sur le Bosphore et sur la Corne-d'Or. Le soir, ce paysage merveilleux est tout rayonnant de pourpre. Jamais la nature n'a été si belle. Et si les patrouilles qui ne cessent de par-

courir les rues ne rappelaient les événements récents, on ne pourrait pas s'imaginer que Constantinople vient de voir un des plus grands massacres de chrétiens qu'ait jamais enregistrés l'histoire.

La douleur des milliers de mères arméniennes, aujourd'hui veuves et auxquelles on a arraché leurs enfants de la façon la plus barbare, cette douleur est navrante à voir. Pâles, tout habillées de noir, on les rencontre par centaines dans les rues, marchant d'un pas fatigué, muettes et sans larmes. Ce spectacle serre le cœur et révolte.

Que fait donc le monde civilisé ? Faut-il que, pour des raisons d'on ne sait quelle tortueuse politique, ces femmes et les pauvres nourrissons qui leur restent soient abandonnés au sort le plus affreux ? Est-il possible qu'à la fin d'un siècle qui se glorifie de ses idées humanitaires, des milliers et des milliers de créatures du bon Dieu meurent de faim ? En présence de cette effroyable misère, on se prend à penser que les hommes tombés sous le gourdin des bachibouzouks ont eu encore la bonne part. Au moins ceux-là ne souffrent plus.

Ici, aucun Européen n'ose venir au secours de ces malheureux. Des nuées d'espions veillent, et le moindre contact avec les Arméniens peut avoir les suites les plus fâcheuses. Le secours ne peut venir que du dehors, et il est à souhaiter qu'il vienne vite, très vite. Le régime de la terreur sous lequel les Turcs ont courbé la grande capitale a visiblement rompu tous les liens. Chacun vit pour soi et ne songe qu'à sa propre vie. On ne peut plus guère parler de communauté arménienne, et il serait bien difficile de la réunir pour une action commune.

Cependant on a le sentiment très net que les Arméniens chercheront un jour ou l'autre à prendre leur revanche et à faire payer aux Turcs le sang répandu à flots. La colonie arménienne de Constantinople comptait, avant les massacres, de 150 à 170.000 âmes. Il est aujourd'hui certain que 12.000 personnes ont été tuées pendant les trois journées sanglantes; 6000 au moins ont été jetées en prison et 20.000 ont été expulsées ou se sont expatriées. Les expulsions en masse continuent. On renvoie dans leurs provinces tous les Arméniens établis à Constantinople depuis une date récente. Un grand nombre

d'entre eux sont ainsi réintégrés de force dans les régions de l'Asie Mineure dévastées par les massacres de l'an dernier.

Ce qu'ils y deviendront, on peut l'imaginer sans peine !

X. X.

XXXI

Les massacres de Constantinople.

Il faut remonter aux plus mauvais jours de la barbarie pour trouver des scènes semblables. Et dire que tout se passe en présence de l'Europe civilisée, qui assiste consternée, mais impuissante, à la destruction systématique de tout un peuple ! Ce récit est par lui-même un appel à la charité et n'a pas besoin de commentaires.

Lettre d'un ami des Arméniens.

En votre qualité de publiciste, vous aurez certainement appris un des premiers les détails des horribles événements qui ont ensanglanté dernièrement Constantinople et ses faubourgs sous les yeux mêmes des ambassadeurs des grandes puissances.

Hélas ! ce nouveau massacre n'a nullement surpris, attendu qu'il paraissait être le couronnement naturel de l'horrible carnage qui a si cruellement décimé, au cours de l'hiver dernier, les paisibles habitants arméniens des provinces de l'Anatolie, et qui y a fait ainsi, dans l'espace de quelques mois, plus de cent vingt-cinq mille victimes. C'était la conséquence inévitable de l'impunité, honte et opprobre de la civilisation, qui a couvert les incroyables excès commis dans la Turquie d'Asie.

Cette fois, cependant, la situation revêtait un caractère de gravité qui ne permettait plus aucune tergiversation de la part de l'intervention diplomatique. Mais, jusqu'à ce que celle-ci eût pu faire sentir l'efficacité de son action tardive, la férocité des assommeurs, armés de gourdins et de coutelas, et fanatisés par la complicité systématique des soldats et des agents de police, avaient abattu comme des chiens plus de huit mille Arméniens sans défense et dont les cadavres, hideux à voir tant ils étaient défigurés par l'acharnement sauvage des bourreaux, gisaient dans les rues qu'ils empourpraient de ruisseaux de sang !

Cette infâme boucherie n'a pas, en effet, duré moins de cinquante heures, et cela avec une rage tellement infernale, que si elle avait continué encore quelques heures, pas un Arménien mâle ne fût resté vivant dans la capitale et la banlieue ; car il importe de savoir que le *mot d'ordre* visait l'extermination du *sexu fort* de la nation persécutée, et que les excès d'autre genre, tels que les attentats contre la pudeur, le massacre des femmes, l'enlèvement des jeunes filles, les incendies, ce cortège inséparable des massacres d'Anatolie, étaient rigoureusement interdits ici, et, *détail significatif*, les hordes indisciplinées, aussi bien que la soldatesque, même au plus fort du déchaînement de leur barbare fureur, ont fidèlement obéi à la consigne.

Le pillage seul était autorisé, comme accompagnement de ces effroyables tueries. Les dommages matériels causés de ce chef s'évaluent à plusieurs millions de livres turques, les pillards s'étant attaqués de préférence aux magasins des principaux centres d'affaires.

Quant aux cadavres des pauvres victimes de l'inqualifiable carnage, après avoir été tous préalablement dépouillés des vêtements, de l'argent et d'autres objets de valeur qu'ils pouvaient avoir sur eux, ils étaient entassés pêle-mêle sur d'ignobles chars pour être dirigés vers le cimetière ou vers la mer. On a compté jusqu'à quatre cents de ces tristes véhicules. Quel lugubre convoi, mon Dieu ; aucun signe religieux ! point de croix ! point de prêtre !... Chaque char était gardé par un soldat ou un agent de police, et, chose qui faisait reculer d'horreur les spectateurs terrifiés, pas la

moindre tenture pour couvrir ces corps nus et affreusement mutilés pour la plupart. Des bras, des jambes et même des têtes fracassées et quelques-unes réduites en bouillie, pendaient par-dessus le rebord de ces chars !

Sur un ordre supérieur, le carnage avait cessé jeudi (deuxième jour des massacres), dans la nuit. Mais le massacre a duré jusqu'au vendredi matin.

Je ne saurais décrire la panique qui a envahi les habitants de la capitale, surtout les Arméniens, tant grégoriens que catholiques. L'état de siège y est déclaré. C'est la terreur qui, depuis ces derniers jours, règne à Constantinople et dans ses faubourgs.

Les Arméniens catholiques, qui avaient déjà tant souffert lors des désastres d'Anatolie, ont eu aussi à déplorer ici de nombreuses victimes. On en compte une *quarantaine* environ, entre autres un vénérable ecclésiastique octogénaire, l'archiprêtre Athanase Bathiar, que l'on a trouvé massacré dans sa résidence sur le Bosphore, avec deux dames, ses proches parentes.

Il en est qui ont dû se cacher pendant plusieurs jours au fond des caves ou des citernes pour se soustraire aux perquisitions des hordes sanguinaires, au risque d'y mourir d'asphyxie ou de faim ! On devine les angoisses des parents de ces derniers durant les longues heures de leur mystérieuse disparition, comme aussi le désespoir des familles, dont les membres n'ont plus reparu.

Les dégâts matériels des Arméniens sont considérables. La stagnation de plus en plus accentuée des affaires, conséquence inévitable de la situation présente, augmente dans des proportions effrayantes la misère publique.

Les propriétaires des magasins, les commerçants, etc., jouissant de quelque aisance, peuvent encore, pendant quelque temps, subvenir à leurs besoins, quoique modestement, et en limitant leurs dépenses au strict nécessaire, tandis que les ouvriers, qui ne vivaient que du produit de leurs journées, sont déjà aux prises avec les douloureuses étreintes de la misère de plus en plus noire. La situation actuelle les ayant laissés sans travail, on voit déjà nombre d'entre eux demander l'aumône à leurs patrons pour procurer du pain à leurs enfants.

Les édifices du Patriarcat arménien catholique qui avaient abrité des centaines d'Arméniens catholiques, affolés par les événements sanglants de ces derniers jours, sont continuellement assaillis par une foule de miséreux. Maintenant encore que la terreur semble un peu apaisée, à la moindre alerte, fausse ou vraie, les cours du Patriarcat sont envahies, en un clin d'œil, par de pauvres réfugiés Arméniens catholiques, par ceux surtout qui habitent des quartiers turcs, et l'on y assiste alors à des scènes déchirantes. Il faut loger les uns, consoler les autres, les rassurer tous et leur fournir des subsides pécuniaires.

La gravité de la situation exposée, la détresse où les Arméniens catholiques gémissent et surtout les nobles qualités qui caractérisent le peuple français, tout fait espérer que vos lecteurs répondront généreusement à ces cris de détresse.

Les *Missions catholiques*, 26 septembre 1896.

XXXII

Les Arméniens et la question arménienne, conférence de M. Anatole Leroy-Beaulieu.

Le 13 juin a eu lieu à Paris, rue Serpente, à l'hôtel des Sociétés savantes, une magnifique réunion à l'occasion des derniers événements d'Arménie. Elle était présidée par M. le comte de Mas-Latrie, membre de l'Institut, assisté du P. Charmetant, du baron d'Avril, du baron Cara de Vaux, de M. Monnier et de l'abbé Pisani.

M. Anatole Leroy-Beaulieu faisait la conférence. Pendant une heure et demie, il a su intéresser l'auditoire, dont l'attention ne s'est pas lassée un instant.

M. Leroy-Beaulieu n'est pas de ceux qui croient qu'il convienne de se taire, par prudence ou par crainte de complications, en face des événements qui viennent de se passer en Arménie : au contraire, la justice et l'honneur exigent qu'on parle pour faire connaître la vérité. Le gouvernement français se sentira beaucoup plus fort pour faire entendre les protestations nécessaires, quand il sera soutenu par l'opinion publique, demandant que les crimes du passé se réparent et que des garanties soient données pour assurer aux chrétiens d'Orient, clients naturels de la France, la sécurité de l'avenir.

Dans un langage d'une modération voulue, mais d'une autorité d'autant plus grande, l'éminent conférencier, après avoir dit ce qu'était l'Arménie, a fait le tableau des persécutions et des dénis de justice dont cette vaillante nation a été depuis longtemps l'objet. Le grand péril pour elle est le voisinage des Kurdes, des Lazes et des Tcherkesses repoussés par les Russes, peuplades à la fois musulmanes et pillardes que l'appât du gain, en même temps que le fanatisme musulman précipitent périodiquement sur les paysans et les marchands arméniens.

Par un article formel du traité de San Stefano, reproduit par celui de Berlin (1878), la Porte s'engagea à réaliser, *sans retard*, les réformes nécessaires dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens ; *l'exécution de ces mesures devait être surveillée par les puissances.*

Cet article, accueilli avec joie par les Arméniens, resta lettre morte. Depuis dix-huit ans, malgré leurs réclamations, ils n'ont pu en obtenir l'exécution. C'est alors que dans deux ou trois localités, Bitlis, Mouch, les Arméniens se laissèrent aller à imiter l'exemple, suivi de succès, des Grecs, des Bulgares, des Crétois, et tentèrent de résister les armes à la main. La répression fut prompte et terrible, si prompte et si étendue, embrassant non seulement les cantons où la révolte avait éclaté, mais les régions

restées absolument calmes, des bords de la Mer Noire à ceux de la Méditerranée, de Trébizonde à Alexandrette, de Sivas au lac de Van, qu'il devint évident que la répression d'un insignifiant mouvement ne fut que le prétexte d'un massacre dont les horreurs ont dépassé celles des grands massacres de ce siècle : Chio, Bulgarie, Syrie.

Sur cette description des massacres, M. A. Leroy-Beaulieu, nous le répétons, a été d'une sobriété voulue, se bornant à signaler à ses auditeurs la poignante brochure que vient de publier le P. Charmetant : « Tableau officiel des massacres d'Arménie, dressé après enquêtes par les six ambassades de Constantinople, et statistiques dressées par des témoins oculaires, grégoriens et protestants, des profanations d'églises, massacres d'ecclésiastiques, apostasies forcées, enlèvements de femmes, avec carte de la région des massacres. »

La lecture de ce document, dans son officielle sécheresse, est absolument poignante : c'est la reproduction en *fac simile*, vilayet par vilayet, des rapports des ambassades ; le document comprend cinq colonnes : localités, — dates, — morts, — récits des événements ; leurs causes, — attitude des autorités et de la population. Le chiffre des morts *comptés* est de 25 à 30.000 ; mais à chaque page le document porte les mots : *chiffre inconnu*. On n'a accepté, en effet, et reproduit dans ce document que les chiffres officiellement constatés par les consuls européens. Mais il a été souvent impossible, particulièrement dans le cas des villages, de rien connaître sur leur sort, sinon que la région a été entièrement dévastée, les maisons détruites, les habitants massacrés ou dispersés : il en a été notamment ainsi dans les vastes districts de Van, Karpouth et Diarbékir. Il est donc certain que le chiffre des morts est beaucoup plus considérable que ceux que l'on a pu compter dans les cantons accessibles. Il dépasse certainement 100.000, auxquels il faut joindre les villages obligés d'apostasier et les malheureux chassés sans ressources dans les montagnes. Tels sont les faits.

Quant aux causes premières de ces massacres ; M. Leroy-Beaulieu en note trois : l'inaction des puissances, qui ne se sont pas

préoccupées de faire exécuter les clauses du traité de Berlin relatives à la sécurité des chrétiens d'Orient ; les manœuvres de l'Angleterre, et tout particulièrement du cabinet Salisbury, que l'orateur a flétris aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire, et enfin le fanatisme musulman.

Cette partie de la conférence a été particulièrement intéressante et instructive. Le sultan actuel, Abd-ul-Hamid, n'est point insignifiant : il a une personnalité bien accusée. Arrivé au trône par une révolution, poussé surtout par le parti de la « Jeune Turquie », qui réclame une constitution, la constitution de Midhat-Pacha, il s'est empressé de rompre avec ceux qui l'avaient soutenu, et les poursuit de sa haine. Voyant se resserrer les limites territoriales de son empire et la Turquie d'Europe lui échapper peu à peu, il s'est souvenu qu'en même temps que sultan il est aussi calife et, à ce titre, chef de tout l'Islam ; il a appelé auprès de lui des marabouts vénérés d'Afrique et favorisé les vieux Turcs.

Je ne crois pas cependant, a dit M. A. Leroy-Beaulieu, que le sultan ait donné l'ordre des massacres ; mais ceux qui les ont accomplis, Kurdes et soldats réguliers, savaient que loin d'être blâmés, ils seraient agréables. Le vrai coupable, c'est donc le fanatisme musulman ; et l'orateur a rappelé ce fait authentique : un cavas de l'ambassade française à Constantinople, disant à une religieuse épouvantée : « Ah ! on tue là-bas les chrétiens, que ne pouvons-nous en faire autant ! »

Il y a d'autres coupables aussi ; c'est l'inertie des puissances, leurs intérêts divers, le silence acheté de la presse européenne. L'orateur n'a pas hésité à l'affirmer : et comment ne pas le croire, quand même ce ne serait pas aujourd'hui une chose avérée, par le fait suivant : des invitations à cette conférence avaient été adressées à tous les journaux : or deux ou trois seulement, dont un journal anglais, avaient envoyé des représentants ; il est vrai que l'ambassade turque était représentée aussi. Ce n'est pas là seulement une honte pour l'Europe, c'est — M. A. Leroy-Beaulieu l'a dit nettement — une imprudence grave.

Il faut que ces horreurs ne se renouvellent plus, et pour cela il est nécessaire que les puissances interviennent et s'entendent pour

exercer sur la Turquie une surveillance qui ne lui permette plus d'autoriser ou de laisser commettre de pareils crimes. Telle a été la conclusion de l'orateur, qui a eu l'approbation unanime de l'auditoire. S'il s'est rencontré quelque Anglais par là, il n'a pas dû se trouver à l'aise.

B. Z.

TABLE

INTRODUCTION.	5
TRAITÉ DE SAN STEFANO	11
TRAITÉ DE BERLIN	11
I. Rapport sur les événements d'Arménie, du mois de novembre 1878, jusqu'au mois de janvier 1879.	13
II. Lettres de Bitlis, 9 octobre 1894	21
III. Le récit des fugitifs du Sassoun.	23
IV. Lettres du Sassoun, juillet 1895	25
V. Les massacres de Constantinople en 1895	27
VI. Le massacre de Trébizonde en 1895.	32
VII. Lettre de Cilicie	35
VIII. Lettre de Baïbourt, décembre 1895	38
IX. Les vilayets d'Erzeroum, de Sivas, etc	41
X. Rapport sur les massacres dans les vilayets de Trébizonde, Erzeroum et Van, en 1895	50
XI. Nouvelles des massacres dans les vilayets d'Adana et de Mamouret-ul-Aziz, en 1895	57
XII. Lettres sur les désastres d'Arménie en 1895	63
XIII. Lettre de Diarbékir	71
XIV. Massacres de Kilis	75

XV. La vérité sur les massacres d'Arménie. Le rapport du colonel de Vialar	76
XVI. Massacres d'Arménie. Témoignages des victimes.	79
XVII. La question arménienne.	83
XVIII. Les massacres d'Arménie. Un document officiel	88
XIX. Conférences sur les massacres d'Arménie.	91
XX. Sympathies suisses	95
XXI. Nouvelles atrocités	97
XXII. Lettre d'Erzinghian	98
XXIII. Lettre de Van	100
XXIV. Massacres dans la Haute-Arménie en 1895.	101
XXV. Pour les affamés	103
XXVI. Le « Martyrologe arménien », par le P. Félix Charmetant	105
XXVII. A propos du martyrologe arménien	109
XXVIII. Émigration des Arméniens	111
XXIX. Les massacres de Constantinople en 1896	113
XXX. La misère des Arméniens : 12.000 tués à Constantinople, 6.000 prisonniers, 20.000 expulsés.	116
XXXI. Les massacres de Constantinople	118
XXXII. Les Arméniens et la question arménienne, conférence de M. Anatole Leroy-Beaulieu.	121

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

Format in-18 jésus

P. ADAM. <i>La Glèbe</i> , 1 vol. in-32.	2 »	quette.	3 »
— <i>L'Essence de Soleil</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Paruf</i> , 1 vol in 32.	2 »
— <i>Soi</i> , 1 vol.	3 50	HUYSMANS. <i>A vau-l'eau</i> , 1 v. in-32.	2 »
BAKOUNINE. <i>Œuvres</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Certains</i> , 1 vol.	3 50
BARBEY D'AURÉVILLY. <i>Théâtre</i> <i>contemporain</i> . Nouvelle série, 1870- 1883, 1 vol.	3 50	— <i>Un Dilemme</i> , 1 vol. in-32.	2 »
— <i>Théâtre contemporain</i> . Dernière série, 1881-1883, 1 vol.	3 50	— <i>En Rade</i> , 1 vol.	3 50
H. BEAUCLAIR. <i>Ohé! l'artiste</i> , 1 vol. in-32.	2 »	— <i>En Route</i> , 1 vol. in-18.	3 50
— <i>La Ferme à Garon</i> , 1 vol. in-32.	2 »	— <i>Là-Bas</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Le Pantalon de M^{me} Desnou</i> , 1 v. in-32.	2 »	J. JULIEN. <i>Trouble-Cœur</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Tapis Vert</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Théâtre vivant</i> , 2 ^e série, 1 vol.	3 50
H. BECQUE. <i>Querelles littéraires</i> , 1 vol.	3 50	KROPOTKINE. <i>La Conquête du</i> <i>Pain</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Molière et l'École des Femmes</i> , 1 brochure.	2 »	— <i>L'Anarchie</i> , 1 brochure.	1 »
L. BLOY. <i>Le Désespéré</i> , 1 vol.	3 50	L. LACOUR. <i>Humanisme intégral</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Propos d'un Entrepreneur de dé-</i> <i>molitions</i> , 1 vol.	3 50	Ed. LEPELLETIER. <i>L'Amant de</i> <i>Cœur</i> , 1 vol.	3 50
CABROL. <i>Le maréchal de Saint-</i> <i>Arnaud en Crimée</i> , 1 vol. in-8 ^e	7 50	— <i>Une Femme de cinquante ans</i> , 1 v.	3 50
E. CADOL. <i>Cathi</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Les Morts heureuses</i> , préface de ALPH. DAUBET, 1 vol.	3 50
F. CALMETIES. <i>Le Vice</i> , 1 vol.	3 50	J. LORRAIN. <i>Les Griseries</i> , 1 vol.	2 »
J. CARAGUEL. <i>La raison passionnée</i> , 1 vol.	3 50	Ch. MALATO. <i>De la Commune à l'A-</i> <i>narchie</i> , 1 vol.	3 50
F. DE CURÉL. <i>Le sauvetage du grand-</i> <i>duc</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Les Joyusetés de l'exil</i> , 1 vol.	3 50
Ch. CROS. <i>Le Coffret de santal</i> , poésies et fantaisies, 1 vol.	3 50	JEAN MOREAS et P. ADAM. <i>Les De-</i> <i>moiselles Goubert</i> , 1 vol.	3 50
L. DESCAVES. <i>Les Emmurés</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Le Thé chez Miranda</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Misères du sabre</i> , 1 vol.	3 50	G. NADAUD. <i>Chansons à dire</i> , 1 v.	3 50
— <i>Sous-Offs</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Miettes poétiques</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Sous-Offs en cour d'assises</i> , 1 pla- <i>quette</i>	2 »	— <i>Nouvelles chansons à dire</i> , 1 vol.	3 50
E. DESCHAUMES. <i>La Banqueroute</i> <i>de l'amour</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Théâtre de Fantaisie</i> , 1 vol.	3 50
— <i>L'Amour en Boutique</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Théâtre inédit</i> , 1 vol.	3 50
JEAN GRAVE. <i>La Société mourante</i> <i>et l'Anarchie</i> , 1 vol.	10 »	G. NEROY. <i>La Future débacle</i> , 1 v.	3 50
— <i>La Société Future</i> , 1 vol.	3 50	H. NIZET. <i>Suggestion</i> , 1 vol.	3 50
— <i>La Grande Famille</i> , 1 vol.	3 50	REÉPMAKER. <i>N'importe</i> , 1 vol.	3 50
HAMON. <i>Psychologie de l'Anarchiste-</i> <i>Socialiste</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Paripatation</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Le Socialisme et le Congrès de</i> <i>Londres</i> , 1 vol.	3 50	P. DE RÉGLA. <i>Les Bas-Fonds de</i> <i>Constantinople</i> , 1 vol.	3 50
L. HENNIQUE. <i>Un Caractère</i> , 1 v.	3 50	— <i>Les Mystères de Constantinople</i> , 1 vol.	3 50
— <i>La Mort du duc d'Enghien</i> , 1 pla-		— <i>Les Secrets d'Yildiz</i> , 1 vol.	3 50
		— <i>La Turquie officielle</i> , 1 vol.	3 50
		J. SAUTAREL. <i>Philosophie du Dé-</i> <i>terminisme</i> , 1 vol.	3 50
		SCHURMANN. <i>Les Étoiles en</i> <i>voyage</i> , (La Patti, Sarah Bernhardt, Coquelin), 1 vol.	3 50
		A. VALLETTE. <i>Le Vierge</i> , 1 vol.	3 50
		VILBERS DE L'ISLE-ADAM. <i>Tri-</i> <i>bulat Paphomet</i> , 1 vol.	3 50